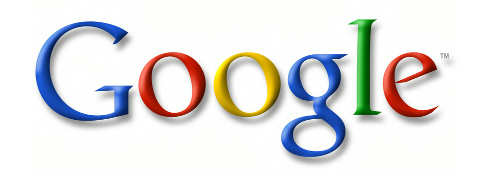
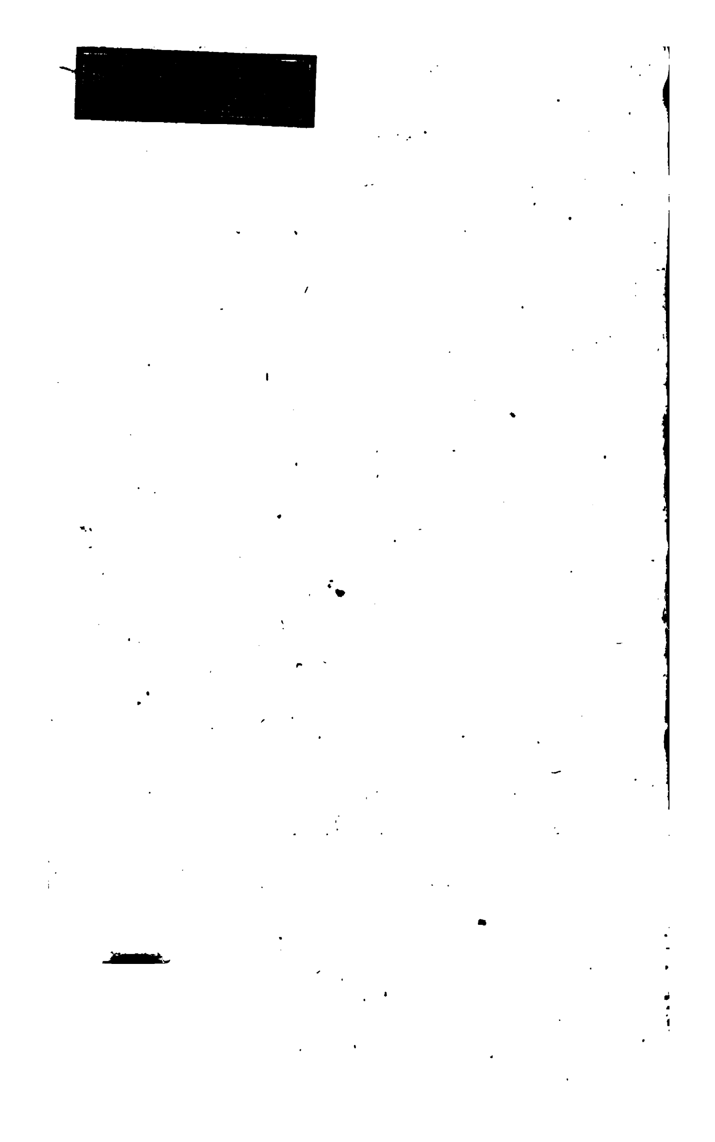



ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN





ŒUVRES
DRAMATIQUES
DE
NÉRICAULT DESTOUCHES,

De l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, corrigée, augmentée de quatre Piéces, & toute semblable à l'Édition de l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

TOME TROISIÉME.



A PARIS,

Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du R.

TABLE DES PIÉCES
Contenues dans ce troisiéme Volume.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, *OU* LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE,

COMÉDIE.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MORVILLE,
Ministre & Secretaire d'État.

ONSEIGNEUR,

Je n'osois me promettre les applaudissemens dont le Public vient d'honorer cette comédie;

mais, puiſqu'ils ont paſſé mes eſpérances, ſouffrez qu'ils m'autoriſent à prendre la liberté de vous la dédier. Je me flatte qu'un protecteur auſſi reſpectable que vous l'êtes, la ſoutiendra contre tous les efforts des critiques, & va lui procurer un nouveau ſuccès. Tout le monde admire la ſolidité de votre eſprit, la juſteſſe de votre goût, & l'étendue de vos lumieres. Quel heureux préjugé, MONSEIGNEUR, *en faveur d'un ouvrage qui paroît ſous vos auſpices! Et quelle heureuſe occaſion pour moi de*

vous rendre un hommage public, & de vous assurer du parfait dévouement & du profond respect, avec lesquels je serai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

ARISTE.

DAMON, ami d'Arifte, & amant de Céliante.

LE MARQUIS DU LAURET, autre ami d'Arifte, & amant de Mélite.

LISIMON, pere d'Arifte.

GERONTE, oncle d'Arifte.

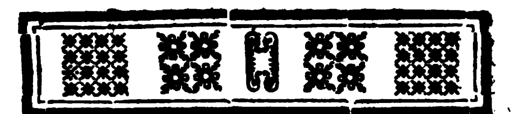
MÉLITE, femme d'Arifte.

CÉLIANTE, fœur aînée de Mélite.

FINETTE, fuivante de Mélite.

Un Laquais.

La fcène eft à Paris, chez Arifte.



LE PHILOSOPHE MARIÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire & des plumes, des livres, des instrumens de mathématique, & une sphere.

ARISTE *seul en robe-de-chambre.*

OUI, tout m'attache ici ; j'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent loisir ;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie :
La folle ambition n'y trouble point ma vie :
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.

Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les Muses aussi-tôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche & sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, & j'y commande en Roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement toujours contrarié ;
Ici, je suis garçon : Là, je suis marié.
Marié ! C'est en vain que l'on se fortifie
Par le grave secours de la philosophie
Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver :
Au sein de la sagesse il sait nous captiver.
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma femme, après tout, est sage & vertueuse ;
Plus amant que mari, je possede son cœur ;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi, contre l'hymen, est-ce que je déclame ?
Ma femme est toute aimable ; oui, mais elle est ma femme.
En elle j'apperçoi des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit avec art cachés à mon amour.
Sexe aimable & trompeur ! C'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étois ! Ai-je dû présumer
Que le Ciel pour moi seul eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie ?
Je l'ai cru cependant, & j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats ;
De prendre patience, & d'enrager bien bas.

[Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, ensorte que Damon entre sans être apperçû, & s'appuie sur le

le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion, & toujours sans le voir.

SCENE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi, qui le premier attaquant ma raison,
Sûs me faire à longs traits avaler le poison,
Cruel ami ; c'est toi, dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante ;
Tu vantas sa douceur & sa docilité :
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous ?

ARISTE *surpris en l'appercevant.*

Ciel ! Que viens-je d'entendre.
Est-ce vous ?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre ?

DAMON.

Je ne vous surprens point. Vous me parliez, & moi
Je vous répons.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.

Je voi qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait ?

ARISTE *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand ?

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être ;
Je m'en flattois, du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plûtôt ?

ARISTE.

Non. Car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avois sû me contraindre ;
Mais puisque le hazard a trahi mon secret,
Avec vous désormais je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprens point.

ARISTE.

Pourquoi ?

DAMON.

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire....

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bien-tôt vous aurez votre tour ;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari, qui s'est fait un systême
De n'aimer que sa femme, & d'être aimé de même ;

Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi ? Quand une femme est douce & raisonnable....

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable ;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous ? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes, sur-tout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret,
Que votre intention ne sera pas suivie.
Mais au fond pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié, sans qu'on en sache rien ?

ARISTE.

Plût au ciel !

DAMON.

Et pourquoi ?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien
Formé depuis deux ans à l'insû de mon pere,
M'expose tôt ou tard à sa juste colere.

DAMON.

Deux mots l'appaiseront. Son amitié pour vous.....

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son courroux.

Vous savez à quel point je l'aime & le respecte ;
Ma tendresse pour lui, lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma foiblesse
Est de rougir d'un titre & vénérable & doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés ;
Mais . . .

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence.
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif
Dicté par l'intérêt, & bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche ; assez dur & bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat, & me met en souci :
Sa sœur plus imprudente, & si capricieuse,
Qu'un moment elle est gaye, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour-à-tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour ;
Sa sœur votre future, & qui, par parentese,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par ses fréquens écarts,
Et de plus, nous amene ici de toutes parts

Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commeres,
Qui me font avaler cent pillules ameres,
Lorsque pour mon malheur je vais imprudemment
Pour lui rendre visite, à son appartement.
Dès que j'entre, on se taît. On se parle à l'oreille.
On soûrit. Par dégrés le caquet se réveille.
Toutes parlent ensemble. Et ce que je comprens
Par leurs discours confus, leurs gestes différens,
C'est que ma belle-sœur, fine & dissimulée,
A mis dans mon secret la discrette assemblée,
Et que je dois compter que dans fort peu de jours
J'aurai pour confidens, la ville & les fauxbourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence:
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme, & votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON *avec un soûris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science,
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, & par précaution,
D'avance faites-en bonne provision :
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même.
Je connois Céliante : & je crains....

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom & ma naissance,
Je vois sur mon sujet que sa fierté balance,

Excite son caprice, & lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main;
Mais elle m'aime au fond. Et si jamais mon frere
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plûtôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante & Mélite.

SCENE III.

ARISTE *seul.*

Je brûle de le voir par l'hymen engagé.
Plus il enragera, mieux je serai vengé.
[*Il retourne à sa table, & se remet à lire.*]

SCENE IV.

ARISTE, FINETTE *qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.*

FINETTE *à part.*

[*haut.*]
Toujours lire! Monsieur, madame votre femme....

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame

Votre . . .

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans:
Ne t'en souvient-il pas ?

FINETTE.

Oui. Mais quand je l'oublie;
Quel tort vous fait cela, Monsieur, je vous supplie ?

ARISTE.

Premierement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement . . .

FINETTE.

J'enrage. A vous oüir;
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime,
De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette.

FINETTE.

Quoi, Monsieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah ! Vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours, & les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais . . .

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots ?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret . . .

FINETTE.

Deux ans ſont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir, le ſecret me ſuffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien ſe laſſer.

FINETTE.

C'eſt conſcience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à ſe taire.
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monaſtere,
Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon ſou.

ARISTE *ſe levant.*

Parlez, morbleu, parlez ; je ne ſuis pas ſi fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles :
Sur un point ſeulement qu'elles ſoient immobiles;
Ce n'eſt que ſur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui ; mais ce point, Monſieur, c'eſt le fruit défendu :
Et voilà juſtement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus groſſiere viande
Que l'on me défendroit conſtamment de goûter,
Seroit le ſeul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez après cela ſi je n'ai pas la rage
De parler librement ſur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers ! Quel eſprit de contradiction !
Quel fond d'intempérance & d'indiſcrétion !
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous ſommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus hupés ; & nous ſommes l'écueil
Où viennent échouer la ſageſſe & l'orgueil.
Vous ne nous oppoſez que d'impuiſſantes armes :
Vous avez la raiſon, & nous avons les charmes.

Le brusque Philosophe en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ses clameurs ;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science & ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.
Une belle paroît, lui sourit, & l'agace,
Crac ... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillans autour de vous ; & vous-même, en cachette ;
Jouant à cache-cache, ou bien à climussette.

ARISTE *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bons sens.

[*haut.*]

Faisons tréve, de grace, à tout ce badinage.
Je veux encore un temps cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle, dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi, vous ambitieux ? Je vois qu'un philosophe
Est fait comme un autre homme, & de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous momens ?
» Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses,
» C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
» Que cette hydropisie a fait de malheureux !
» Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux,
» Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
» Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un empire.
Et zeste ! Si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez, serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je ſuis dans les mêmes maximes;
Mais je ſai leur donner des bornes légitimes;
Et je ſerois maudit un jour par mes enfans,
Si j'étois philoſophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être ſage.
Je dois leur ménager un puiſſant héritage.

FINETTE.

Ce motif eſt louable, il faut vous y tenir.
Mais, meſſieurs vos enfans ſont encore à venir;
Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi?

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands eſprits, d'ailleurs très-eſtimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs ſemblables.

ARISTE.

Finette a de l'eſprit, & s'en ſert joliment:
Il faut faire réponſe à ſon doux compliment.
On ſouffre un temps les airs d'une fille ſuivante,
Que trop de bonté gâte, & rend impertinente:
Elle offenſe, elle aigrit ſans s'en embarraſſer;
Un jour elle conclut pour ſe faire chaſſer.
Je penſe que Finette eſt aſſez raiſonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention,
Sinon, gare l'inſtant de la concluſion.

FINETTE.

Ce conſeil aigre-doux mérite une réplique.
Je voi qu'un philoſophe eſt mauvais politique.

Puiſqu'il n'obſerve pas que c'eſt être indiſcret,
Que de chaſſer quelqu'un qui ſait notre ſecret;
Sur-tout, ſi ce quelqu'un eſt d'un ſexe qui penche
Au plaiſir de jaſer, & d'avoir ſa revanche.

ARISTE.

Ta réplique eſt très-juſte; & les maîtres prudens
Doivent, au poids de l'or, payer leurs confidens.

[*Il lui donne de l'argent.*]

Voici pour t'appaiſer, & t'impoſer ſilence.

[*à part.*]

Mon lot eſt de ſouffrir, & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre ſecret, Monſieur, grandement me peſoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me ſens plus diſcrette:
Répétez-les ſouvent, & je ſerai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter ſur toi.

FINETTE.

Tant que vous pairez bien, je vous répons de moi.
Mais à propos, vraiment, j'oubliois de vous dire
Que votre femme... non que madame deſire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtreſſe. Ah! J'y ſuis, Dieu-merci;
Que ma maîtreſſe donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir ſur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour ſont fort peu néceſſaires;
Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grace, empêches-la de venir me troubler;
Pendant une heure ou deux, il faut que je médite.

FINETTE.

Cela ſuffit, je vais vous ſauver ſa viſite.

SCENE V.

ARISTE *seul.*

LA douceur & l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnemens les plus démonstratifs ;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit :
Je pourai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme & plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCENE VI.

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE *appercevant sa femme.*
COmment, c'est vous ?

MÉLITE.
Mon Dieu ! D'où vient cette frayeur ?
Est-ce donc que ma vûe inspire tant d'horreur ?

ARISTE.
Eh non, vous m'étes chere autant qu'on puisse l'être :
Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître ?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.
Oui : mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.
De ce que vous voulez, rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice:
J'exige des égards, & non pas des respects.
Cachez notre secret par des soins circonspects;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment: est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser?

MÉLITE.

Eh mais, il penseroit.... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! Peut-on de sang froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Eh quoi! Pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je? Qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie !

ARISTE.

Toujours contrarier !

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant & si doux,
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que s'il étoit connu, je serois trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce desir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, & je ne sai pourquoi.

ARISTE.

Non ; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît ?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrette, & femme de promesse :
Car vous m'aviez promis très-solemnellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fît un mystere,
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MÉLITE.

Accuſez-en ma ſœur, dont la langue indiſcrette
Ne peut tenir long-temps une affaire ſecrette.
Jamais ſur ce ſujet je ne vous ai trahi.
Je n'ai juſqu'à préſent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en eſt la cauſe?

MÉLITE.

A d'indignes ſoupçons votre ſecret m'expoſe.
Nous demeurons enſemble; & j'apprens tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens diſcours.
Je n'en murmure pas. De ma ſeule innocence
Je me fais un rempart contre la médiſance;
Et ſacrifiant tout à mon affection,
Je laiſſe déchirer ma réputation.
Mais puiſqu'à cet excès il faut que j'obéiſſe,
Je demande le prix d'un ſi dur ſacrifice.

ARISTE.

Eh quoi!

MÉLITE.

C'eſt que du moins le marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, ſache notre ſecret.

ARISTE.

Le marquis? Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'eſt l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il ſoit courtiſan, & qu'il ne ſache rien,
C'eſt un ſage caché ſous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foibleſſe
Que de prendre une femme, & même une maîtreſſe,
Soutenant qu'il n'eſt point d'autre félicité,
Que d'être à tous égards en pleine liberté.

Faut-il vous dire plus ? Cent fois en sa présence,
J'ai défendu sa thése avec tant d'imprudence,
Que s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc, doit-on rougir des nœuds du mariage ?

ARISTE.

On doit rougir du moins, de changer de langage,
De principes, d'humeur ; ou soutenir l'affront
D'être timpanisé : je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout ?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez ;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif ?

MÉLITE.

Il est très-raisonnable,
Et pour ne rien céler, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi ? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien,

ARISTE.

Poursuivez ; je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez ? Eh bien,
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage, à moins qu'être insensible,

Quand

Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite ?

MÉLITE.

Eh bien ?

ARISTE.

Quelle apparence
Que...

MÉLITE.

J'avois résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui. Mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin :
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu ;
Qui de vous, ou de moi, lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire.
Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCENE VII.

ARISTE *seul.*

ATtendez.... Elle fuit. Quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?
Cela ne peut pas être ; & le marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non, elle est trop sage ;
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner.
Mais enfin que conclure, & que déterminer ?

Le marquis amoureux ! Dans le fond de mon ame
Je ſuis ravi. . . . De quoi ? Qu'il en conte à ma femme ?
Cela n'eſt point plaiſant. Mon honneur effrayé . . .
Mon honneur ! . . . Qu'on eſt ſot quand on eſt marié !
Allons voir le marquis. Tâchons avec adreſſe
De lui faire à moi-même avouer ſa foibleſſe :
Plus elle ſera grande, & moins je le craindrai.
Enſuite il faudra voir quel parti je prendrai.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, FINETTE.

Le théatre représente une sale.

CÉLIANTE.

LE marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, Madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon ame

J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! Je n'en doute pas.

La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête,
Et j'en viendrois à bout, si je l'avois en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme, & pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure

Que bien-tôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise ?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent ayeux, un haut rang dans l'État,
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et se feroit aimer s'il étoit amoureux.
Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître;
Vous l'aimez; cependant si je puis m'y connoître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le marquis vous conviendroit autant.
Les gens de qualité suivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voila l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori ?

CÉLIANTE.

Mais au fond tu dis vrai.

FINETTE.

Comment ? Je vous étale

Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette ; &, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance ;
Et que par des raisons que nous saurons un jour....

FINETTE.

Ah ! Voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espere un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, & je les applaudis ;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, & me combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé :
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée ;
Tout cela vainement. Je suis ensorcelée....
Attens.

FINETTE.

Quoi ?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous feroit à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il ! Mais vous serez l'oison
Si-tôt qu'il paroîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plûtôt quelque fenfible outrage.
Prête-moi ton fecours pour m'y déterminer.
Traitons quelque fujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma fœur.

FINETTE.

Hé bien donc, ma maîtreffe
De notre Philofophe a laffé la tendreffe.
Il s'eft abandonné pour la premiere fois
A des vivacités, qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheufe,
Et rendre quelque jour votre fœur moins heureufe.
Cela vous déplaît-il ?

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaifir.
Un doux raviffement eft prêt à me faifir.
Le bonheur de ma fœur excitoit mon envie,
Et fait, depuis deux ans, le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, Madame, & peftez bravement ;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, fi touchant, & fi rempli de charmes,
Que notre Philofophe en a verfé des larmes.
Et moi, qui parle, moi, je ne puis y penfer,
Sans fentir que mes yeux font tout prêts d'en verfer.

[*Elle pleure.*]

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours ?

FINETTE.

Plus que jamais, Madame,
Mon maître eft à préfent l'efclave de fa femme.

CÉLIANTE.

Le fot !

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme, Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.
Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse!
C'est un aveuglement qui me choque & me blesse;
J'en créve de dépit, & j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble:
Il vient fort à propos, & je vous laisse ensemble.

[*Céliante, aussi-tôt que Finette est sortie, va se placer nonchalament sur une chaise, & se met à rêver.*]

SCENE II.

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON

regarde Céliante quelque temps, sans qu'elle fasse semblant de l'appercevoir.

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en appercevoir:
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CÉLIANTE *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sauroit jamais se défaire de vous.

DAMON *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

[*Il s'assied dans un coin.*]

CÉLIANTE *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi?

CÉLIANTE *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage...

CÉLIANTE *se levant brusquement.*

Ah! Vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!
Ne me tenez jamais ce doucereux langage:
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût & le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur!

DAMON *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je croi, me traiter en novice?

DAMON.

DAMON.

Mon dieu, non : Je sai bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par-là? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas

Je vais me retirer.

CÉLIANTE *le retenant.*

Non, non, je me ravise.

On ne dit point en face une telle sottise,
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment.
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique,
Ce que vous entendez par le trait satyrique
Qu'avec un fier soûris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui malgré moi me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi je vous désabuse, & je vous rens justice.

CÉLIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire.... Eh! Parbleu, cela s'entend de reste.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi!

CÉLIANTE.

Mon Dieu, qu'il est modeste!

C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis ... au même point que vous.

CÉLIANTE *avec fureur.*

Ah ! Je ne puis plus souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plûtôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon ?

DAMON.

Quoique vous m'appelliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes.
Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vuider nos débats ?
Vous riez ?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colere.
Cette saillie est bonne, & ne peut me déplaire.

[*Elle rit plus fort.*]

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre pocédé,
Que notre différend sera bien-tôt vuidé.

CÉLIANTE *reprenant un air sérieux.*

Non, Monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle ;
Mais je sai le moyen de la faire finir.

[*à Céliante.*]

Je vois que mon pardon ne se peut obtenir :

Quoiqu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume votre haine, & je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer.
Je le sens, j'en mourrai. Mais pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE *s'attendrissant.*

Damon? Damon?

DAMON *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes!

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Écoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance?

DAMON.

Ou bien, par pure obéissance,
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir.

DAMON.

De quoi?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.

Je voudrois vous haïr.... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas ! Vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah, comme je mentois !

DAMON.

Quel étrange discours !
Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux sermens croirai-je, par hazard ?

CÉLIANTE.

Au dernier ; c'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon ?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste.
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, & mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, & jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi, par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme ?

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentimens :
Il m'inspire souvent de certains mouvemens
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne ;
Et tiennent du mépris, & même de la haine.
Vous étes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure ?

CÉLIANTE.

Des défauts ! Des défauts ! Je ne finirois point,
Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premierement, Monsieur, sous un air très-sincere,
Vous étes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Écoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :
Vous vous raillez sous-main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant & soumis :
Votre intérêt vous guide, & seul vous détermine :
Chez vous, en grand secret, l'amour propre domine :
Quand vous n'étes point vû, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserois-je imiter votre sincérité ?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous étes belle, aimable, généreuse,
Mais vous étes hautaine, inquiette, orgueilleuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.

Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare ;
Il vous rend d'une humeur inconstante & bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin ;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix, tout est pour vous matiere à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage,
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez ?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment,
S'il fût jamais, Madame, un plus fidéle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée ; ils m'alarment pour vous.
Vous me connoissez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Hé bien, vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite.

CÉLIANTE.

Non. Ce fade retour ne sauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, & non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance ?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne répons pas de mon emportement.

SCENE III.

CÉLIANTE *seule.*

TRaître, de mes vertus tu fais un beau trophée !
S'il dit vrai, je suis folle, & coquette fieffée :
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pû l'aimer.
Mais, quoi ? N'est-il pas fait pour plaire & pour charmer ?
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le suis-je ? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement,
Je le sens ; mais, au fond, est-ce un reproche à faire ?
Quoi, peut-on être femme, & ne pas vouloir plaire ?
Toute femme est coquette, ou par rafinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiette, envieuse :
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devroit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil ? Hé bien, suis-je si criminelle ?
Peut-on n'être pas fiere, & savoir qu'on est belle ?
Je suis indiscrette ? Oui, quelque chose à peu près :
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets ?
Enfin je suis bizarre, & d'un caprice extrême.
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, Monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, & je n'ai nul défaut.

SCENE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.
Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.
CÉLIANTE.
En êtes-vous contente?
MÉLITE.
Assurément.
CÉLIANTE.
Fort bien;
Quand je serai le vôtre, il n'y manquera rien.
MÉLITE *en souriant.*
Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte.
CÉLIANTE.
Je dis ce que je croi, la vérité m'emporte.
MÉLITE.
Il n'est rien de si beau que la sincérité:
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.
CÉLIANTE.
De semblables erreurs je ne suis point coupable;
Je ne croi jamais rien qui ne soit véritable.
MÉLITE.
Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.
CÉLIANTE.
C'est ce qu'en un besoin je prouverois bien-tôt.
MÉLITE.
Comment?
CÉLIANTE.
En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point vous & moi nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractére est différent du mien ;
Je croi que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste ;
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, & plus on est content :
Bien d'autres que je sai, n'y gagneroient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la foiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire ; il reconnoît ce soin.
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous étes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, & par vous si vanté,
A manqué sa conquête, & s'en étoit flatté.

CÉLIANTE.

Qui moi, je l'ai manquée ? Ah, quelle impertinence !
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous étes mon aînée, & vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur ; vous haïssez l'épouse....

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner ;
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.

Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCENE V.

ARISTE *un livre à la main*, MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE
le tire par le bras, & lui fait tomber son livre.

AH! Monsieur, vous voilà! Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.
[*Elle crie haut.*]
Votre femme....

ARISTE.

Eh! Mon Dieu, laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! Tréve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi, d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez....

ARISTE.

D'un mari! C'est fort bien commencé.
De grace, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, Monsieur?

CÉLIANTE.

Bagatelle eſt fort bon.

MÉLITE.

Ariſte, puiſqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous ſaurez que ma ſœur. . . .

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite. . . .

ARISTE.

Oh ! Vous avez raiſon toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite
Par ſon ſang-froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit. . . .

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle :
Un éclairciſſement ſouvent la renouvelle.
Mais pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maiſon ?

ARISTE.

Avez-vous pû, Mélite, avoir cette penſée ?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorſque j'y ſuis forcée ?

ARISTE.

Et par qui ?

MÉLITE.

Par ma ſœur. Elle oſe s'oublier
Devant moi, juſqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'eſt que cela, remettez-vous, Meſdames,
Je ne m'offenſe point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, Monsieur, avec bien du mépris.

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien Messieurs les Beaux-esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, & vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi, vous me prenez donc pour un mauvais plaisant?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les Dames;
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon, ce problême
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, & ne savez pour quoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes foles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE *vivement.*

La plus fole des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien, querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE *gravement.*

Je querelle, Monsieur, quand je suis en colere;
Mais de sang froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort,
Car vos vivacités me divertissoient fort:
L'une & l'autre y mettoit tant d'esprit, tant de graces....
Allons, ranimez-vous; étes-vous déja lasses?

CÉLIANTE.

Divertissez monsieur.

MÉLITE.

Le joli passe-temps!

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens;
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avois peu d'envie;
Mais je me raccommode, & pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! C'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage.
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,

Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître!

MÉLITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

[*Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste; aussi-tôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuyent.*]

SCENE VI.

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

APpuyez, mon neveu; vous faites des merveilles.

ARISTE

demeurant immobile, sans regarder Géronte.

Ah, bon Dieu! Quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même: autre surcroît de maux!

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien! Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi?

ARISTE *à part.*

Je ne sai que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu,
Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez vôtre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe....

GÉRONTE.

Vous étes un fripon, Monfieur le Philofophe ;
Vous voulez éluder un éclairciffement,
Mais il faut me répondre, & pofitivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chofe m'eft facile :
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu !

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un fot ?

ARISTE.

Non. Vous avez, mon oncle, un efprit vif & jufte ;
Vous jouiffez encor d'une fanté robufte ;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah !

ARISTE.

Vous étes d'un fang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bons sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau !

ARISTE.

Votre neveu vous respecte & vous aime ;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême....

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime & me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GÉRONTE.

Dis encore un mot, & je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non, il faut m'éclaircir, & m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit, je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite ?

ARISTE *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne ;
Et fort innocemment ... je leur disois adieu,
Quand vous étes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Hom ! Je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait en quatre mots, j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier ?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure ?

ARISTE.

Non pas ; mais . . .

GÉRONTE.

Qui plus est, j'améne la future.

ARISTE.

Et qui ?

GÉRONTE.

Ma belle fille.

ARISTE *à part.*

Ah ! Me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi, vous étes fâché si j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai. Mais, mon oncle excusez la surprise . . .

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous,
Nous parlerons à fond quand j'aura bû deux coups.

SCENE VII.

ARISTE *seul.*

QUe vais-je devenir ? Je souffre le martyre.

SCENE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

LE marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon ! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir . . .

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment ?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle . . .

FINETTE.

Attendant que vous pussiez le voir,
Il est venu, Monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle ?

FINETTE.

Oui. Le bon marquis s'empresse
A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'est mis à genoux ;
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute,
Car vous le connoissez.

ARISTE *d'un ris forcé.*

[*à part.*] [*à Finette.*]
Oui, oui. J'enrage. Écoute.
Va lui dire à l'instant... Non, non, ne lui dis rien,
Car il faut qu'avec lui j'aye un long entretien,
Et plûtôt que plûtard. Je m'en vais donc me rendre....

FINETTE.

Étant avec madame, il peut bien vous attendre :
Il ne s'ennuira point.

ARISTE.

Je le crois en effet ;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où ?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCENE IX.

ARISTE *seul.*

MA situation est-elle assez cruelle ?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

OUI, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCENE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

MArquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon oncle indiscret...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême.
J'entrois dans votre peine aussi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! & vous brusquer tout net!

Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu ?

ARISTE.

Non, nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philosophie est un grand avantage !
Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE *à part.*

Il me raille ; auroit-il découvert mon secret ?

[*au Marquis.*]

Il est vrai que souvent d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment ? En leur faveur voulez-vous vous dédire ?

ARISTE.

Oui ; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah ! Mon pauvre garçon, seriez-vous marié ?
Il court de certains bruits. . . . Mais je ne puis les croire ;
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait ; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous ? Quelle est votre pensée ?
Ma réputation seroit-elle blessée,
Si je . . .

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,

Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe, & garçon, que pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire.
Filles, femmes, maris, toute sorte de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

[*à part.*]

Ils auroient bien raison. Je suis mort s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, & rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; & je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE *d'un air embarrassé.*

[*à part.*]

Eh! Mais... Comme on voudra. Quel horrible tourment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis ; & pour vous j'en ai honte.
Nous sommes, vous & moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non ; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime, jusqu'à vouloir . . . brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, & moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier ;
De choisir un parti ma famille me presse ;
Ces prétextes sauront excuser ma foiblesse.
Et d'ailleurs, je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement.
Tréve donc d'argumens. La chose est résolue ;
Et si vous m'appuyez, sera bien-tôt conclue.

ARISTE.

Qui, moi, vous appuyer ?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté sur vous.

ARISTE *d'un ton en colere.*

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux ?
Mélite à vos conseils me paroît si soumise. . . .

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite : Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh ! Non ; je vous promets ce point.

SCENE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au Marquis.

LE MARQUIS *à Mélite.*

J'ai rompu le silence,
Madame, & j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi ?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun.
Vous & moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire :
Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

MÉLITE *au Marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus ?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre ?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS *à Mélite.*

Et, pour ne rien confondre,

Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-temps, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, Madame, & qu'en secret peut-être
Il prétendoit à vous; mais il m'a fait connoître
Qu'à la Philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire.

[*Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules, & il lui fait signe de se taire.*]

MÉLITE *bas à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE *bas à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS *à Mélite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire;

MÉLITE

veut parler, & Ariste lui fait signe de se taire.

Quoi?...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir & ma vie & mes biens;
Et de m'unir à vous par d'éternels liens:
Recevez donc enfin mes vœux & mon hommage.

[*Il se jette aux genoux de Mélite.*]

ARISTE *à part.*

Je joue ici, vraiment, un joli personnage.

MÉLITE *au Marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE *à Ariste.*

Vous pouvez endurer?...

ARISTE *bas à Mélite.*

Contraignez-vous, de grace.

[*haut.*]

Madame, j'entrevois par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher;
Que sa poursuite est vaine, & qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son ame,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme :
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort.
Cela n'est-il pas vrai ?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE.

Cette discrétion excite mon courroux.
Restez. Et vous, Marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre ;
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Hé bien, vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE *se mettant entr'eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumieres,
Dites si ses discours, ses regards, ses manieres,
Quand vos empressemens l'obligeoient à vous voir,
Ont pû dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances;
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste & sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah! Je vous en répons. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, fans aucun préambule;
Que lorfque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, car il faut l'avouer franchement,
Je fai que je m'y pris très-ridiculement :
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Paffons. Jufqu'à préfent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jufques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir ; & quelques jours enfuite,
En fortant de chez vous, je lui rendis vifite.
Je crûs qu'elle riroit d'un auffi prompt retour ;
Mais, d'un grand férieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, & près d'elle en filence,
Pour la feconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je fortis fans lui dire un feul mot;
Sentant que je m'étois comporté comme un fot.

ARISTE.

Enfuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois fe pafferent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencerent:
Je revins plein d'ardeur, & je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE *vivement à Mélite.*

Gracieux?

MÉLITE *en souriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colere,
Que puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir,

ARISTE *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée :
Et quand mille sermens l'eurent persuadée....
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

» Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement :
» Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
» Je ne puis vous aimer, la chose est assurée :
» Mais ma sœur plus aimable, & plus belle que moi;
» Sans doute recevroit vos vœux & votre foi.
» Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un & l'autre;
» Demandez-lui son cœur, & donnez-lui le vôtre;
» Son mérite éclatant bien-tôt vous charmera,
» Et de votre mémoire enfin me bannira.
» J'exige cet effet de votre complaisance;
» Sinon, je vous défens pour jamais ma présence.

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS *vivement.*

Vos applaudissemens sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin, que fîtes-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi, pas tout, dites-vous ?
Que fait-elle de plus ?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui ?

LE MARQUIS.

Je ne sai. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime & son cœur,
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE *à Mélite.*

Avez-vous dit cela ?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre ;
Oui, j'aime, & j'aimerai.

ARISTE *au Marquis.*

Je ne saurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous, dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle & fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, & que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétens me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu !... Mais j'ai tout dit : imitez ma franchise ;

Arifte ; eft-ce pour vous que je fuis maltraité ?

ARISTE.

Je vous laiffe avec elle en pleine liberté.
Voyez fi vos efforts pourront en mon abfence
Attirer plus d'égards, & de reconnoiffance.
Vous voulez l'époufer. Je vous jure d'honneur
Que fi cela fe peut, j'y confens de bon cœur.
Mais je connois Mélite ; & fi quelqu'un poffède
Son eftime & fon cœur, vous fouffrez fans remède,
A moins que réfolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux & votre main :
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler fans feindre;
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.

SCENE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

IL eft sûr de fon fait, & lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh, faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même maniere.

MÉLITE.

Non pas ; il aura feul ma confiance entiere :
Un ami me fuffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la forte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, foit ami, je l'eftime, l'honore,
Et pourrois, fans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a sû charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Et bien donc, je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai sans faste, & sans présomption,
Que je croi le valoir de toutes les manieres.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, & moi, j'ai mes lumieres;
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la Philosophie?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu, mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répéte ici que mon cœur & ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi même
M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir
D'aimer, & d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCENE V.

LE MARQUIS *seul.*

JE suis moins affligé de son indifférence,
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une femme constante est un monstre nouveau,
Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même, & des conseils d'Ariste.
Ne puis-je ?... Ah ! J'apperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien, offrons-le-lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire & de vengeance.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE *à part.*
VOici ce fier Marquis : je ne puis le souffrir ;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir ;
Il y va de ma gloire : & je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.
Voici pour moi, Madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE *à part.*
Ce début me promet un succès très-heureux.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CÉLIANTE; DAMON *qui se tient dans l'éloignement, & les écoute, sans être apperçû.*

LE MARQUIS *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déja depuis long-temps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, Madame, un hommage secret.

CÉLIANTE.

[*à part.*] [*au Marquis.*]
Oh! Je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous, depuis long-temps m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, Madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais, si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois?

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah ! Ne rougissez point d'un si charmant aveu ;
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu . . .

CÉLIANTE *minaudant.*

Eh ! De grace, Marquis, finissez ce langage ;
Vous feignez de m'aimer, & n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, & je veux vous aimer constamment.
[*à part.*]
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse ;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle, & s'empresse.
Il me dit . . .

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

CÉLIANTE *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS *à part.*

Qu'une femme coquette est facile & crédule !

CÉLIANTE *à part.*

Oh ! Qu'un amant novice est fade & ridicule !

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions ?

CÉLIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriois en secret sur les vôtres.

DAMON *se jettant tout d'un coup entre deux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres ;
Mais dès le premier choc ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, & c'eſt ce que je veux.

[*à Damon.*]

Vous avez entendu ?...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS *à part.*

Mérite le ſaura, c'eſt ce que je deſire;
Peut-être le dépit produira ſon effet.

[*à Damon.*]

De votre procédé je ſuis peu ſatisfait.

DAMON.

Quoi, Monſieur ?

CÉLIANTE *au marquis.*

Excuſez un trait de jalouſie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénéſie.

CÉLIANTE *à Damon.*

Vous n'étes pas jaloux ?

DAMON.

Moi, jaloux ? Et pourquoi ?

CÉLIANTE.

L'impudent !

DAMON.

Je n'ai point compté ſur votre foi.

CÉLIANTE *à part.*

Ah, le traître !

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle
S'il oſe ſe flatter de vous rendre fidelle.
Rien n'eſt plus naturel que votre changement :
Je le vois ſans douleur & ſans étonnement.

CÉLIANTE *à part.*

Oh ! Je l'étranglerois.

LE MARQUIS *à Céliante.*

Ceci me fait connoître
Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être ;
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pû se défendre :
Et si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sai jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCENE VIII.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Hé bien, que vous importe ?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte ?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, & vous n'en faites rien.
Même avec le marquis vous osez me surprendre !
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux ?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE *en colere.*

Comment ?

DAMON.

Quand le marquis jure qu'il vous adore ;
Il vous trompe à coup sûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.

Devois-je être jaloux de cette comédie ?

CÉLIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie ?
Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer ?

DAMON.

Non pas. Mais le marquis ne sauroit vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison ?

DAMON.

La raison ?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractere
Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur ? Quel conte !

DAMON.

Non ; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurois croire ; & vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira. Mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore ?
Me presser de l'aimer ?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore ;

A moins que le dépit de ſe voir rebuté,
A vous offrir ſon cœur ne l'ait enfin porté.
De ce myſtere-ci voulez-vous être inſtruite?
Allez, ſur ce ſujet, interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le marquis m'aimeroit ſeulement par dépit?
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre?
Eſt-ce ſon ſentiment? Seroit-ce auſſi le vôtre,
Qu'on ne puiſſe m'aimer qu'au refus de ma ſœur?

DAMON.

Eh! Délibere-t-on quand on donne ſon cœur?
Il ſe donne lui-même, & nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre réſiſtance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CÉLIANTE.

Pour vous, ſi vous m'aimez, c'eſt inutilement.
Je ne puis vous ſouffrir.

DAMON.

Votre bouche l'aſſure;
Mais votre cœur vous dit que c'eſt une impoſture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche, & mon cœur ſont d'accord là-deſſus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pouſſer la confiance?

DAMON.

Mais conſultez-vous bien. Vous gardez le ſilence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me perſuader.
N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je croi qu'au fond vous en feriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez conſtamment;
Et le ciel m'a formé pour être votre amant.
Il falloit être moi, pour avoir le courage
De domter votre cœur par un conſtant hommage;
Pour ſe donner le temps d'être perſuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé;
Qu'il eſt bon, généreux, ſans fiel, ſans artifice,
Et même très-fidéle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne ſais où j'en ſuis. Son air, & ſes diſcours....

[*Damon lui baiſe la main.*]

Ah! Traître, malgré moi tu triomphes toujours.

SCENE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE *à Mélite.*

NOn, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande:
Remettez-vous, de grace, & retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi? Prête d'eſſuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je ſois, & muette, & tranquille?

ARISTE.

Ah! Je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle eſt arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur ! Quant à moi, j ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire ;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire ?

CÉLIANTE.

Lui dire, ſans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, & vous laiſſe en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conſeil d'une auſſi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne ſavez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma ſœur ?

CÉLIANTE.

Et quel tourment ?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE *riant.*

Tout de bon ? Ce trait-là me paroît ſingulier.

MÉLITE.

Et de plus...

CÉLIANTE.

Écoutons ; cette hiſtoire eſt divine.

MÉLITE.

Il eſt allé chercher celle qu'il lui deſtine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCENE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE *à Ariste.*

Oh çà, mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, & venez ſaluer votre femme.
[*à Céliante.*]
Ah, ah ! Je vous croyois déja bien loin, Madame.

ARISTE *à Mélite.*

Dites que le départ eſt différé.

MÉLITE.

Pourquoi ?

ARISTE *à Mélite.*

Vous le ſaurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces Dames étoient toutes deux de Bretagne ;
Et, qu'étant ſur le point d'aller à la campagne. . . .

DAMON *à Géronte.*

Un petit accident retarde leur départ ;
Mais elles partiront dès demain au plûtard.

GÉRONTE.

Le plûtôt vaut le mieux. Leur préſence me choque.
C'eſt m'expliquer, je crois, ſans aucune équivoque.

CÉLIANTE *à Géronte.*

Pour répondre, Monſieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aſpect nous choque également.
[*à Ariſte.*]
Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau myſtere,
Ou je ne répons pas que je puiſſe me taire.

SCENE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

QU'entend-elle par-là ?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison

Quelquefois . . .

SCENE XII.

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.

UN Monsieur, appellé Lisimon,

Vient d'entrer, & me suit.

ARISTE.

Qu'entens-je ? Quoi, mon pere ?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE *à part.*

Ciel !

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frere ?

Ah ! Nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,

Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment ? Quel intérêt

Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne :

Celui de respecter, & d'aimer sa personne.

SCENE XIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON *embrassant Ariste.*

AH, mon fils ! Quel plaisir je sens de vous revoir !

ARISTE.

Vous m'avez prévenu ; j'allois vous recevoir.

GÉRONTE *à Lisimon.*

Hé bien, que voulez-vous ?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense ;

De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh ! L'on vous en dispense.

[*à Ariste.*]

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE *à Géronte.*

Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frere ?
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon pere ;
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui ;
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout ensemble.
Que le Ciel vous bénisse ; &, puisqu'il nous rassemble ;

Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE *à Lisimon.*

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE *à Géronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage ;
Mon oncle, à son égard soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GÉRONTE.

Philosophe imbécile ! Un pere, d'ordinaire,
A son fils, tout au moins, fournit le nécessaire.
Ici tout au rebours. Le fils, depuis dix ans....

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complait à le voir l'appui de ma vieillesse ;
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais, qui vous a rendu si pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe & vous réveille.

GÉRONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étois, & me suis respecté.
Des malheurs imprévûs ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme, un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah ! Vous voilà bien gras avec votre chimere !
Pour vous le roturier fait l'office de pere.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien ;
Et moi, je le marie, & lui laissé un gros bien.
Blesserai-je par-là votre délicatesse ?

LISIMON.

Non. L'action est belle, & vous rend la noblesse.
Mais, qui lui faites-vous épouser ?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti :
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir ; car c'étoit une dame
D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frere. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune ; & vous savez....

GÉRONTE.

J'enrage.
Ventrebleu, mon neveu, craignez-vous qu'à son âge....

LISIMON.

Sottise ! Pour la nôce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me désesperer.

Fin du troisiéme acte.

D'un fils, de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont, depuis si long-temps, prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pû vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi ?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappelliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre ame généreuse;
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse;
Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Hé bien, vous le serez. Votre bonté décide....
Mais, quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr ?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah ! Ne me blâmez point, & plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

[*à part.*]
Quel mariage ? O ciel ! Sauroit-il mon secret ?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

J'ai bien vû qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelqu'important sujet vous gêne & vous applique.
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous, que j'ai toujours vû d'une aimable gaité,
Qui faisoit rechercher votre société.
Nous n'avons pû tirer un mot de votre bouche.
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige & ne touche,
Quoique souvent, pour rien, il se mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi!

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, fâché de vous voir? O ciel! Quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand, que le plaisir que j'ai quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous croi. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge & vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre pere, &, de plus, votre ami?
Oui, votre ami, mon fils; & j'ai bien lieu de l'être
D'un fils, dont le bon cœur s'est si bien fait connoître;

ARISTE.

J'ai consulté l'amour, & non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable & jeune demoiselle,
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle :
Vous pouviez m'en blâmer ; ainsi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit ? Est-elle douce, sage ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah ! Vous me ravissez par ce trait de bonté ;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle ?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de niéce ; & la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuser votre oncle : & nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire ;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, & j'appuïrai la chose,
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps ;
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE.

J'entens,

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
Ont peut concilier les choses opposées,
Mais j'apperçois mon frere, agissons de concert.

SCENE III.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi, vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre ?
[*à Ariste.*] [*à Lisimon.*]
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu, c'est le vôtre;
Il vous ressemble en tout, & j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh ! Puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble ?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE *à Ariste.*

Est-il joli,
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier, &?...

J'ai consulté
Et me suis m
J'ai fait choix
Qui n'avoit d
Vous pouviez
A vous, com

A-t-elle un bo

Oui.

Vous ave

Ah! Vous me r
Et je suis à prê

Où loge-t-elle ?

En qualité de m
Qu'épousera Da

Il s'agit d'invent
Pour amuser votr
Afin de lui cacher
Car cet homme, a
Et croyant vous p

Il est vrai.

Feign
De consentir sans
Promettez d'épo
Et pendant ce dé

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout :
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles max
mes ?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes.
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord ;
Mais c'est un Philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu, dont j'enrag
Qu'est-ce qu'un Philosophe ? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens ;
Un esprit de travers, qui, par ses argumens
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles ;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité ;
Un bavard, inutile à la société,
Coëffé d'opinions, & gonflé d'hyperboles,
Et qui, vuide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Moderez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :
Vous étes, je le voi, dans la commune erreur ;
Vous peignez un pédant, & non un Philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les croi tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La Philosophie est sobre en ses discours ;
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts ;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion, & le profond silence.
Le but d'un Philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.

ARISTE.

Je suis excusable,

Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enyvrer tôut seul ?

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain; mon neveu, sinon déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jetté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés ?

GÉRONTE.

Oh! La lenteur m'assomme.
Veut-on ? Ne veut-on pas ?

ARISTE *à part.*

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parens d'un marquis, riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frere de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'a présent, voulu rien écouter:
Mais, morbleu, gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Hé bien, mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout :
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes ?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes.
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord ;
Mais c'est un Philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu, dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un Philosophe ? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens ;
Un esprit de travers, qui, par ses argumens
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles ;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité ;
Un bavard, inutile à la société,
Coëffé d'opinions, & gonflé d'hyperboles,
Et qui, vuide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Moderez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :
Vous étes, je le voi, dans la commune erreur ;
Vous peignez un pédant, & non un Philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les croi tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La Philosophie est sobre en ses discours ;
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts ;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion, & le profond silence.
Le but d'un Philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.

Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
C'est là qu'il met sa gloire, & son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systêmes vains son esprit s'alambique,
Etre vrai, juste, bon, c'est son systême unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus cheres délices,
Plaignant les vicieux, & détestant les vices :
Voilà le Philosophe : &, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, & n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Etes-vous fait ainsi ?

ARISTE.

Non, mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connoître :
Il est donc Philosophe, ainsi que je disois ;
Et voilà la raison sur quoi je me fondois
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
Or le sage...

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous,
Pour se faire prier d'épouser une fille,
Jeune, riche héritiere, & de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner ?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.
Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.
GÉRONTE.
Soit.
LISIMON.
A la fin...
GÉRONTE.
Cela se peut faire en un jour.
ARISTE.
Je ne sai pas si-tôt inspirer de l'amour,
Sur-tout lorsque l'on marque autant de répugnance...
LISIMON.
Ne lui donner qu'un jour ! Vous vous moquez, je pense ?
GÉRONTE.
Combien lui faut-il donc ?
LISIMON.
Au moins, un ou deux mois.
GÉRONTE *s'en allant.*
Elle sera marquise.
LISIMON.
Attendez.
GÉRONTE.
Une fois,
Deux fois, la voulez-vous ?
LISIMON.
Oui ; mais sa fantaisie...
GÉRONTE.
Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.
ARISTE.
Ah ! Le terme est trop court.
LISIMON.
Mais il faut l'accepter ;
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.
GÉRONTE *à Ariste.*
A huit jours donc la nôce.

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,
Ou je vous ferai cher payer votre sottise.
Adieu.

SCENE IV.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce marquis pour lequel on le presse?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse:
J'espere y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme : alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'améne votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre,

Dites-moi ?

ARISTE.

Ce n'eſt pas mon oncle que je crains,
C'eſt le public ; c'eſt lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public ? Pour le coup, votre diſcours m'étonne.
Avez-vous épouſé, mon fils, une perſonne
Dont le nom, la conduite, ou quelqu'autre ſujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait ?

ARISTE.

Elle eſt d'un ſang illuſtre ; elle eſt belle, elle eſt ſage ;
Et l'on ne peut rien dire à ſon déſavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen étes-vous donc honteux ?

ARISTE.

Pourquoi ? C'eſt qu'il me donne un ridicule affreux.
Tous ceux que j'ai raillés, vont railler ſur mon compte;
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaiſe honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon ſecret :
J'appréhende, ſur-tout, un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux ?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le ſouffrir, le voir à ſes genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas eſt tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.
Mais permettez du moins que je ne me déclare,
Qu'après que ce marquis aura pris femme auſſi,
Et que je me ſerai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer ?

ARISTE.

C'eſt un point néceſſaire :
Car, pour vous achever un aveu ſi ſincere,
Je n'oſerai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne ſai ſi je dois vous blâmer, ou vous plaindre ;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
A ſuivre votre plan : & je vais tout tenter
Pour vous ſervir, mon fils, ſans rien faire éclater.

SCENE V.

ARISTE *ſeul.*

IL s'agit maintenant d'y diſpoſer Mélite
Et ma belle-ſœur.

SCENE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Oui, ſon procédé m'irrite ;
J'en veux avoir raiſon.

MÉLITE.

Modérez ce courroux :
Peut-être a-t-il deſſein de ſe donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MÉLITE.

Nous parlons du marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah, le trait est exquis!
Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut, sur moi, donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plûtôt qu'à moi,
Il faut être imbécile ou Philosophe.

ARISTE.

Eh quoi,
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirans,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce seroit là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi; mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit & des yeux.
Quant à notre marquis, c'est chose très-constante,
Que j'ai dû, plus que vous, lui paroître charmante.
Étant homme de cour, & parfait connoisseur,
Il m'offense, en osant me préférer ma sœur.
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer; & c'est un double outrage

Qui me pique à tel point, que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon ?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai

Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincere.

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçû sa foi.

ARISTE *riant.*

Bon !

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien.

CÉLIANTE.

Et quelle est votre femme ?

ARISTE *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination ! Votre oncle & votre pere
Veulent vous marier, est-il temps de vous taire ?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas ;
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi ? Sans vous expliquer sur notre mariage ?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvû que vous juriez aussi,
D'empêcher le marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi l'empêcher ! Comment ? Que pourrai-je lui dire ?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Hé bien, pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose ? Et, dès qu'il me verra... ?

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera !
Mon cher beau-frere, autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens, à son aspect, redoubler mon courroux.
Ma langue se révolte, & n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait ; je voi bien que mon heure est venue.

SCENE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS, *après les avoir observés quelque temps.*

PLus je vous considere avec attention,
Plus je voi que je cause ici d'émotion.

[*regardant Mélite.*]

L'une baiſſe les yeux, & paroît interdite.

[*regardant Céliante.*]

L'autre me fait ſentir que mon aſpect l'irrite.
Finette ſous ſes doigts ſoûrit malignement ;
Ariſte conſterné rêve profondément.
Chaque attitude eſt juſte, énergique, touchante ;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien ?
Ne finirons-nous point ce muet entretien ?

[*à Mélite.*]

Poûr la derniere fois, écoutez-moi, Madame ;
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE *à part.*

Le traître a découvert que je ſuis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inſpire.
Si vous ne m'aimez plus, c'eſt ce que je deſire :
Et, ſi ma ſœur a pû cauſer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCENE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

EN tout cas, s'il eſt vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux ſiens arrachent la victoire,

Mon cher petit Marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, & je suis satisfaite.

SCENE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*
L'Incartade est plaisante, & me réjouit fort.

ARISTE.
On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.
Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.
Quoi donc? Voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.
Oui, mon cher; & de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire;
Et que, la nôce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, & leur donner le ton.

ARISTE.
Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.
N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous,
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si par quelque retour
Vous vous avisiez... là... de prendre femme un jour,

Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joûriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

Ah! Très-sot en effet. Mais enfin, dites-moi
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre:
Mais ce n'est encor rien; & vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration.
J'épouse cette enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attens une fortune immense,
Depuis long-temps sous main traite cette alliance,
Et veut que sans tarder l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paroît rien cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Eh mais... C'est que celui de qui dépend la belle,
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frere aîné, plus doux & plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile;
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle, & mon pere
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.

Nous

Nous voilà donc rivaux ? L'aventure est cruelle !

ARISTE.

Oh non ! De tout mon cœur je vous céde la belle.

LE MARQUIS *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité !
La fille est-elle aimable ?

ARISTE.

Oh ! C'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi ?

ARISTE.

Comme un Ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez ?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous étes étrange !
Et si votre oncle va me donner tout son bien ?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, & je n'y prétens rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela pourtant je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite ;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée ;
Mais j'y dois renoncer puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée !

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter :
On a su découvrir cette affaire secrette
Par la sœur de Mélite, & même par Finette ;
Et ceux qu'elles avoient choisis pour confidens,
M'ont confié le fait depuis quelques instans.
On sait même le nom du mari de Mélite ;
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite ;
Grand philosophe, mais bizare, singulier ;
Honteux d'avoir enfin osé se marier,
Et voulant au public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le timpanise.

[*il rit.*]

Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait ?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah ! Tant mieux, j'en suis fort satisfait.
Et bien, dites-lui donc qu'on sait son mariage ;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

[*Il sort en riant.*]

SCENE X.

ARISTE *seul.*

SUis-je mort ou vivant ? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir ? Et que puis-je résoudre ?

Voici l'inſtant fatal que j'ai tant redouté :
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici, la diligence eſt un point néceſſaire ;
Et je ſai le moyen de me tirer d'affaire.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

MAIS écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain;
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse,
Je pars, & dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvû que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi, cet esprit nourri de la sagesse antique,
Se perd, quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent: Les sages autrefois,
De la seule vertu reconnoissant les loix,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contens de la vaincre, en faisoient leur délice.
Les plus sanglans affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits.

Immobiles rochers, ils défioient l'orage;
J'admire leur exemple, & n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous répons que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh! Comment me calmer au fort de ma disgrace?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place,
En but à mille affronts pires que le trépas;
Un front à triple airain ne les soutiendroit pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage;
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont, à mes dépens, réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc quand la cour & la ville?....

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme & tranquille;
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups?
Lisez.

[*Il présente plusieurs papiers à Damon.*]

DAMON.

Bon! Jeux d'esprit, & pures bagatelles!

ARISTE.

Morbleu! Ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez, & me montrer au doigt;
Je n'y pourrois survivre. Une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrace est l'effet de sa langue imprudente :
A mes cruels chagrins je prétens qu'elle ait part ;
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Hola, quelqu'un.

SCENE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

MOnsieur !

ARISTE.

Va-t-en voir si Madame
Est de retour.

PICARD *s'en va & revient.*

De qui parlez-vous ?

ARISTE *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va & revient.*

Laquelle est-ce ?

ARISTE.

Mélite.

PICARD *se grattant l'oreille.*

Oh ! Je ne suis pas sot ;
Je le savois fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

SCENE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite ?

ARISTE.

Pour cette circonſtance, elle ſera ſecrette.

DAMON.

Parbleu, je vous ſuivrai.

ARISTE.

Non, ne me ſuivez pas.
Et ſi ma belle-ſœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un ſeul inſtant de vûe;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvûe.

DAMON.

Comment puis-je fixer ſon caprice éternel ?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud ſolemnel.
Votre nom ſuppoſé cauſe ſa répugnance.
Il faut lui déclarer quelle eſt votre naiſſance.

DAMON.

Je le puis. Vous ſavez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, & cauſoit ſon erreur;
Grace à mon frere aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, & j'en ai la nouvelle
Par un de mes parens arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, & je reprens mon nom.
Du moins juſqu'à demain ſuſpendez votre fuite,
Pour rendre témoignage....

ARISTE.

Ah! J'apperçoi Mélite.

Que je suis agité ! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Hé bien, que faut-il faire ?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace, allez trouver mon pere ;
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver & demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence :
Allez : je vous attens avec impatience.

SCENE IV.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE *à Ariste.*

Ciel ! Que dois-je augurer du trouble où je vous vois ?

ARISTE *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
[*à Mélite.*]
Ma femme, désormais vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi ?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrette.
Et graces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi ? vous osez me faire une telle injustice ?
Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse.

ARISTE.

ARISTE.

Vous verrez que c'eſt moi qui me ferai trahi,
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laiſſé même entrevoir le myſtere.
Et pour ma belle-ſœur qui ſait l'art de ſe taire,
Que dis-je ? qui le porte à ſa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de ſa diſcrétion.

CÉLIANTE.

Il eſt pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à ſix de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis;
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainſi de notre confidence,
Je les engageois tous à garder le ſilence.

MÉLITE.

Ah! Ceſſez de railler, de grace, & dites-nous...

ARISTE.

Hé bien, ſans plaiſanter, je prens congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

Oh, ciel! Je n'y pourrai ſurvivre.
Ariſte, ou demeurez, ou laiſſez-moi vous ſuivre.

ARISTE.

Vous me ſuivrez auſſi : ſoyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un ſéjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville;
Voyez ſi vous pouvez y renoncer auſſi;
Et n'eſperez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi? Pour un mari vous ferez complaiſante,
Juſqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MÉLITE.

[*à Ariste.*]

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris par-tout où vous serez.

SCENE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire :
J'ai trouvé près d'ici votre oncle & votre pere,
Sortans de la maison du marquis du Lauret,
Où sans doute ils avoient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colere & de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insû de parens,
Et trouve, pour cela, vingt moyens différens.

MÉLITE.

Ciel ! Que nous dites-vous ?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon pere ?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle prevenu, refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre pere,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, & vont, je croi, tous deux
Consulter sur ce point un avoçat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariſte m'abandonne ?

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne ;
Votre péril me rend la noble fermeté,
Qui des cœurs vèrtueux fait la félicité.
Je vais, d'un front ſerein, faire tête à l'orage.
Que le public ſurpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de ſon bien,
On veut nous ſéparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, & moi-même lui dire,
Qu'à m'arracher à vous c'eſt en vain qu'il aſpire ;
Et je lui ferai voir, en bravant ſon courroux,
Que rien n'eſt à mon cœur ſi précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnois Ariſte, & n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et ſouffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'eſt mon deſſein. Allez à votre appartement,
Et ne paroiſſez plus qu'on ne vous avertiſſe.

MÉLITE.

O ciel ! protége-nous, j'implore ta juſtice.

SCENE VI.

DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'État où je les voi me fait compaſſion.
Malgré moi je prens part à leur affliction.
Il faut que je ſois folle. Oh ! Oui, je ſuis trop bonne.
Moi, trembler pour ma ſœur ?

DAMON.

Quoi, cela vous étonne?

CÉLIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pû me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment:
Mais, puisque vous m'aimez, je ne voi pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir sû plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentimens sont différens des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi, vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme. Eh! Parbleu, je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah, quelle vision! Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre ame;
Et je vous répons, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme? Ah! Je voudrois le voir,

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela ?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE *à Finette.*

Ne le croiroit-on pas, de l'air dont il l'assure ?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit vôtre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise, plûtôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence !
Qui, moi, j'épouserois un homme sans naissance ?

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant ?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse !

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous ?

CÉLIANTE.

Eh, mais ! ... je ne sai plus que dire.
Pourquoi donc feignez-vous ? ...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance & mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiéte & m'attriste.

Nous songerons à nous quand je saurai son sort.
J'entens du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, & bien fort.

SCENE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O Le grand Philosophe ! O le beau mariage !
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions ?
Ah ! Vraiment, l'imbécile en a fait une belle.

LISIMON.

Eh, mon frere !

FINETTE *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON *la retenant.*

Eh ! Ne l'irritez pas.
De sang froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite :
Mais qu'il sache, morbleu, que je le déshérite.
Avec ma belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ? Ce neveu si cher....

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope,
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! Ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je croi que voici justement la personne,
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu, laissez-moi faire.
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plûtôt la gâter.

GÉRONTE *à Céliante.*

Ah! Ma belle, est-ce vous,
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE *à part.*

L'entretien sera vif, & je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté;
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, & bon par excellence;
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frere.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE *à Lisimon.*

Tubleu, quelle commere!

CÉLIANTE *à Lisimon.*

Apparemment, Monsieur, vous étes le beau-pere?

LISIMON.

Je suis pere d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en croi votre fils, vous étes homme sage;
Qui loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat, sans vous faire prier.

[*à Géronte.*]

Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, & d'illustre naissance.
Oh bien, tenez de moi pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devoit tout d'abord désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle eſt ma ſurpriſe ?
Je croi que notre ſage a fait une ſottiſe.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela ?

LISIMON.

Madame, il vous ſied mal de prendre ce ton-là.
Et l'air dont vous venez de parler à mon frere,
Me fait mal augurer de votre caractere.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, Monſieur.

LISIMON.

Dans cette occaſion,
Votre unique parti c'eſt la ſoumiſſion.

GÉRONTE.

Allons, ſortons, mon frere, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'inſtant vous aurez ma réponſe.

DAMON *à Céliante.*

J'ai prévû ces effets de votre emportement.
Meſſieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je ſuis trop en colere.
J'aurois été peut-être auſſi ſot que mon frere :
Mais puiſqu'on m'oſe encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu, va m'en faire raiſon.
Allons. Malgré ce fils, que vous croyiez ſi ſage ;
Je prétens qu'un arrêt caſſe le mariage.

SCENE VIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

CAsser mon mariage! Avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE *à Lisimon.*

Même en votre présence
On m'ose menacer de cette violence?
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle contre moi dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon pere
Veuille à cet attentat prêter son ministere:
Sa bonté, sa vertu m'en font de sûrs garans.
Si vous connoissiez bien celle que je défens,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle;
Vous-même vous seriez son défenseur fidéle.
Aussi-tôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, & sur-tout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur! Oui, parbleu, nous en avons des preuves.
De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme ?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emportée ; encor plus imprudente.
Et devant elle, enfin, je vous déclare net,
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE *regardant de tous côtés.*

Devant elle ?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-sensible outrage ;
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE *à Damon.*

Se peut-il que Mélite ? ...

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE *à Ariste.*

Hé bien, vous entendez ?

ARISTE.

Moi ? Non, je n'entens point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frere.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractere.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit ;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit ?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher ? Où ?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh! La philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas ?

ARISTE *appercevant Mélite.*

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCENE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Mélite, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je ?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme ?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, Madame,
Que mon oncle, & mon pere, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement ;

Que sans aucun respect excitant leur colere.....

MÉLITE.

Moi, j'aurois insulté votre oncle, & votre pere!
Eh! Je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimathias!

DAMON.

Je vais le démêler
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plûtôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, & je le souffrirai?
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage?
Si j'étois votre femme, & qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

MÉLITE *à Lisimon & à Géronte.*

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pû me réduire,
Qu'après m'avoir promis, & juré mille fois
Que son pere avec joie approuveroit son choix.

[*à Lisimon.*]

C'est à vous, je le voi, qu'il faut que je m'adresse
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse,
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur;
Pour condamner son choix, & causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon ame,
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme;

Je le vois ; & son choix entraîneroit le mien,
Si ce fils pour vous deux avoit assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frere,
Et votre mariage excite sa colere.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE *à Géronte.*

Pour vous fléchir, Monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs & mes larmes.
Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste ;
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur ;
Un couvent cachera ma honte, & ma douleur.

GÉRONTE *attendri.*

Qui pourroit résister à sa voix de syréne ?
Ma niéce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parens du marquis du Lauret
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses,
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.
[*à Ariste.*]
Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois su m'acquitter plûtôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, Marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.
[*à Géronte.*]
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille;
Vous, & moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous étes bien pressé.

LE MARQUIS *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Hé bien, ma belle-fille eſt à vous. Sa naiſſance
Eſt égale à la vôtre, & tout au moins, je penſe.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même, elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous oppoſer au don que je voulois vous faire ?

LE MARQUIS.

Ce n'eſt point pour trancher ici du généreux.
Un jour, je ſerai riche au-delà de mes vœux :
Mais quand je ſerois né ſans bien, ſans eſpérance
D'en avoir, je mourrois plûtôt dans l'indigence,
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monſieur, ne ſoyez point indulgent à demi.
Non content d'approuver qu'il conſerve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition,
Que de leur aſſurer votre ſucceſſion.

ARISTE *en l'embraſſant.*

Ami trop généreux !

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

La déclaration eſt nouvelle & touchante.
Ma niéce, mon neveu, je voulois vous punir ;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.

Vous

Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême.

GÉRONTE.

Mon frere, allons dresser & signer deux contrats.

ARISTE *à Céliante.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MÉLITE *à Céliante.*

Vous résistez en vain, Damon a su vous plaire?
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachoit son rang: Mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur & de condition.

CÉLIANTE.

Je vous croi: Mais enfin....

FINETTE *à Celiante.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je voi que malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai,
Mon penchant m'y contraint; mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle conclusion!

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez; je vous aime; & je n'ai rien à craindre.

ARISTE *à Mélite.*

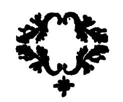
Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs que malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN.

L'ENVIEUX,
OU
LA CRITIQUE
DU PHILOSOPHE MARIÉ,
COMÉDIE.

PRÉFACE.

CETTE piéce que je présente aux lecteurs, n'est point celle que j'ai mise au théatre sous le même titre, & que j'avois travaillée avec tant de précipitation, que j'ai crû devoir la recommencer pour la rendre un peu plus digne de reparoître. Je n'ai conservé que deux ou trois scénes de la premiere esquisse de ce sujet, qui d'ailleurs m'a paru si heureux & si comique, que je me suis fait un plaisir de le traiter une seconde fois. On verra par cette édition de mes œuvres, que j'en suis le plus sévere critique, autant que mes foibles lumieres peuvent s'étendre; persuadé qu'un auteur manque de respect au public, quand il se fait réimprimer sans se corriger.



ACTEURS.

ARAMINTE.

BÉLISE, niéce d'Araminte.

ANGÉLIQUE, niéce d'Araminte.

NÉRINE, femme-de-chambre d'Araminte.

LE MARQUIS, amant d'Angélique.

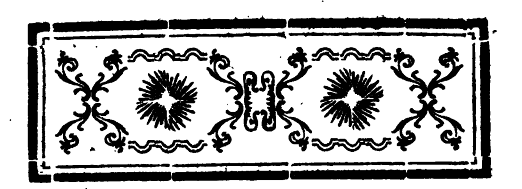
LYCANDRE, bel-esprit, amant de Bélise.

ROLIDOR, } auteurs, amis de Lycandre.
DORANTE, }

L'OLIVE, valet de Lycandre.

UN NOTAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison d'Araminte.



L'ENVIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LYCANDRE *seul, tirant sa montre.*



VOYONS quelle heure il est... Sept heures & demie ! La comédie doit être finie présentement. Le *Philosophe marié* vient d'être jugé ; & son auteur, couronné de lauriers, ou couvert de honte ; sa piéce devoit aller aux nues, ou essuyer une chûte effroyable. C'est un sujet nouveau, & par conséquent hazardé, qui donnoit plus lieu de craindre que d'espérer. J'ai assisté furtivement à une lecture de cet ouvrage, qui m'a causé de furieuses émotions. J'y sentois, malgré moi, des beautés qui me frappoient, & qui m'en faisoient redouter le succès. Mais ce qui me rassure, c'est que le public a perdu le goût de la vraie comédie, & ne s'amuse plus que de

bagatelles & d'intrigues romanesques. Un philosophe timide, un ami prudent & discret, une femme vertueuse; une belle-sœur capricieuse, un financier brutal, un pere tendre & honnête homme, un courtisan fin railleur; des mœurs vraies, de la morale, des caracteres sérieux, des contrastes, des plaisanteries qui ne naissent que du sujet; pas le moindre écart: point de paroles licentieuses: tout y respire l'honneur, la modestie, la vertu, mœurs gothiques; cela ne sauroit prendre aujourd'hui : & le parterre me fera raison, sans doute, de l'audace d'un auteur qui veut plaire en instruisant. Cependant le cœur me bat, & j'ai des pressentimens qui m'effrayent. De quoi diable cet homme s'est-il avisé de revenir de l'autre monde, pour rentrer dans la périlleuse carriere du théâtre? Je lui passois son *Curieux impertinent*, son *Ingrat*, son *Irrésolu*, son *Médisant*, parce que je le regardois comme un homme qui n'existoit plus. Mais, après sept années d'absence, réveiller l'attention du public par un *Philosophe marié*! C'est ce que je ne saurois lui pardonner, & ce qui mérite toute ma haine. J'entens du bruit. On vient m'apporter quelques nouvelles.

SCENE II.

LYCANDRE, L'OLIVE.

LYCANDRE.

HÉ bien, l'Olive, la piéce est-elle finie?

L'OLIVE.

Elle ne l'étoit pas encore, Monsieur, quand j'ai quitté la porte de la comédie.

LYCANDRE.

Pourquoi l'as-tu quittée avant que le monde sortît?

L'OLIVE.

L'OLIVE.

Parce que la foule m'a chassé. Je n'ai jamais vû tant de laquais. Je suis bien heureux d'avoir pû m'esquiver ; & votre curiosité m'a pensé coûter la vie. Tenez, voyez mon habit ; il est tout en piéces.

LYCANDRE.

Mais enfin, n'as-tu rien appris ?

L'OLIVE.

Non, Monsieur : Mais j'ai entendu battre des mains.

LYCANDRE.

De la porte ?

L'OLIVE.

Bon ! Du milieu de la rue.

LYCANDRE.

Souvent ?

L'OLIVE.

A chaque instant.

LYCANDRE.

Et tu n'as autre chose à me dire ?

L'OLIVE.

Non, Monsieur.

LYCANDRE *d'un ton furieux.*

Retire-toi, maraud, retire-toi ; & ne te présente jamais devant mes yeux.

L'OLIVE.

Est-ce ma faute, à moi, si on a battu des mains ?

LYCANDRE.

Tu n'es qu'un oiseau de mauvais augure, qui ne m'annonce jamais que de tristes nouvelles.

L'OLIVE.

Tenez, Monsieur, il y en aura peut-être de meilleures dans cette lettre, qu'on vient de me donner pour vous, lorsque je suis rentré.

LYCANDRE.

Donne, & sors au plus vîte ; je ne saurois plus te souffrir.

L'OLIVE *à part.*

Je crei qu'il a le diable au corps. Le bonheur d'autrui le désespere. Si j'avois entendu sifler, il m'auroit embrassé de tout son cœur.

LYCANDRE.

Que dis-tu ?

L'OLIVE.

Je dis que je voudrois de tout mon cœur qu'on eût sifflé la piéce nouvelle.

LYCANDRE.

Tu le voudrois de tout ton cœur ?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur,

LYCANDRE.

Ah ! Voilà du sentiment. Va, je te pardonne ; mais, une autre fois, prens mieux garde à ce que tu diras. Laisse-moi seul ; & ne manque point de m'avertir quand la compagnie sera rentrée..

SCENE III.

LYCANDRE *seul.*

CE marousle me jette dans une inquiétude mortelle. J'aurois mieux fait d'aller voir la piéce ; j'en saurois à présent le succès. Oui,. mais si, par malheur, elle a réussi, je serois mort au dénouement, Le récit frappe bien moins que la chose. Des battemens de mains entendus. du milieu de la rue ! Hom ! Mais c'est un sot qui parle. Vous verrez qu'il aura pris le bruit des sifflets pour des applaudissemens. Je m'en flatte encore ; & j'ai de bons amis dans le parterre :. ils n'auront pas souffert qu'un nouveau débarqué soit venu m'offusquer. Je n'en puis plus. Je suis sur les épines. Il faut lire cette lettre

pour faire diversion. Bon : c'est de mon correspondant de Versailles. Voyons ce qu'il m'écrit.

[*Il se met dans un fauteuil, & lit.*]

» Voici bien des nouvelles, mon cher ami, je me flatte
» qu'elles vous amuseront. Nous avons de nouveaux
» maréchaux de France ; savoir, messieurs.....

Eh ! Morbleu, qu'ils jouissent de leur gloire, sans que leurs noms m'étourdissent l'oreille : Je veux les ignorer.

[*Il lit.*]

» Je vous envoierai demain la liste des lieutenans gé-
» néraux, des maréchaux de camp, & des brigadiers,
» que le Roi vient de faire.

Je m'en passerai bien. Que leurs amis se réjouissent de leur avancement ; pour moi, je ne m'en réjouirai pas, sur ma parole.

[*Il lit.*]

» Tout le monde applaudit à la justice qu'on vient de
» rendre à beaucoup d'officiers de mérite.

De mérite ! Je le veux croire.

[*Il lit.*]

» Mais il y a quelques gens qui se plaignent d'être ou-
» bliés.

Tant mieux. Ce seroit une étrange pitié, si tout le monde étoit content.

[*Il lit.*]

» Le bon duc qui vous honore de son amitié, vient de
» se raccommoder avec la duchesse son épouse. Un de
» nos amis, dont vous connoissez la prudence, a mé-
» nagé cette réconciliation.

De quoi se mêloit-il ? Quelle nécessité de les raccommoder ? Ils étoient brouillés par de fortes raisons. Le grand malheur ! Ne sera-ce pas quelque chose de fort édifiant, que de voir un mari & une femme de ce rang-là vivre en bonne intelligence ? La peste soit du conciliateur !

[*Il lit.*]

» L'abbé Florimont, dont l'éloquence fait tant de
» bruit, vient d'obtenir une abbaye de dix mille livres
» de rente.

J'enrage de voir un homme si bien récompensé, pour avoir dit des fadaises en beau françois. Le mérite superficiel est bien à la mode !

[*Il lit.*]

» L'ouvrage de notre ami Lycidas reçoit ici de grands
» applaudissemens ; & on vient de donner à cet illustre
» auteur une pension de deux mille livres. Tous les
» honnêtes gens prennent part à son bonheur.

Tous les honnêtes gens ! Tous les sots, bien plûtôt. Patience, je vais lui donner une calotte qui durera longtemps. Tubleu, notre ami Dorilas, il n'y auroit qu'à vous laisser jouir tranquillement de votre félicité, vous deviendriez un petit glorieux. Il y a de la charité à vous humilier ; & c'est une bonne œuvre dont je me chargerai volontiers.

[*Il lit.*]

» On remplira demain, dit-on, la place qui vacque à
» l'Académie. Je viens d'apprendre de bonne part que
» Damon l'obtiendra tout d'une voix.

Tout d'une voix ! Une place qui m'est dûe ! Oh ! Je n'y puis plus tenir. Tiens, maudit correspondant, voilà le prix que mérite ta lettre. Tu me déchires le cœur, & je mets en piéces tes impertinentes nouvelles. Le bourreau m'assassine, & me marque effrontément qu'il va m'amuser. Le bonheur de tant de personnes n'est-il pas un aimable amusement pour moi ? Que la peste étouffe l'écrivain. Ce doucereux imbécile n'est jamais plus content, que lorsqu'il voit des gens heureux ; c'est un vrai triomphe pour lui. Par ma foi, il y a des gens d'un fade caractére ! Mais voici le Marquis, c'est un homme à peu près de cette espéce ; je ne le puis souffrir.

SCENE IV.

LYCANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Quoi, Lycandre, vous êtes seul ici ? Personne n'est encore rentré ?

LYCANDRE.

Pas une ame.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, nos Dames auront trouvé bien de l'embarras en sortant de la comédie.

LYCANDRE.

En venez-vous ?

LE MARQUIS.

Non, j'en ai vû plusieurs répétitions, mais je suis trop ami de l'auteur, pour avoir eu le courage d'assister à la premiere représentation de son ouvrage.

LYCANDRE.

Vous aimez furieusement vos amis !

LE MARQUIS.

J'avoue que c'est mon foible.

LYCANDRE.

Je donnerois tout-à-l'heure cent pistoles, pour savoir le succès du Philosophe marié.

LE MARQUIS.

Selon toutes les apparences, vous vous intéressez aussi vivement que moi pour l'auteur ?

LYCANDRE.

Il ne s'agit pas de cela.

LE MARQUIS *d'un ton ironique.*

Vous avez le cœur si bon ! Vous entrez si généreusement dans les intérêts des autres ! Quoi, vous sortez ?

LYCANDRE.

Oui, je suis impatient de revoir les dames, & je m'en vais au-devant d'elles. Nous vous rejoindrons dans un moment.

SCENE V.

LE MARQUIS *seul.*

L'Ame de cet homme est le mouvement perpétuel : il meurt de peur que notre Philosophe n'ait réussi ; mais je me flatte que nous en aurons bien-tôt des nouvelles qui le mettront au désespoir. Quelqu'un vient, je croi que c'est Nérine.

SCENE VI.

LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

Bon soir, mon enfant.

NÉRINE.

Bon soir, Monsieur ; souffrez que sans cérémonie je me mette dans ce fauteuil.

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc ?

NÉRINE.

Ce que j'ai, Monsieur ? Je n'en puis plus. Vous voyez une pauvre créature qui revient du fauxbourg Saint Germain à pied.

LE MARQUIS.

Du fauxbourg Saint Germain ?

NÉRINE.

Oui, après avoir habillé ma maîtresse, j'ai succombé à la tentation d'aller voir le Philosophe marié. Peste soit des comédiens, de la comédie, & de celui qui l'a faite.

LE MARQUIS.

Te voilà bien en colere ! Est-ce que la piéce t'a déplû ?

NÉRINE.

Au contraire, j'en suis charmée.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc pestes-tu contre les acteurs & contre l'auteur ?

NÉRINE.

C'est qu'il y avoit tant de monde à cette maudite comédie, que j'ai pensé m'évanouir ; mais ce n'est pas là le pis de mon aventure. En me pressant de sortir, j'ai perdu ma compagne, & je suis tombé dans la foule du parterre, qui m'a entraînée jusqu'au carrefour. Là, je me suis trouvée au milieu de cent carosses, mourant de peur, & ne sachant par où fuir ; &, sans un jeune abbé qui a pris pitié de moi, qui m'a enlevée... pour me tirer du péril, j'étois une fille perdue. En vérité, ces messieurs les abbés ont de grandes attentions pour le sexe ; & il n'y a plus que cet ordre-là dans l'état qui soutienne la galanterie.

LE MARQUIS.

Je vois que tu as retrouvé tes forces, & te voilà rentrée dans ton naturel. Tu peux maintenant satisfaire mon impatiente curiosité. En deux mots, ma chere Nérine, dis-moi si la piéce a réussi.

NÉRINE.

Parfaitement.

LE MARQUIS.

Je vais donc avoir un grand plaisir !

NÉRINE.

Quel plaisir ?

LE MARQUIS.

Celui d'entendre tout le monde se récrier ici sur cet ou-

vrage, & de voir Lycandre s'en désespérer; car cet homme est auteur depuis la tête jusqu'aux pieds. Sa plus grande frayeur, c'est que quelqu'un ne l'efface ou ne l'égale. Je compte qu'Araminte, toute caustique qu'elle est, ne pourra se dispenser de donner quelques loüanges au Philosophe marié. Il n'en faudra pas davantage pour mettre Lycandre au supplice, & peut-être pour les brouiller. C'est l'homme le plus envieux que la nature ait jamais produit : il a si bonne opinion de lui-même, & il est si avide de louanges, qu'il croit que tout le bien qu'on dit des autres, est un vol qu'on lui fait : il ne loue que ce qu'il méprise, & il méprise tout ce qu'il devroit louer. Il est riche, tout auteur qu'il est, & il ne peut souffrir que les autres ayent du bien. Il a de l'esprit, & il ne veut point qu'on en ait, au moins sans avoir son attache, & sans reconnoître la supériorité du sien. Enfin, l'honneur, la probité, les richesses, les dignités, la science, la gloire, la réputation, sont des avantages qu'il voudroit seul posséder, & qui deviennent dans les autres l'objet de son mépris, de ses invectives, & de sa fureur.

NÉRINE.

Tout franc, vous étes un bon peintre, & vous venez de représenter l'original tout au naturel. Ce qu'il y a de plus fâcheux en ceci, comme vous le savez, c'est que ma vieille maîtresse est si coëffée de lui, qu'il est le seul homme qu'elle estime, qu'elle loue, qu'elle admire ; & que, non contente de le loger chez elle pour jouir sans cesse de sa conversation, elle veut se l'attacher encore plus intimement, en lui donnant dès ce soir une de ses niéces en mariage. Le notaire l'attend ici ; les articles du contrat sont dressés ; on n'a laissé que le nom de la future en blanc, & ce sera Lycandre qui aura la liberté de le remplir, par le choix qu'il fera d'Angélique ou de Bélise ; car il ne s'est point encore déterminé : & c'est ce soir qu'il a promis de se déclarer.

LE MARQUIS.

O ciel ! Tu me fais trembler. Et s'il va se déclarer pour Angélique ?

NÉRINE.

Il l'obtiendra sans difficulté. Mais rassurez-vous, je sai qu il aime Bélise ; &, pourvû que vous puissiez vous contraindre encore, & cacher habilement votre amour pour Angélique, vous devez compter que Bélise aura la préférence : mais vous êtes perdu s'il peut découvrir qu'Angélique est l'objet de vos voeux. La crainte de vous voir content, le feroit renoncer à son propre bonheur ; & il seroit trop envieux du vôtre, pour ne pas sacrifier son amour au plaisir de vous rendre malheureux. Il y a long-temps que je vous l'ai dit, dissimulez mieux que jamais, car nous touchons au moment critique qui doit décider de la destinée d'Angélique, & de la vôtre.

LE MARQUIS.

Va, va, je me pique de bien jouer la comédie.

NÉRINE.

Mais cela ne suffit pas, il faut qu'Angélique vous imite. La voici ; donnons-lui de nouvelles instructions.

SCENE VII.

LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

JE suis charmée de vous trouver ici. J'ai bien des choses à vous dire en peu de momens. Nous arrivons de la comédie, ma tante, ma sœur & moi.

NÉRINE.

Nous savons cela. Hé bien ?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, ma tante s'eſt enfermée dans ſon cabinet, pour lire des lettres qu'elle vient de recevoir, & pour s'entretenir avec le notaire qui l'attendoit depuis une heure. Lycandre eſt ſorti pour un inſtant, à ce qu'on m'a dit, & va bien-tôt nous venir joindre avec ma tante; c'eſt pourquoi profitons de cette heureuſe occaſion, & dépêchons-nous de nous parler.

LE MARQUIS.

Nous ſommes dans un grand péril, il ne tient qu'à Lycandre de vous obtenir; & ſi malheureuſement il ſe déclare pour vous, dès ce ſoir je vous perds.

ANGÉLIQUE.

Raſſurez-vous, feignez auſſi bien que moi; & je vous jure que nous n'avons rien à craindre. J'ai ſi bien joué mon rôle depuis quelques jours, que ma tante me ſoupçonne d'avoir autant de penchant pour Lycandre, que d'indifférence pour vous. Secondez-moi; dites que vous en voulez à ma ſœur, & vous m'obtiendrez infailliblement.

NÉRINE.

Je vois que mes leçons ont germé dans votre eſprit.

ANGÉLIQUE.

Compte que je les ai bien miſes en pratique.

NÉRINE.

Il faut avouer que notre ſexe a de grands talens pour la diſſimulation! Convenez, Monſieur le Marquis, que ſur cet article, nous avons bien de l'avantage ſur les hommes.

LE MARQUIS.

Qui ne ſont pas amoureux: mais quand il s'agit de feindre pour obtenir ce que l'on aime, le plus mal-habile homme ſait ſe contrefaire auſſi parfaitement que vous.

NÉRINE.

C'eſt ce qu'il faut nous prouver. Voici Madame; voyons comment vous vous tirerez d'affaire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ARAMINTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ARAMINTE.
Hé bien, Marquis, n'êtes-vous pas charmé ?

LE MARQUIS.
De quoi, Madame ?

ARAMINTE.
Du grand succès que vient d'avoir votre ami.

LE MARQUIS.
Je vous avoue que j'y suis très-sensible.

ARAMINTE.
Oh ! Je n'en doute point ; mais suspendez votre joie, si vous m'en croyez. Les applaudissemens ont étouffé la Critique, & la Critique étouffera les applaudissemens. D'où vient que je ne voi point Lycandre ? Je brûle de m'entretenir avec lui sur ce sujet.

LE MARQUIS.
Il m'a dit qu'il alloit au-devant de vous. Apparemment qu'il ne vous aura pas rencontrée.

ARAMINTE.
Il reviendra bien-tôt. En attendant, parlons de nos affaires. Est-ce tout de bon, dites-moi, que vous voulez vous allier dans ma famille ?

LE MARQUIS.
Je m'étonne de cette question, Madame, après la déclaration que je vous ai faite si souvent de mon empressement sur ce sujet. Pourvû que vous acceptiez mes offres, je ne changerai point de sentiment.

ARAMINTE.
Il n'est donc plus question que de savoir quelle est celle

de mes niéces, pour qui vous vous sentez de l'inclination.

LE MARQUIS.

Elles ont toutes deux tant de mérite, que je croirois leur faire une injure, si je faisois un autre choix que le vôtre. Je les honore & les estime également. C'est à vous à me déterminer.

ARAMINTE.

Je suis ravie de vous voir dans ces dispositions, car j'ai promis l'une de mes niéces à Lycandre : Il ne s'est encore déclaré ni pour Bélise, ni pour Angélique ; & je vous dirai naturellement, Monsieur, que je lui accorderai celle qu'il choisira. Si cela vous convient, nous voilà d'accord.

LE MARQUIS.

Cela me convient, puisque vous le voulez. Mais vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise qu'il est triste pour moi, que vous fassiez dépendre mon sort de la volonté de Lycandre. Je ne suis pas glorieux, tant s'en faut ; mais il me semble que mon rang & ma condition mériteroient qu'on me laissât la liberté de choisir.

ARAMINTE.

Vous avez peu de bien, Monsieur le Marquis, & mes niéces en ont beaucoup. Je croi que cette raison doit vous faire passer sur le point d'honneur. D'ailleurs, voulez-vous que je vous parle franchement ? Je mets au niveau de ce qu'il y a de plus grand, un homme de lettres qui s'est acquis une grande réputation : & toute femme de qualité que je suis, je me tiendrois aussi honorée d'être veuve de Corneille, ou de Racine, que de feu monsieur le comte de Genie-court. Que voulez-vous ? Je suis folle des beaux esprits, c'est mon foible.

LE MARQUIS.

Voilà des sentimens qui honorent les belles lettres : mais supposé qu'ils soient bien fondés, je crois que vous met-

tez quelque différence entre Lycandre, & deux aussi grands hommes que Corneille & Racine.

ARAMINTE.

Leur plus grand mérite à son égard, est d'avoir paru les premiers. Je le plains de ce qu'ils l'ont prévenu; mais je ne l'en estime pas moins.

LE MARQUIS.

A la bonne heure. Et son caractere, Madame, son caractere?

ARAMINTE.

J'y trouve quelque chose à redire, je l'avoue. Il est un peu susceptible de jalousie; mais, à cela près, c'est un fort bel esprit, un homme tout de feu, un génie tout nouveau.

LE MARQUIS.

Oui, dans votre opinion; je la respecte, mais tout le monde ne la suit pas.

ARAMINTE.

Qu'on la suive, ou non, c'est ce qui m'embarrasse peu. Laissons ce sujet, & revenons à celui que nous traitions. Votre cœur est donc partagé entre Angélique & Bélise?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, & si bien partagé, que c'est à vous à le faire pencher pour l'une, ou pour l'autre.

ARAMINTE.

Je ne sai si je me trompe; mais malgré ce qu'on veut me faire croire, il m'a paru que vous aviez quelque penchant pour Angélique, & qu'Angélique vous regardoit de très-bon œil.

ANGÉLIQUE.

Moi, ma tante? Je n'ai point d'autres yeux que les vôtres. Je vous dirai plus; c'est que j'ai le même foible que vous pour les beaux esprits, & que s'il dépendoit de moi de faire un choix, ce ne seroit pas la qualité qui me détermineroit.

ARAMINTE.

Cela est clair.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mademoiselle, puisque les beaux esprits ont tant de charmes pour vous, je ne mettrai nul obstacle à votre goût, je vous assure : & s'il faut que j'imite ici votre franchise, je dirai sans façon, s'il vous plaît, que Mademoiselle votre sœur auroit de quoi me fixer, si Madame me permettoit de lui offrir mes vœux.

NÉRINE.

Voilà deux déclarations fort obligeantes.

ARAMINTE.

J'y trouve un peu d'aigreur de part & d'autre. Le dépit n'y auroit-il point de part ? Est-ce qu'ils sont brouillés, Nérine ?

NÉRINE.

Brouillés, Madame ? Comment cela se pourroit-il ? Il faut être bien ensemble pour se brouiller ; & il y a long-temps que je m'apperçois qu'ils s'honorent d'une parfaite indifférence.

ARAMINTE.

J'en suis fâchée ; car, selon toutes les apparences, Lycandre se déclarera pour Bélise. En ce cas, Monsieur le Marquis, je voi bien que vous vous retirerez, & qu'Angélique ne vous retiendra pas.

LE MARQUIS.

Mais pardonnez-moi. Que sait-on ? Peut-être que Mademoiselle voudra bien me prendre pour son pis-aller.

NÉRINE.

Oui-dà, oui-dà ; au défaut des belles lettres, on rabattra sur la condition.

ANGÉLIQUE.

Je vous prie, Mademoiselle Nérine, de ne point interpreter mes sentimens ; voulez-vous que je me jette à la tête de Monsieur, pour me contenter du rebut de ma sœur ?

ARAMINTE.

Vous vous contenterez de ce que je vous donnerai, Mademoiselle. Vous savez que je n'aime pas les volontés, & qu'une fille bien sage doit régler son goût sur celui des personnes dont elle dépend. Mais voici Lycandre. Retirez-vous, ma niéce, il faut que je le fasse décider.

LE MARQUIS.

Ma présence n'est point nécessaire à cet éclaircissement; & vous me permettrez de me retirer aussi, jusqu'à ce que vous m'informiez de vos intentions.

ARAMINTE.

Demeurez, Nérine, je n'ai rien de caché pour vous.

SCENE IX.

LYCANDRE, ARAMINTE, NÉRINE.

ARAMINTE.

EH, mon Dieu, d'où venez-vous, Lycandre? Il y a un quart-d'heure que je vous attens.

LYCANDRE.

J'allois au-devant de vous, Madame, quand un importun est venu s'emparer de moi, pour me parler d'une affaire qui m'importe, à la vérité, mais qui m'a paru bien ennuyeuse, dans l'impatience où j'étois de vous revoir.

ARAMINTE.

Oh çà, le notaire est ici; le contrat est dressé: nous sommes d'accord vous & moi sur les articles. Il faut terminer ce soir; j'y suis résolue, & il ne s'agit plus que de votre décision.

LYCANDRE.

Cela sera bien-tôt fait ; ainsi, Madame, permettez-moi de suspendre un moment cette affaire, pour en traiter une dont j'ai l'esprit si rempli, qu'elle m'ôte toute l'attention que je dois avoir à mes plus pressans intérêts. Je meurs d'impatience d'être informé....

ARAMINTE.

Du succès de la piéce nouvelle, apparemment ?

LYCANDRE.

Vous l'avez deviné. Pardonnez-moi cette foiblesse. Il ne nous faut qu'un instant pour conclure, & vous ne me refuserez pas la complaisance de m'apprendre ce qui vient de se passer à la comédie.

ARAMINTE.

Est-ce que mes niéces ne vous en ont rien dit ?

LYCANDRE.

Je ne les ai pas vûes. D'ailleurs, ce sont des innocentes qui approuvent tout ce qui leur plaît.

NÉRINE.

Fi ! C'est ce qui plaît qu'il faut désapprouver.

LYCANDRE *à Araminte.*

Cette fille-là se forme, au moins.

ARAMINTE.

Assurément ; mais mes niéces n'ont point de goût. Croiriez-vous bien que ces idiotes-là n'ont pas cessé de rire, pendant toute la représentation du Philosophe ?

LYCANDRE.

Cela est épouventable ! Apparemment que le parterre les a sifflées aussi bien que la piéce ?

ARAMINTE.

Le parterre, Monsieur ? Vous ne lui pardonnerez jamais ce qu'il vient de faire.

LYCANDRE.

Ah, le traître ! Qu'a-t-il donc fait ?

ARAMINTE.

ARAMINTE.

D'abord, il a écouté avec un silence profond.

LYCANDRE.

C'est qu'il s'ennuyoit.

ARAMINTE.

Ensuite, il a rompu ce silence par des applaudissemens qui n'ont pas cessé pendant le premier acte.

LYCANDRE *en soûriant.*

Le second va nous venger.

ARAMINTE.

Au contraire, il débute par une certaine Céliante qu'on avoit annoncée pour une capricieuse; & qui, d'abord, par ses saillies, a mis le public de si bonne humeur, que les éclats de rire ont pensé m'assourdir.

LYCANDRE.

Morbleu! Peut-on rire de pareilles fadaises?

ARAMINTE.

Le troisiéme acte n'a pas eu moins de succès: il a fait rire comme les deux autres; mais ce qui va vous surprendre, Monsieur, c'est que le quatriéme a commencé par une scéne sérieuse, entre le Philosophe & son pere, & que cette scéne a paru si touchante, que tout le monde s'est mis à pleurer.

LYCANDRE.

Pleurer à une comédie! Mais cela est fou.

ARAMINTE.

Ensuite un bourru de financier, oncle du Philosophe, est venu réveiller les spectateurs par ses boutades & ses brusqueries: & l'on s'est remis à rire sur nouveaux frais, mais à rire si démesurément, que je n'ai pû m'empêcher de rire moi-même. Je vous demande pardon. [*Elle rit.*] Ah, ah, ah, ah, mais le torrent m'a entraînée; j'en suis au désespoir. Ah, ah, ah, ah. [*Elle rit encore plus fort.*]

NÉRINE *riant à gorge déployée.*

Et moi aussi. Hi, hi, hi, hi.

LYCANDRE *d'un air sérieux.*

Fort bien, fort bien. Quoi, Madame, vous avez pû rire à la piéce d'un auteur qui n'est pas de mes amis, & qui a eu l'audace de la faire représenter, sans l'avoir lûe à une de vos assemblées.

ARAMINTE.

Oh ! Ne vous en fâchez pas, j'irai à toutes les représentations, pour morguer les spectateurs.

LYCANDRE.

Venons au cinquiéme acte ; c'est là où je vous attens, Monsieur l'auteur.

NÉRINE.

Oui, oui, écoutez ; cela va vous réjouir.

ARAMINTE.

Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il a encore eu plus de succès que les quatre autres.

LYCANDRE.

Plus de succès ! Oh ! Monsieur le Parterre, vous m'en ferez raison.

ARAMINTE.

Enfin, le dénouement, qui, comme vous savez, est presque toujours la partie honteuse de la piéce, a paru le meilleur morceau de celle-ci. A peine a-t-elle été finie, qu'on n'a plus entendu qu'un tonnerre d'applaudissemens. Bon Dieu ! Qu'avez-vous ?

[*Lycandre se laisse tomber dans un fauteuil.*]

Vous trouvez-vous mal ?

LYCANDRE.

Ce n'est qu'un étourdissement... Je ne m'afflige pas de ce grand succès, car je ne suis point envieux.

NÉRINE.

On le voit bien.

LYCANDRE.

Mais l'honneur de la nation m'est si cher, que je tombe en syncope quand le public s'écarte du bon goût & de la raison.

NÉRINE.

Le bon citoyen !

ARAMINTE.

Oublions cela, je vous prie. Le notaire m'attend là-bas ; Voulez-vous vous déterminer, & venir ſigner tout de ſuite ?

LYCANDRE.

Avant que je prenne mon parti, permettez que je vous demande, Madame, pour laquelle de vos niéces le marquis témoigne du penchant.

ARAMINTE.

Ni pour l'une, ni pour l'autre. Je l'ai fait convenir dans ce moment qu'il prendroit celle que vous ne voudriez point.

NÉRINE.

C'eſt le meilleur enfant du monde, tout lui eſt bon.

LYCANDRE.

Je n'attendois pas un ſi grand effort de ſa complaiſance ; & j'avoue que cela m'embaraſſe un peu. Mais voici Béliſe ; voulez-vous bien que je lui parle un inſtant avant que de vous dire mes dernieres intentions ?

ARAMINTE.

Je vois que vous l'aimez ; mais elle eſt un peu folle, je vous en avertis.

LYCANDRE.

Sa folie eſt ſi aimable & ſi ſpirituelle, que ce n'eſt point là ce qui peut me rebuter. Permettez . . .

ARAMINTE.

Suivez-moi, Nérine.

SCENE X.

LYCANDRE, BÉLISE.

BÉLISE.

EN vérité, Monfieur, je vous trouve fort plaifant de n'être pas venu à la comédie !

LYCANDRE.

Je vous prie de m'excufer ; j'avois un mal de tête effroyable.

BÉLISE.

Que ne me fuiviez-vous ? Cela vous auroit guéri.

LYCANDRE.

Le bruit auroit augmenté mon mal.

BÉLISE.

Eft-ce qu'on fent du mal auprès de ce qu'on aime ? Car ; ou vous m'avez menti mille fois, ou vous m'aimez éperdument. Vous m'avez priée de n'en rien dire ; mais voici le moment de vous déclarer, & de me convaincre que vous ne m'avez pas trompée.

LYCANDRE.

Ma bouche a toujours été l'interpréte de mon cœur.

BÉLISE.

Il falloit donc venir à la comédie. Apparemment que vous me regardez déja comme votre femme, & que vous craignez de paroître en public avec moi ? Et quand vous ferez mon mari, je veux que vous vous moquiez de la mode, & qu'on vous voye par-tout à ma fuite ; au cours, aux tuilleries, au bal, aux comédies, à l'opera.

LYCANDRE.

A la foire même, fi vous voulez.

BÉLISE.

Je veux que vous affrontiez les brocards des mau-

vais plaiſans, & que vous me diſiez ſans ceſſe :

En face du public reſſerrons nos doux nœuds,
Et prouvons aux railleurs, que malgré leurs outrages,
La ſolide vertu fait d'heureux mariages.

LYCANDRE.

Pouvez-vous?...

BÉLISE.

Peſez bien ces vers, & les retenez par cœur ; ils ſont.....

LYCANDRE.

Déteſtables.

BÉLISE.

Fort bien, Monſieur ; déteſtables, je m'en ſouviendrai.

LYCANDRE.

Oh ! Point de diſpute ; je les trouverai comme il vous plaira.

BÉLISE.

Et vous ferez bien. Vous ſavez que j'ai de l'eſprit, ou du moins vous devez le ſavoir ; &, ſi vous n'en convenez pas, il eſt inutile que vous m'épouſiez : car je vous déclare que je ſuis déciſive, & que je n'attens point le jugement d'autrui pour régler le mien.

LYCANDRE.

Souffrez que je vous diſe...

BÉLISE.

Par exemple, il y a mille gens qui me ſoutiennent que je ferai une folie ſi je vous épouſe ; cela ne me fait pas la moindre impreſſion. Pourquoi ? Parce qu'on veut combattre mon goût, & que je le préfere à celui des autres.

LYCANDRE.

Rien n'eſt plus judicieux : vous avez raiſon : mais...

BÉLISE.

Vraiment oui, j'ai raiſon. Il y a encore une choſe dont il eſt bon de vous avertir ; c'eſt que j'aime à parler, parce que je parle bien, & que le plus sûr moyen de me déplaire c'eſt de m'interrompre. Or je vois que meſſieurs les ma-

ris se donnent souvent les airs de faire taire leurs femmes. Gardez-vous bien d'en user de la sorte, ou ce sera le moyen de me faire parler jour & nuit.

LYCANDRE.

Vous m'avez déja dit cela plus de mille fois.

BÉLISE.

Et je vous le dis pour la mille & uniéme. Nous signerons le contrat avant que de nous mettre à table : demain nous ferons la nôce ; & après demain, s'il vous plaît, nous irons ensemble au Philosophe marié.

LYCANDRE.

Oh ! Pour cet article-là, vous m'en dispenserez.

BÉLISE.

Vous y viendrez, ou je ne signe point.

LYCANDRE.

A quelle épreuve mettez-vous ma complaisance ?

BÉLISE.

Vous y battrez des mains, qui plus est.

LYCANDRE.

Je battrai des mains ? Au Philosophe marié ? A un ouvrage que je déteste ? Avec votre permission, je n'en ferai rien.

BÉLISE.

Vous n'en ferez rien ? Voilà donc les égards que je dois attendre de vous ? Quoi, même avant la nôce ? Vous le prenez sur ce ton-là ? Pour une bagatelle ? Vous me la refusez ? Et que ne me refuserez-vous donc point, quand nous serons mariés ?

LYCANDRE.

Hé bien, voilà qui est fait. J'irai au Philosophe, & je battrai des mains. [*à part.*] J'enrage !

BÉLISE.

Ah ! Voilà qui me plaît ! Vous m'assurez aussi que vous y rirez de tout votre cœur ?

LYCANDRE.

Quand il s'agiroit de ma vie, je ne le pourrois pas.

BÉLISE.

Oh ! Vous rirez.

LYCANDRE *en colere.*

Je ne rirai pas.

BÉLISE.

Vous pleurerez donc ? Car il y a dans la piéce des endroits qui font pleurer.

LYCANDRE.

Attendez ; j'imagine un moyen de nous accommoder. Je pleurerai quand les autres riront ; & je rirai quand les autres pleureront. Voilà ce que l'ouvrage mérite, & ce que je puis faire pour votre service.

BÉLISE.

Point de mauvaises plaisanteries. Vous ferez comme moi, ou je ne vous le pardonnerai pas.

LYCANDRE.

Hé bien, je vous obéirai. [*à part.*] Quel martyre !

BÉLISE.

Pour vous récompenser de votre complaisance, je vous promets, moi, une chose qui vous fera plaisir.

LYCANDRE.

Ah ! Vous me charmez. Que me promettez-vous ?

BÉLISE.

C'est que vous souperez ce soir avec l'auteur de la piéce nouvelle.

LYCANDRE.

Moi, souper avec lui ! J'aimerois mieux souper avec le Diable. Je n'en ferai rien, très-absolument.

BÉLISE.

Adieu, Monsieur. Je suis bien aise que cette petite occasion m'ait procuré celle de vous mieux connoître. C'est une épreuve que j'ai voulu faire avant que de signer le contrat. J'en suis contente ; & je vais trouver le marquis.

LYCANDRE.

Le marquis ? Pourquoi faire ?

BÉLISE.

Pour lui dire que je vous céde à ma sœur, & qu'il ne tiendra qu'à lui de m'épouser. Je sai qu'il m'aime, & je vais le rendre le plus heureux homme du monde.

SCENE XI.

LYCANDRE *seul.*

JE me pendrois s'il l'étoit. Mais cette menace ne m'effraye point. La tante est trop absolue, & j'ai trop d'ascendant sur son esprit, pour appréhender qu'on me supplante. Je devrois laisser à Bélise la liberté de se donner au marquis; car au fond elle est d'une humeur que j'appréhende, & qui rétroidit bien ma passion: mais si je suis les mouvemens de mon dépit, le marquis triomphera de moi; il sera au comble de ses vœux; & sa joie me fera mourir de douleur. Non, non; il vaut mieux.... Mais que vois-je? Dorante & Polidor?

SCENE XII.

LYCANDRE, DORANTE, POLIDOR.

LYCANDRE.

MEs chers, mes véritables amis, embrassez-moi; consolez-moi; pestez avec moi. Vous savez le succès du Philosophe marié?

POLIDOR.

Hélas? Nous ne le savons que trop; & nous venons d'en être les déplorables témoins.

DORANTE.

DORANTE.

Une comédie réussir de nos jours, sans pensées brillantes, sans mots hazardés, sans phrases nouvelles, sans métaphisique, sans allégorie, sans pointes, sans équivoques! Je n'y survivrai pas!

LYCANDRE.

Pour moi, je suis déja demi-mort.

POLIDOR.

Voilà donc le style naturel qui va redevenir à la mode! Quoi, il faudra parler pour être entendus, & écrire comme on parle? J'aime mieux jettter la plume au feu.

LYCANDRE.

Mais comment avez-vous pû souffrir un pareil succès? N'aviez-vous pas dispersé nos émissaires?

POLIDOR.

Au nombre de plus de cent cinquante.

LYCANDRE.

Ne leur aviez-vous pas donné mes ordres & mes instructions?

DORANTE.

Sans doute. Au moindre murmure du parterre, ils devoient tous baailler, huer, sifler. Je leur ai donné vingt fois le signal; vingt fois j'ai sonné la charge; je me suis mouché; j'ai toussé; j'ai craché... jusqu'au sang. Tout cela vainement. Les lâches se sont laissés subjuguer; & j'ai eu la douleur de les voir eux-mêmes applaudir, battre des mains, rire, & pleurer. Enfin le sort nous a trahis; la victoire s'est livrée à notre ennemi; nos troupes sont défaites; les sifleurs sont siflés.

LYCANDRE.

Je créve de rage. Mais ne nous perdons point. Les grands cœurs sont au-dessus des plus grands revers; si l'on ne peut vaincre la fortune, il est toujours beau de lutter contre elle. Allons, mes amis, puisque nos premiers efforts sont sans effet, la plume à la main; écrivons, faisons pleuvoir des critiques, des lettres anony-

mes, des paradoxes, des apologies ironiques. Avez-vous bien écouté la piéce ?

POLIDOR.

Trop bien, de par tous les diables ; on nous y a forcés.

DORANTE.

J'en sai les plus beaux endroits par cœur.

LYCANDRE *en fureur.*

Les plus beaux endroits ! Y a-t-il de beaux endroits dans cette comédie ?

POLIDOR.

Je vous avoue que j'y en trouverois si elle étoit de vous... ou de moi, ou de quelqu'un de nos amis. Mais je me rétracte ; & je veux dire que j'en ai retenu les endroits qui ont paru les plus beaux.

LYCANDRE.

Tant mieux. Montrons notre vigueur. Vous, Polidor, vous attaquerez le plan de la piéce ; [*à Dorante.*] vous, les caractéres & les mœurs ; & moi, je tomberai sur les vers & sur la diction. Il faut s'acharner sur ce qu'il y a de meilleur. Ce que vous ne pourrez pas reprendre, tournez-le en ridicule. Une bonne parodie.

DORANTE.

On est si fou de parodies !

SCENE XIII.

ARAMINTE, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE.

ARAMINTE.

AH, que je suis ravie de voir ici ces messieurs ! Qu'ils viennent heureusement à mon secours ! J'ai voulu critiquer là-bas le Philosophe marié, mais le Marquis, mes niéces, Nérine même, se sont déchaînés en sa faveur. Je

ne puis venir à bout de les désabuser. C'est à vous à me soutenir tous trois, en attendant que le notaire ait fini notre deuxiéme contrat, & qu'on nous appelle pour souper.

LYCANDRE.

Vous pouvez compter sur nous.

DORANTE.

J'entreprens de prouver géométriquement, que tous ceux qui ont ri à cette piéce, ou qui ont eu la foiblesse d'y pleurer, n'ont pas une once de sens commun.

POLIDOR.

Nous allons faire la dissection de cet ouvrage, démontrer qu'il est mal construit, & que l'auteur est un ignorant.

ARAMINTE.

Voici nos antagonistes.

LYCANDRE.

Je rabattrai bien leur fierté.

SCENE XIV.

ARAMINTE, BÉLISE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

ARAMINTE.

LAquais, des siéges à tout le monde. Où est donc Angélique ?

LE MARQUIS.

Elle viendra dans un moment, & m'a chargé de sa procuration pour défendre la piéce nouvelle, dont elle me paroît enchantée.

LYCANDRE.

On nous assure que vous ne l'étes pas moins, & que vous soutenez qu'elle est bonne.

LE MARQUIS.

Avez-vous entrepris, Messieurs, de me la faire trouver mauvaise?

LYCANDRE.

L'effort ne sera pas grand si vous avez du goût.

POLIDOR.

Nous possédons, Dieu merci, les régles du théatre; & les gens du métier sont à l'épreuve de l'illusion.

DORANTE.

Nous savons que le public n'est pas infaillible.

LE MARQUIS.

S'il ne l'est pas, qui le sera donc?

LYCANDRE.

Nous, qui avons étudié l'art, & qui en connoissons toutes les finesses.

LE MARQUIS.

Que ne les mettez-vous donc en pratique? Où sont ces chefs-d'œuvres que vous avez mis au jour?

LYCANDRE.

Ils paroîtront en temps & lieu.

LE MARQUIS.

Dépêchez-vous donc. Je ne vois point de plus sûr moyen de critiquer une piéce, que d'en faire une meilleure.

POLIDOR.

Monsieur croit qu'il n'y a personne qui puisse égaler son héros.

LE MARQUIS.

Celui que vous appellez mon héros, ne prétend l'être de personne; il ne veut que des amis sinceres, & ne connoît point de plus dangereux ennemis que les flatteurs: il aime la gloire, & ne s'en défend pas; mais il ne veut l'acquérir que par les belles voies, & seroit honteux de la

devoir à ces caballes émpressées, qui vont crier miracle de porte en porte, & qui veulent que tout le monde encense leur idole.

LYCANDRE.

S'il a des amis sinceres, ils sont donc bien ignorans.

LE MARQUIS.

Et sur quoi jugez-vous cela?

LYCANDRE.

Sur ce qu'ils ont souffert qu'il donnât au public une aussi mauvaise rapsodie que le *Philosophe marié*.

ARAMINTE.

Bien répondu.

POLIDOR.

Le trait est assommant.

DORANTE.

Il ne s'en relevera pas.

LE MARQUIS.

Voyons donc, s'il vous plaît, Messieurs, par où cette Piéce est mauvaise.

LYCANDRE *à Bélise.*

Me permettez-vous, Mademoiselle, de pousser plus loin la critique?

BÉLISE.

Poussez, poussez; je vous mets au pis, & je vous défie de me faire céder.

LYCANDRE.

Pouvez-vous, Mademoiselle, vous entêter d'une piéce qui ne mérite pas le nom de comédie?

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LYCANDRE.

C'est qu'elle n'a point d'intrigue.

POLIDOR.

A moins que vous n'appelliez intrigue, de petites tracasseries de ménage, qui n'intéressent point.

LE MARQUIS.

Ne convènez-vous pas, Meſſieurs, qu'il y a deux ſortes de comédie ? Piéces d'intrigue, piéces de caractére.

DORANTE.

Sans difficulté.

LE MARQUIS.

L'objet principal dans une piéce d'intrigue, c'eſt de ſurprendre par un enchaînement d'aventures, qui tiennent le ſpectateur en haleine, & forme un embarras qui croît toujours juſqu'au dénouement. Comme il ne s'agit dans ces ſortes de piéces, que de les charger d'incidens, ils en font ordinairement tout le mérite, les mœurs & les caractéres n'y étant touchés que ſuperficiellement. Ce genre de comédie, qui demande beaucoup d'imagination, égaie l'eſprit; mais il ne l'inſtruit pas : il amuſe, & ne va point au cœur.

ARAMINTE *à Lycandre.*

Cela me paroît raiſonnable.

LYCANDRE.

Pur galimathias.

LE MARQUIS.

L'autre genre de comédie, & qui, à mon ſens, eſt le plus eſtimable & le plus inſtructif, eſt ce qu'on appelle piéce de caractére.

LYCANDRE *d'un air dédaigneux.*

A quoi bon tout cet étalage ?

LE MARQUIS.

Il vous ſervira de réponſe. On y préſente un caractére dominant, comme *l'Avare, le Miſantrope, le Tartuffe ;* & c'eſt là proprement le ſujet. On lui oppoſe quelque perſonnage qui fait ſon contraſte, & divers autres caractéres qui concourent enſemble à faire mieux ſortir le ſien. Dans ces ſortes de piéces, il ne faut qu'une intrigue ſimple, naturelle, peu chargée d'incidens, & qui laiſſe aux originaux qu'on expoſe, toute la liberté de ſe développer. Or, la comédie que je défens eſt une piéce de caractére.

POLIDOR.

De caractére, soit. Mais comment répondrez-vous à la grande objection qu'on fait à l'auteur ? Sa piéce est intitulée, *le Philosophe marié*, & son philosophe n'est point philosophe.

LE MARQUIS.

On l'appellera, si vous voulez, *le Mari honteux de l'être*, & pour lors vous n'aurez plus rien à dire.

LYCANDRE.

Ah, ah ! Vous étes prêt à changer de titre ? Preuve que la piéce est mal nommée.

DORANTE.

Défaut essentiel.

POLIDOR.

Voilà l'apologiste en mauvaise posture.

BÉLISE.

Ne vous découragez pas, Monsieur le Marquis.

NÉRINE.

Tenez-vous ferme sur vos étriers.

LE MARQUIS.

Laissez-les triompher, nous aurons notre tour. Cette grande objection qui vous rend si fiers, Messieurs ...

SCENE XV.

ARAMINTE, BÉLISE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.

JE viens vous dire, ma tante, que le notaire a fini, qu'il vous supplie de descendre au plûtôt, & qu'il commence à s'impatienter.

ARAMINTE.

Il eſt bien preſſé. N'eſt-ce point vous, ma niéce, qui vous impatientez ?

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame ? Je ne ſai rien qui m'intéreſſe aſſez pour me cauſer de l'impatience. Mais le notaire...

ARAMINTE.

Mais le notaire attendra, s'il lui plaît. Il ſoupe avec nous ; & un quart-d'heure plûtôt ou plûtard ne peut préjudicier à perſonne. Vous étes une imprudente, ma niéce, de venir troubler une converſation ſi vive, pour un objet auſſi léger que celui-là.

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, auſſi bien qu'à la compagnie. Mais le notaire....

ARAMINTE.

Encore ? Elle n'a que ſon notaire en tête.

NÉRINE.

Oh ! Madame, la vûe d'un notaire qui dreſſe des contrats de mariage, frappe vivement l'imagination d'une fille.

ARAMINTE.

Je m'en apperçois. Aſſéyez-vous, Mademoiſelle, & gardez le ſilence. Meſſieurs, je vous prie de l'excuſer, & de continuer votre diſſertation.

LYCANDRE.

Avouez, Monſieur le Marquis, que cette interruption eſt venue bien à propos pour vous, & que vous ne pouvez juſtifier le titre de votre piéce.

LE MARQUIS.

C'eſt ce qui vous trompe ; & je vous ſoutiens qu'il n'y a rien de plus frivole que votre objection. Elle ne vient que de l'idée que chacun s'eſt formée d'abord à l'annonce du titre ; mais il faut la reſtraindre à ce que vous promet l'auteur.

LYCANDRE.

Ne vous promet-il pas le Philoſophe marié ?

LE MARQUIS.

Oui ; mais non pas le Mari philoſophe.

POLIDOR.

Eh ! de grace, Monſieur le Marquis, faites-nous ſentir la différence de ces deux titres.

LE MARQUIS.

La voici. Le Mari philoſophe eſt un homme qui penſe, & qui agit en philoſophe, tout marié qu'il eſt.

DORANTE.

Cela eſt vrai.

POLIDOR.

Nous vous paſſons cette définition.

LE MARQUIS.

Le Philoſophe marié, c'eſt un homme qui étoit philoſophe avant ſon mariage. Peut-être l'eſt-il encore, peut-être ne l'eſt-il plus que par intervalles ; & c'eſt ce que l'auteur vous a fait ſentir dès la ſeconde ſcéne du premier acte ; il faut obſerver cela pour lui rendre juſtice. Ariſte lit dans ſon cabinet, & ſe dit à lui-même par réflexion :

Me voici juſtement, c'eſt la vive peinture
D'un ſage déſarmé, domté par la nature.

Voilà ſon état préſent qu'il établit ; & c'eſt ſur ce pied-là qu'on doit l'enviſager.

BÉLISE.

En effet, quand la nature a pris le deſſus ſur la ſageſſe, la pauvre ſageſſe eſt bien foible.

LE MARQUIS.

Mais la foibleſſe d'Ariſte ne détruit point ſon caractere ; elle s'en rapproche de temps en temps. S'il n'eſt pas philoſophe dans ſes ridicules frayeurs, ne l'eſt-il pas dans tout le reſte de ſes actions ?

LYCANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Premierement, il aime sa femme : En ce temps-ci, c'est une grande philosophie. Il n'est point touché des invectives de sa belle-sœur ; il est content de la fortune qu'il a faite : Il ne desire que le repos ; il ne se plaît que dans son cabinet ; il travaille ; il médite ; il étudie ; il chérit son pere ; il craint de l'affliger, quoiqu'il n'ait rien à espérer de lui, & qu'au contraire il le soutienne dans sa misere. Il méprise la succession de son oncle, toute considérable qu'elle est. Attaque-t-on son mariage ? Veut-on le faire casser ? Sa sagesse se réveille ; il redevient lui-même ; il ne craint plus les brocards ; toutes ses frayeurs, toutes ses foiblesses s'évanouissent. Il brave son oncle, il affronte le public, & sacrifie tout à son honneur, à son devoir & à sa tendresse. Le voilà plus grand que jamais ; il n'est plus *Philosophe marié*, mais *Mari philosophe*.

ARAMINTE.

Il commence à me séduire.

LYCANDRE.

Tous ces discours ne sont que des sophismes.

POLIDOR.

Je ne saurois souffrir votre Céliante ; elle est d'une folie outrée.

BÉLISE.

Doucement, Monsieur Polidor ; je la prens sous ma protection ; & je vous répons qu'il y a mille femmes qui lui ressemblent.

NÉRINE *à part*.

Nous n'irions pas loin pour en trouver des copies.

BÉLISE.

Ce que je vous dis, je vais vous le prouver par des exemples. Écoutez-moi.

ARAMINTE.

C'en est assez. Il est temps de finir.

BÉLISE.

Mais, ma tante, voulez-vous que les hommes parlent, & que les femmes se taisent? Cela n'est pas naturel.

LYCANDRE.

Il me seroit très-facile de vous répondre, Monsieur, si le temps me le permettoit; car votre comédie n'est qu'un tissu de fautes & de platitudes....

ARAMINTE.

Oh! Pour ce qui est de cela, Lycandre, la passion vous méne trop loin. Pour moi, qui ne suis pas prévenue pour l'auteur, je ne puis m'empêcher de dire que j'ai trouvé de belles choses dans son ouvrage, & que je sens toute la force des raisons que Monsieur le Marquis vient d'alléguer pour le défendre.

LYCANDRE.

Quoi! Une femme d'esprit comme vous, souffre qu'on lui fasse illusion?

ARAMINTE.

Non; mais je me rens à ce qui me touche. La piéce m'a plû; je n'y saurois que faire.

LYCANDRE.

En vérité, j'en rougis pour vous.

ARAMINTE.

Et moi, j'ai honte de vous voir si peu raisonnable.

LYCANDRE.

Je ne m'étonne plus si vous avez invité l'auteur à souper.

ARAMINTE.

Pourquoi non?

LYCANDRE.

Vous êtes la maîtresse, assurément; mais je vous avertis que dès qu'il paroîtra, je me retirerai.

ARAMINTE.

Lycandre!

LYCANDRE.

Madame!

ARAMINTE.

Vous prenez un ton qui me paroit étrange ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'apperçois que vous voulez tyrannifer mon goût, & que vous prétendez que je n'estime que vous. Mais cela commence à me fatiguer ; & je vous signifie que si vous sortez, nous ne nous reverrons plus.

LYCANDRE.

Madame.....

SCENE DERNIERE.

ARAMINTE, BÉLISE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, LAQUAIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

JE vois bien que la compagnie ne s'ennuie pas de me faire attendre ; mais, pour moi, je m'ennuie d'attendre la compagnie. Voici vos deux contrats, Madame. Voulez-vous en entendre la lecture ?

ARAMINTE.

Cela est inutile. N'avez-vous pas exactement stipulé nos conventions ?

LE NOTAIRE.

Oui, Madame, j'ai copié mot à mot les articles que vous m'avez donnés. Il ne s'agit plus que de remplir les noms qui sont restés en blanc.

ARAMINTE *à Lycandre.*

Malgré notre petit démêlé, je veux bien encore vous tenir ma parole. Faites votre choix, Monsieur ; mais faites-le sur le champ, car je ne veux pas attendre un instant.

LYCANDRE.

Puisque vous me pressez si vivement, Madame, je me déclare pour la charmante Bélise.

ARAMINTE *au Notaire.*

Écrivez, Monsieur.

LE MARQUIS *avec transport.*

Enfin donc vous allez être à moi, divine Angélique ; mes vœux sont accomplis.

NÉRINE *à part.*

Peste soit de l'étourdi !

LYCANDRE *au Marquis.*

Vos vœux sont accomplis !

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je n'ai plus rien à desirer.

LYCANDRE *à Angélique.*

Ni Mademoiselle non plus, apparemment ?

ANGÉLIQUE.

Je voi qu'il n'est plus temps de vous le cacher.

NÉRINE.

Autre étourderie !

LYCANDRE *à Angélique.*

Je suis bien fâché de troubler votre bonheur ; mais je me suis fait violence jusqu'ici, pour contraindre l'inclination que j'avois pour vous. C'est vous seule que j'aime, & c'est vous que je demande à Madame votre tante.

BÉLISE.

Tant mieux. Je vous connois trop bien présentement, pour me plaindre de votre inconstance.

ARAMINTE.

Et moi, je suis trop indignée contre vous, pour me soumettre à vos caprices. J'ouvre les yeux enfin sur votre caractere ; & je suis pleinement convaincue que vous ne vous déterminez pour Angélique, que parce que vous croyez qu'elle feroit le bonheur du Marquis, & qu'elle feroit heureuse avec lui ; mais je ne donnerai point les

mains à votre envieuſe jalouſie : Vous avez d'abord choiſi Béliſe ; c'eſt elle que vous épouſerez, ou nous romprons dès ce moment.

LYCANDRE.

Je ne connois point un plus grand malheur, que celui de me brouiller avec vous ; &, puiſque vous me l'ordonnez, Madame, j'en reviens à mon premier choix. [*à Béliſe.*] Voilà ma main, Mademoiſelle.

BÉLISE.

Je n'en veux plus, Monſieur ; vous étes indigne des ſentimens que j'avois pour vous ; & je déclare qu'il n'y a point de pouvoir auquel je ne réſiſte, ſi l'on veut me contraindre à vous épouſer.

ARAMINTE *à Lycandre.*

Je ne puis déſapprouver ſon reſſentiment, je perds toute l'eſtime que j'avois pour vous ; & vous venez de me convaincre pour jamais, que rien n'eſt plus odieux que l'eſprit, quand il eſt gouverné par un mauvais cœur. Vous pouvez vous retirer. Venez, Monſieur le Marquis, nous allons ſigner vòtre contrat. Je ſuis ravie de faire votre bonheur & celui d'Angélique ; & je deſtine à Béliſe un très-galant homme, qui doit la rendre la plus heureuſe femme du monde.

NÉRINE.

Dûſſent les envieux en crever de dépit.

LYCANDRE.

Morbleu ! ... Après tout ce qui vient de m'arriver, je n'ai plus que le choix de me noyer, ou de me pendre.

FIN.

LES
PHILOSOPHES
AMOUREUX,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LÉANDRE, philosophe.

DAMIS, autre philosophe, ami de Léandre.

POLÉMON, pere de Léandre.

LISIDOR, ancien ami de Polémon.

CLITANDRE, frere cadet de Léandre.

CLARICE, fille de Lisidor.

ARAMINTE, sœur de Lisidor.

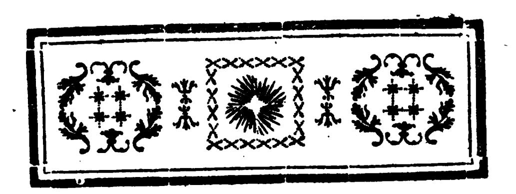
ARTÉNICE, fille d'Araminte.

Plusieurs SAVANS.

LA FLEUR, laquais.

La scène est dans le château de Léandre.

LES



LES PHILOSOPHES AMOUREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLÉMON, LISIDOR.

POLÉMON *embrassant Lisidor.*

POUR la centiéme fois soyez le bien venu.

LISIDOR *regardant de tous côtés.*

La beauté de ce lieu répond au revenu.

POLÉMON.

Vous étes insensible à toutes mes caresses,
Et n'étes occupé que de biens, de richesses.

LISIDOR.

Et de quoi, s'il vous plaît, dois-je donc m'occuper ?
C'eſt, à mon ſentiment, ſoi-même ſe duper,
Que de perdre ſon temps à parler d'autres choſes.
Les ſciences, ami, ſont pour moi lettres cloſes ;
Les nouvelles du temps ne m'embarraſſent point ;
Je vais droit au ſolide, & c'eſt là mon grand point.
Ah, la belle maiſon ! Quelle magnificence !
Pour moi, je ſuis charmé de cet air d'opulence,
Et du bon goût qui régne en vos appartemens.
Un grand parc, de beaux bois, & des jardins charmans,
Une longue terraſſe au bord de la riviere ;
Ce ſuperbe ſalon, où l'art & la matiere
Semblent ſe diſputer le prix de la beauté :
Tout fait de ce ſéjour un ſéjour enchanté.
Mais, au fond, ſa beauté la plus intéreſſante,
C'eſt qu'il vaut tout au moins dix mille écus de rente ;
Et, ce qui rend encor cette terre ſans prix,
Elle eſt, pour ainſi dire, aux portes de Paris.

POLÉMON.

Mon frere, vieux garçon dégoûté du ſervice,
Acheta ce beau lieu dont il fit ſon délice,
Et, par ſon teſtament, l'a laiſſé tout entier
A l'aîné de mes fils, ſon unique héritier :
De ſorte que Léandre, avec cet héritage,
Et ce que de ſa mere il eut pour ſon partage,
Joignant tous les grands biens que je lui laiſſerai,
Un jour, mais le plus tard pourtant que je pourrai,
Aura cent mille francs de rentes ſûres, nettes,
Sans avoir à payer deux mille écus de dettes.

LISIDOR.

D'avance, j'ai pour lui le plus profond reſpect.
Ah ! Vive un grand ſeigneur ; tout rit à ſon aſpect,
Tout fléchit devant lui, tout eſt pour ſon uſage.
Le plus ſot, s'il eſt riche, eſt un grand perſonnage ;

Mais un gueux qui n'aura que l'esprit pour son lot,
Auprès d'un homme riche, à mon gré, n'est qu'un sot.
Qu'un riche est respectable, & mérite qu'on l'aime!

POLÉMON.

Mais vous devez donc bien vous respecter vous-même?

LISIDOR *faisant la révérence.*

Aussi fais-je.

POLÉMON.

Mon fils ne pense pas ainsi,
Et vous relanceroit s'il entendoit ceci.

LISIDOR.

Moi, je le tancerois s'il disoit le contraire.

POLÉMON.

Du parti qu'il a pris rien ne le peut distraire.

LISIDOR.

Quel est donc ce parti?

POLÉMON.

De marquer du mépris
Pour tout ce que le monde estime d'un haut prix;
De fuir tous les plaisirs; de n'aimer que l'étude,
Et de se séquestrer dans cette solitude.
Il appelle cela, je croi... philosopher.

LISIDOR.

Et vous pouvez souffrir?...

POLÉMON.

Bon! J'ai beau m'échauffer,
Beau me mettre en colere, & faire du vacarme,
A force d'argumens d'abord il me désarme,
Et, malgré que j'en aie, il a toujours raison.

LISIDOR.

Mais il déroge, au moins. L'aîné d'une maison
S'ériger en docteur! Faire le philosophe!
Ce métier est-il fait pour gens de notre étoffe?
Ce n'est qu'aux roturiers à devenir savans.
Les gens de qualité doivent être ignorans,

Et même s'en piquer ; briller par la parure ;
De spectacle en spectacle étaler sa figure ;
Ne dire rien du tout, & toujours discourir ;
De la cour à Paris sans affaire accourir ;
Boire, jouer, chasser ; établir son ménage
Avec quelque beauté qu'on met en équipage ;
Avoir un air distrait, & jamais ne penser ;
Médire du prochain sans s'en embarrasser ;
Parler toujours de soi comme d'une merveille ;
Veiller lorsque tout dort, dormir lorsque tout veille ;
Avec les plus outrés aller au moins de pair :
Voilà quel est le train d'un homme du bel air.

POLÉMON.

Et c'est précisément ce qu'abhorre Léandre.
Mais, au fond, ce portrait est celui de Clitandre
Mon second fils.

LISIDOR.

Tubleu, c'est un joli garçon !
Aux plus déterminés il donneroit leçon,
Celui-là.

POLÉMON.

Que n'est-il l'aîné de ma famille !

LISIDOR.

S'il l'étoit, dès demain il obtiendroit ma fille.
Il est d'un caractére à s'en faire adorer.

POLÉMON.

Hé bien, marions-les.

LISIDOR.

Pouvez-vous ignorer
Qu'on n'a d'égards qu'aux biens en pareille matiere ?
Votre aîné sera riche, & ma fille héritiere ;
Voilà de quoi former un ménage parfait.

POLÉMON.

Mais s'ils ne s'aiment pas ?

LISIDOR.

Qu'est-ce que cela fait ?

S'épouse-t-on par goût dans le siécle où nous sommes ?

POLÉMON.

De mon temps...

LISIDOR.

Eh, mon Dieu ! vivons avec les hommes;
Suivons le train courant, laissons le temps jadis :
La mode est pour les mœurs comme pour les habits.
Quand on vivroit encor comme au temps d'Henri quatre,
On ne pourroit jamais me faire rien rabattre
Du bien que je prétens qu'ait mon gendre futur.

POLÉMON.

Envers un vieux ami vous vous montrez bien dur.
J'ai deux fils : pour l'aîné je sens beaucoup d'estime;
Mais je ne l'aime guére : un vif penchant m'anime
En faveur du cadet, sans savoir trop pourquoi ;
Et si vous vouliez bien vous entendre avec moi,
Nous trouverions moyen de faire sa fortune.

LISIDOR.

Tout franc, mon vieux ami, ce discours m'importune.
Pour une bonne fois connoissez Lisidor.
Je prétens que ma fille un jour roule sur l'or,
Et suivant ce projet je veux choisir un gendre :
Si j'en connoissois un plus riche que Léandre,
Je le préférerois, je le dis sans façon,
Et tous les gens sensés diront que j'ai raison.
Mais sachez que ma fille, oui, Clarice elle-même,
Pense comme son pere, & c'est pourquoi je l'aime.

POLÉMON.

Si jeune, l'intérêt est sa premiere loi ?

LISIDOR.

C'est que je l'ai formée, elle est digne de moi.
Elle est vive, étourdie, un peu trop volontaire;
Mais elle a de l'esprit, & dans son caractére,
Je ne sai quoi de brusque, un tour original,
Qui, comme vous verrez, ne lui sied pas trop mal.

POLÉMON.

Je brûle de la voir.

LISIDOR.

Sa tante nous l'améne;
Elles vont arriver.

SCENE II.

DAMIS, POLÉMON, LISIDOR.

DAMIS *à des savans qui entrent avec lui.*

MEssieurs, prenez la peine
De vous en retourner ; des savans comme vous
Fatigueroient Léandre ; il ne voit point de fous.
Nous ne nous piquons point de vos hautes sciences,
Ni de tout le fatras de vos expériences.
Nous laissons disputer Descartes & Newton,
Et nous étudions Épictete, Platon,
Séneque. La morale est notre objet unique ;
Notre savoir consiste à la mettre en pratique ;
Plus savans en cela, si nous réussissons,
Que nous ne le serions en suivant vos leçons ;
Qui ne ménent à rien qu'à bâtir des systêmes,
A calculer sans fin, à former des problêmes,
Purs galimathias. Adieu. Sondez vos cœurs,
Laissez là votre algébre, & devenez meilleurs.

[*Les savans se retirent.*]

LISIDOR *à Polémon, lui montrant Damis.*

N'est-ce pas là Damis ? Je croi le reconnoître.

POLÉMON.

Oui, l'ami de Léandre, & presque aussi son maître ;
Car c'est lui qui le gâte, & le tourne à son gré,
Et c'est, à mon avis, un sage bien outré.

LISIDOR *à Polémon.*

Ces savans quelquefois donnent la comédie.

POLÉMON.

Trop souvent ; & j'en ai la cervelle étourdie.

LISIDOR.

Cet homme est bien rêveur !

POLÉMON.

Il nous voit sans nous voir.

DAMIS *les appercevant.*

Ah ! Messieurs, pardonnez ; je suis au désespoir
Que ma distraction ...

LISIDOR.

Dans votre rêverie
Peut-on vous interrompre un instant, je vous prie ?

POLÉMON.

Je veux avec mon fils avoir un entretien :
A quoi s'occupe-t-il présentement ?

DAMIS.

A rien.
Entouré de savans, il leur donne audience.
Pour moi, je lui soutiens que l'unique science
Est celle de dompter toutes ses passions :
Qu'un sage borne là ses méditations.

LISIDOR.

Vos sages, à mon sens, sont des visionnaires :
Le vrai sage est celui qui songe à ses affaires,
Et non un fainéant ...

DAMIS.

O quel blasphême affreux !

LISIDOR.

Ce sont nos passions qui nous rendent heureux.

DAMIS.

Nos passions ?

LISIDOR.

Sans doute.

DAMIS *en souriant.*

Eh, de grace, à votre âge,
Les sentez-vous encor, pour tenir ce langage ?

LISIDOR.

Si je les sens encor ? Plaisante question !

DAMIS.

Eh, oui-dà. L'avarice est une passion
Qui croît en vieillissant.

LISIDOR.

Tréve de raillerie ;
Le plus grand des défauts, c'est la pédanterie.

POLÉMON.

Témoin mon fils aîné que vous m'avez gâté.

LISIDOR.

Et que vous avez enlevé à la société.

DAMIS.

A de pareils discours je ne daigne répondre ;
Et je laisse à ce fils le soin de vous confondre.
Le voici. La sagesse est peinte sur son front,
Et va faire sur vous rejaillir son affront.

LISIDOR.

A la sagesse, moi, je vais laver la tête.

POLÉMON.

Tant mieux.

SCENE III.

LÉANDRE, DAMIS, POLÉMON, LISIDOR.

LISIDOR

à Polémon, voyant Léandre qui entre d'un air riant; en faisant une profonde révérence.

Pour un pédant, il a l'accueil honnête,
Celui-ci.

LÉANDRE *embrassant Lisidor.*

Quel plaisir je sens de vous revoir!
Moi-même, j'aurois dû venir vous recevoir,
Monsieur; mais dans l'instant j'apprens votre arrivée.

LISIDOR.

Ma visite est pour vous une rude corvée,
Je croi?

LÉANDRE.

Vous m'offensez en me parlant ainsi.
Tous les honnêtes gens sont bien venus ici,
Et principalement les amis de mon pere.

LISIDOR *à Polémon.*

Il a de bons momens, ce me semble.

LÉANDRE.

J'espere
Vous convaincre bien-tôt de cette vérité.

LISIDOR.

Vous n'étes pas encore entierement gâté.
Vous donnez de la grace à la Philosophie:
Je la croyois sauvage, orgueilleuse, bouffie.

LÉANDRE.

C'étoit lui faire tort. Loin d'avoir de l'aigreur,
Elle adoucit l'esprit, elle calme l'humeur.

POLÉMON.

Damis ne l'offre pas si douce & si riante.

LÉANDRE *en souriant.*

Il est vrai qu'il la rend un peu contrariante :
Mais en cela, Messieurs, à parler franchement,
La morale agit moins que le tempérament.

LISIDOR.

Le trait n'est pas mauvais.

LÉANDRE.

Sa vertu peu tranquille
Est quelquefois sujette à des accès de bile :
N'est-il pas vrai, mon maître ?

DAMIS.

Ah, vous tirez sur moi,
Disciple révolté !

LÉANDRE.

L'honneur que je reçoi
Me met de bonne humeur.

DAMIS.

Et moi, tout au contraire.

POLÉMON *à Damis.*

Du moins, par politesse, il faut vous contrefaire.
Pouvez-vous, à votre âge, être si sérieux ?
Reprenez l'air du monde, il vous alloit bien mieux.

DAMIS.

Moi, faire encor le fat ! Oh, si mon train de vie
Déplaît au genre humain, j'en ai l'ame ravie ;
Car le plus sûr moyen de devenir parfait,
C'est de fuir ce qu'il aime, & d'aimer ce qu'il hait.

LÉANDRE.

Au fond, vous dites vrai : mais si, pour être sage,
Il falloit contracter une humeur si sauvage,

La sagesse à mes yeux n'auroit aucuns appas.
Pour moi, je suis le monde, & je ne le hais pas.

LISIDOR.

Et vous faites fort bien; car il vous trouve aimable,
Et vous regrette fort.

POLÉMON.

Rien n'est plus véritable.

LISIDOR.

Ce séjour est charmant, j'en conviens avec vous;
Mais le monde, après tout, a des charmes plus doux:
C'est le centre de l'ame. Oui, la cour & la ville,
D'un homme tel que vous doivent être l'asyle,
Et non une retraite à l'âge de trente ans,
Où vous vous ennuyez, & perdez votre temps.

LÉANDRE.

Vous vous trompez; j'y goûte un calme plein de joie.
La plus prompte retraite est la plus sûre voie
Pour se désabuser des préjugés trompeurs,
Qui corrompent notre ame, & causent nos erreurs.

LISIMON.

Abus.

LÉANDRE.

Ma solitude à tous momens abonde
En plaisirs innocens que n'offre point le monde.
Dans un repos parfait, exempt de passions,
Ici tout est matiere à mes réflexions.
De ce vaste univers j'observe la structure,
Dans ses jeux infinis j'admire la nature.
Un insecte, une fleur, m'occupent tout un jour,
Plus agréablement que ne feroit la cour.
Ensuite, quand je veux m'étudier moi-même,
Je sens que je suis né pour un bonheur suprême;
Que le cœur par les sens ne goûte aucuns plaisirs
Qui puissent pleinement contenter ses desirs;
Qu'au contraire, jamais mon ame n'est heureuse,
Que lorsque de mes sens elle est victorieuse;

Et que brisant leur joug qui tend à l'accabler,
Elle attaque l'erreur, ose la terrasser ;
Et qu'elle monte enfin dans sa rapide course,
Jusqu'à la vérité qu'elle puise à sa source.

POLÉMON *à Lisidor.*

Répondez maintenant.

LISIDOR.

Ma foi, je n'y suis plus,
Et mes raisonnemens deviendroient superflus.

POLÉMON.

Ne vous l'ai-je pas dit ?

LISIDOR.

Oui, je vous rens justice,
Et je crains qu'à mon tour il ne me pervertisse.

POLÉMON.

Je n'en jurerois pas.

LISIDOR *à Léandre.*

Je ne puis vous ranger
'A mon opinion, & je veux m'en venger.
Bon pied, bon œil, mon brave ; on va vous mettre en tête
Deux rudes ennemis, qui se font une fête
De vous livrer chez vous un si terrible assaut,
Qu'ils sauront mettre enfin la sagesse en défaut.

LÉANDRE *en riant.*

Vous ne m'effrayez point, & j'attens de pied ferme.

DAMIS.

La sagesse en son cœur a mis son plus beau germe.

LISIDOR.

Bon, bon !

DAMIS.

Ni lui, ni moi, rien ne peut nous troubler.

LISIDOR.

Et moi, je vous répons qu'ils le feront trembler.

LÉANDRE.

C'eſt attaquer un homme avec trop d'avantage,
Que de vouloir d'avance étonner ſon courage.
Mais enfin contentez mon deſir curieux :
Qui ſont ces ennemis terribles ?

LISIDOR.

Deux beaux yeux.

LÉANDRE.

Deux beaux yeux ?

POLÉMON.

Oui, mon fils, & ſi remplis de charmes,
Que moi qui parle, moi, je leur rendrois les armes.

DAMIS.

Quoi, ce n'eſt que cela ?

LISIDOR.

Que cela, dites-vous ?
Des plus ſages ſouvent ils ont fait de grands fous;
Et d'un viſionnaire ils peuvent faire un ſage.

DAMIS.

Ici les plus beaux yeux perdront leur étalage.

LISIDOR.

Nous verrons.

LÉANDRE.

Quelle eſt celle à qui ces yeux vainqueurs
Font faire ſi ſouvent la conquête des cœurs ?

POLÉMON.

Vous la verrez bien-tôt, & lui rendrez juſtice.

LÉANDRE *en ſouriant.*

La connois-je ?

LISIDOR.

Sans doute.

LÉANDRE *d'un air riant.*

On la nomme ?

POLÉMON.

Clarice.

LÉANDRE *à part.*

Je suis mort.

DAMIS *à Léandre.*

Qu'avez-vous ? Vous mollissez, je croi ?

LÉANDRE *d'un ton tremblant.*

Non.

LISIDOR.

C'est ma fille enfin que j'améne avec moi.

LÉANDRE *d'un ris forcé.*

Ah, fort bien.

POLÉMON.

N'est-ce pas une aimable personne ?

LÉANDRE.

Certainement, Monsieur.

POLÉMON.

Hé bien, il vous la donne.

DAMIS.

Et Monsieur la lui rend.

LÉANDRE.

On me fait trop d'honneur.
Monsieur, je ne puis donner ni ma main, ni mon cœur.

POLÉMON.

Comme aîné, vous devez songer au mariage :
Celui qu'on vous propose est pour votre avantage.
Point d'obstination, car, à l'extrêmité,
Je saurois me servir de mon autorité.
Nous avons, tout exprès, fait venir mon notaire ;
Et nous allons tous trois terminer cette affaire.

SCENE IV.

LÉANDRE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi, vous êtes muet, interdit & confus,
Et n'avez pas d'abord tranché par un refus ?
Auriez-vous bien le front d'accepter une femme ?

LÉANDRE.

Ah ! Laissez-moi le temps de rassurer mon ame.
Le coup est assommant plus que vous ne pensez.

DAMIS.

Esprit pusillanime ! Eh quoi, vous balancez ?
De la victoire encor votre cœur se défie ?
C'est donner un soufflet à la Philosophie.

LÉANDRE.

Ami, je ne suis point fanfaron de vertu.
Je me croirai vainqueur quand j'aurai combattu ;
Et que, pour mon repos autant que pour ma gloire,
J'aurai sû remporter une pleine victoire.

DAMIS.

Mais, au moins, n'allez pas résister à demi ;
Il faut, ou désarmer, ou braver l'ennemi.

LÉANDRE.

Pour ne pas succomber, je ferai mon possible ;
Mais je crains que mon cœur ne soit pas invincible.

DAMIS.

Ah ! Je suis en fureur d'entendre ce discours.

LÉANDRE.

Vous ne connoissez pas le péril que je cours.

DAMIS.

Parce que Polémon a pris un ton févere.
Vous laissez-vous ainsi mener par votre pere ?

LÉANDRE.

Dois-je donc me soustraire à son autorité ?

DAMIS.

Non ; mais vous reposer sur sa facilité.
Pour peu que l'on résiste à ce qu'il se propose,
Sait-il un seul moment vouloir la même chose ?

LÉANDRE.

Je sai qu'avec mon pere, autant que je voudrai,
Selon ma volonté je me gouvernerai ;
Aussi n'est-ce pas là le point qui m'embarrasse.

DAMIS.

Craignez-vous ces beaux yeux desquels on vous menace ?

LÉANDRE.

Oui, voilà le sujet de ma juste frayeur.

DAMIS.

Philosophe poltron, deux beaux yeux te font peur !
Qu'ils m'attaquent, morbleu ; mon cœur ferme, immobile,
Sauroit y résister, quand ils seroient dix mille.

LÉANDRE.

Toutefois Artenice avoit sû le toucher.

DAMIS.

Oh ! Je n'ai là-dessus rien à me reprocher.
Quand j'ai senti mon ame au point d'être réduite,
J'ai pris très-bravement le parti de la fuite.

LÉANDRE.

Mais si, par aventure, écoutez bien ceci,
Artenice venoit vous relancer ici,
Pour essayer sur vous le pouvoir de ses charmes,
N'en sentiriez-vous pas de secrettes alarmes ?

DAMIS.

Moi ! Non ; je suis en garde, on ne peut m'approcher.
Le cœur d'un Philosophe est dur comme un rocher.
Mais pourquoi vainement rappeller Arténice ?
Avez-vous autrefois soupiré pour Clarice ?

LÉANDRE.

Oui ; voilà le ſecret que je tenois caché,
Et qu'en dépit de moi vous m'avez arraché.
Clarice m'a frappé malgré ſon caractére,
Qui, dès que je la vis, eut de quoi me déplaire.
Pour ſes airs étourdis, ſon indiſcrétion,
Pour ſon ton déciſif, je pris averſion ;
Et ſon caquet bruyant, quoique vif, agréable,
Me parut, je l'avoue, un vice inſupportable ;
Mais ſur-tout à ſon âge, où la ſimplicité
Eſt le riche ornement d'une jeune beauté.
Cependant, admirez l'effet de mon étoile,
Et comme ſur nos yeux l'amour fait mettre un voile,
Aux défauts de Clarice enfin accoutumé,
Je ne les ſentis plus, même je les aimai :
Mais ſa diſtraction l'empêcha de connoître
Que de mon foible cœur je n'étois plus le maître ;
Et moi, piqué de voir que ſur ma paſſion
L'ingrate témoignât ſi peu d'attention,
Je cherchai le ſecours d'une prompte retraite,
Et la fuite empêcha mon entiere défaite.
Sans l'abſence, je ſens que j'aurois ſuccombé :
Jugez dans quel péril me voilà retombé.

DAMIS.

Armé du plein pouvoir que donne la ſageſſe,
Vous étes au-deſſus de l'humaine foibleſſe ;
Vous étes abſolu, ſouverain comme moi.

LÉANDRE.

Moi, ſouverain !

DAMIS.

Oui, vous. Le ſage eſt un grand roi.
Roi de ſes paſſions, bravant celles des autres ;
Voilà quels ſont mes droits, voilà quels ſont les vôtres.

LÉANDRE.

Les miens ! Ah ! Plût au ciel que cela fût ainſi !

SCENE V.

LÉANDRE, DAMIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

JE viens vous avertir qu'il vous arrive ici
Nombreuse compagnie.

LÉANDRE.

Oui, Lisidor, Clarice.

LA FLEUR.

Et, de plus, Araminte, & sa fille Arténice.

DAMIS *en tressaillant.*

Arténice !

LA FLEUR.

Oui, Monsieur ; & je viens de les voir.

LÉANDRE *à La Fleur.*

C'est assez. A l'instant j'irai les recevoir.

SCENE VI.

LÉANDRE, DAMIS *qui rêve profondément.*

LÉANDRE.

GRand Roi, vous vous taisez ?

DAMIS.

L'étonnante nouvelle !
Arténice en ce lieu ! Pourquoi ? Qu'y cherche-t-elle ?

LÉANDRE *en souriant.*

Vous.

DAMIS.

Si je le croyois, mon cher Léandre....

LÉANDRE.

Hé bien,

Dites, que feriez-vous?

DAMIS.

Ma foi, je n'en sai rien.

J'irois... Je lui dirois... que sur les grandes ames
L'amour.... Non; la raison..... Maudites soient les femmes.
Je ne sais où j'en suis.

LÉANDRE.

Vous vous moquez, je croi.

L'homme revient déja. Qu'est devenu le roi?

DAMIS.

Le roi s'est éclipsé; mais il va reparoître,
A mes sens étonnés il va parler en maître;
Reprendre son empire & sa noble fierté;
Et, des mains du tyran, sauver ma liberté.

LÉANDRE.

Mais, vous souvenez-vous des charmes d'Arténice?

DAMIS.

Ah! Si je m'en souviens? Trop bien pour mon supplice.

LÉANDRE.

Vous l'aimez donc encor?

DAMIS.

Qui, moi? Non, je la hais.

Même j'ai fait serment de ne la voir jamais:
Je vous déclare au moins que je fuirai sa vûe.

LÉANDRE.

Vous blâmiez mes frayeurs; & votre ame est émue?

DAMIS.

Oui, je sens, malgré moi, des battemens de cœur....

LÉANDRE *vivement*.

Philosolphe poltron! Deux beaux yeux te font peur?
Armé du plein pouvoir que donne la sagesse,
N'es-tu pas au-dessus de l'humaine foiblesse?

Graves Stoïciens, votre pompeux jargon,
Ne peut, dans le péril, sauver votre raison.
Votre sage est un roi, selon vos hyperboles,
Plus petit en effets, qu'il n'est grand en paroles,
Dès que les passions osent se révolter,
Ce roi, tout grand qu'il est, ne sauroit les domter.

DAMIS.

Venez, venez le voir les mettre en esclavage.

LÉANDRE.

Ami, soyez modeste, & je vous croirai sage.

DAMIS.

Arténice est ici; je m'en vais la trouver.
C'est peu d'en triompher; je prétens la braver.

LÉANDRE *en riant.*

Vous aviez fait serment d'éviter sa présence.

DAMIS.

A la seule raison, & non pas à l'absence,
Je veux devoir la gloire où j'aspire en ce jour.
Vous apprendrez de moi comme on brave l'amour.

LÉANDRE.

Peut-être j'apprendrai que celui qui le brave,
Est celui qui devient le plûtôt son esclave.
Ne le défiez pas, il se rira de vous.

DAMIS.

Pour me mettre à jamais à l'abri de ses coups,
Je vais faire sur l'heure un serment effroyable.
Amour! Maudit Amour! Tyran abominable!
Je jure par ton arc, tes fléches, ton carquois,
De me pendre, plûtôt que de suivre tes loix.

LÉANDRE.

Moi, sans faire à l'Amour cette fiere apostrophe,
Je lui vais opposer le cœur d'un Philosophe,
Qui déteste l'attrait d'un savoureux poison;
Mais qui présume peu de sa foible raison.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE *seul.*

HEUREUSEMENT pour moi, je n'ai point vû Clarice;
Tâchons de m'affermir au bord du précipice
Qu'à mes yeux éblouis l'amour va présenter:
Si j'en croi ma raison, je saurai l'éviter;
Si j'écoute mon cœur, ma chûte est infaillible.
Après six mois d'absence il doit être insensible:
Il le doit; mais au trouble, aux frayeurs qu'il ressent;
Je ne le vois que trop, le péril est pressant.
Enfin, j'aimai Clarice. Oui. L'aimerois-je encore?
Cela se pourroit bien. Mais, pourquoi? Je l'ignore.
Comment puis-je l'aimer, je ne l'estime pas?
Qu'importe? C'est le cœur qui juge des appas:
Quand il a décidé, la raison a beau dire,
Il ne peut résister à l'aiman qui l'attire.
Si, malgré la raison, l'amour séduit le cœur,
L'amour est donc l'effet d'une aveugle fureur.
Très-aveugle; il est vrai; mais la philosophie
Saura m'en préserver. Malheur à qui s'y fie.
En vain contre les sens elle éléve sa voix:
L'amour, c'est la nature, elle exerce ses droits.
Le plus grand ignorant, le plus grand philosophe,
Tout bien considéré, sont de la même étoffe:
En quoi différent-ils? L'un tombe aveuglément;
L'autre, les yeux ouverts, tombe aussi lourdement.
Comment pourrai-je donc éviter ma défaite?
Il faudra batailler, J'ai goûté la retraite;

Oppofons fes douceurs aux charmes de l'amour.
Clarice a des défauts, mettons-les au grand jour;
A les faire éclater employons notre adreffe;
Et, fur-tout, voyons-les des yeux de la fageffe.
L'amour me les cachoit; elle les groffira;
Et peut-être qu'enfin elle me guérira.

SCENE II.

LÉANDRE, POLÉMON, LISIDOR.

POLÉMON.

QUoi, mon fils, quand chez vous la compagnie abonde,
Vous étes ici feul, & fuyez tout le monde?

LISIDOR.

Depuis plus d'un quart-d'heure on court pour vous trouver,
Et vous vous retirez à l'écart pour rêver?
C'eft faire voir aux gens une humeur bien fauvage!

POLÉMON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage?

LÉANDRE.

A quand?

POLÉMON.

Oui.

LÉANDRE.

Je ne fai.

LISIDOR.

L'aimable compliment!

LÉANDRE.

Eft-ce qu'on fe marie auffi fubitement?

LISIDOR.

C'eft la bonne méthode.

LÉANDRE.

Elle est impertinente.
L'affaire la plus grave & la plus importante
Qu'on puisse avoir jamais, se conclut-elle ainsi?

LISIDOR.

Et d'où venez-vous donc? Vous n'êtes pas d'ici,
Je croi. Vous êtes riche aussi bien que ma fille;
C'est tout : Le reste n'est qu'une pure vétille.

LÉANDRE.

Oh bien, ce reste-là, que vous méprisez tant,
Suivant ce que je pense, est le plus important.
Il faut que les esprits, les mœurs, les caracteres
Se conviennent.

LISIDOR.

Parbleu, voila bien des mysteres!

LÉANDRE.

Je veux avoir le cœur en recevant la foi:
Pour l'article du bien, c'est ma vétille à moi.

POLÉMON.

Tout franc, il a raison. Du temps de ma jeunesse
On cherchoit le mérite autant que la richesse.
Un hymen, sans amour, paroissoit dangereux.
Quand je me mariai, j'étois fort amoureux.

LISIDOR.

Pour moi, je n'étois point amoureux de ma femme
Lorsque je l'épousai : de plus, la bonne dame
M'aimoit encore moins. Toutefois, en dix ans,
Nous ne laissâmes pas d'avoir nombre d'enfans
Bien conditionnés. Sans se rendre incommode,
Chacun de nous pensoit & vivoit à sa mode.
Nous allions, nous venions, sans nous chercher jamais;
Et voilà le secret d'être toujours en paix.
Mes ayeux, comme moi, respectoient fort les dames;
Mais tous, de pere en fils, nous n'aimons point nos
femmes.

Je voi que notre mode a paru de bon ſens,
Car elle a prévalu : C'eſt la mode du temps;
Et, juſqu'au bourgeois même, il faut que tout y vienne.

LÉANDRE.

Je jure que jamais ce ne ſera la mienne.

POLÉMON.

Mais tant pis; car enfin je goûte ſes raiſons,
Et ſens qu'on a bien fait d'abréger les façons.
Il faut qu'un bon eſprit ſe conforme à l'uſage.
L'avis du plus grand nombre eſt toujours le plus ſage.

LÉANDRE.

L'avis du plus grand nombre eſt ſouvent le moins bon,
Et rarement conforme à la droite raiſon.
Mille faux préjugés entraînent le vulgaire,
Qui marche aveuglément dans la route ordinaire;
Et qui, ſans réfléchir ſur le parti qu'il prend,
Croit ne point s'égarer quand il ſuit le torrent.
Contre des préjugés, un bon eſprit en garde,
Sur la foi du public jamais ne ſe hazarde;
De l'exacte raiſon il conſulte la voix;
Elle ſeule l'éclaire & lui dicte des loix.
Et que dit la raiſon touchant le mariage?
Que de deux cœurs unis c'eſt un ſaint aſſemblage
Que forment de concert l'amour & la vertu.
Tel eſt mon ſentiment, aujourd'hui combattu
Par l'attrait odieux d'un intérêt ſordide.
A ce lien ſacré, c'eſt ce dieu qui préſide,
Et qui fait un commerce infâme & malheureux,
De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

POLÉMON.

Ma foi, c'eſt fort bien dit : Voilà comme je penſe.
Vous devez m'obéir, mais je vous en diſpenſe;
Car vous êtes, au fond, plus éclairé que nous.
Mon grand-pere autrefois me parloit comme vous.
Il faut en revenir aux anciennes rubriques.

LISIDOR.

LISIDOR.

Moi, je méprise fort ces maximes gothiques.
Chacun vit pour son siécle, & doit s'y conformer.
Le beau prédicateur qui veut nous réformer!
Ce jargon précieux n'est que pédanterie.
Mais qui doit de vous deux commander, je vous prie?

POLÉMON.

C'est moi, sans contredit.

LISIDOR *en soûriant.*

Vous?

POLÉMON.

N'est-il pas mon fils?

LISIDOR.

Je le croi.

POLÉMON.

Mais au fond, il fait comme je fis
Quand on me proposa de songer à sa mere.
Je devins tout rêveur, & je dis à mon pere....
Écoutez mon histoire, afin d'en profiter;
Je ne mettrai qu'une heure à vous la raconter.

LISIDOR.

Qu'une heure! Y pensez-vous? Laissez-là votre histoire,
Ou je m'en vais.

POLÉMON.

Tout doux.

LISIDOR.

Croit-on m'en faire accroire?
Tous ces beaux argumens ne sauroient m'imposer.
Je soutiens qu'un bon fils ne doit point s'opposer,
Sous des prétextes vains, à ce qu'un pere ordonne.
Qu'en fait de mariage, il faut qu'on s'abandonne
Au choix de ses parens, & sur-tout au hazard,
Qui dans l'événement a la meilleure part,
Et qui, le plus souvent contre toute apparence,
Nous conduit mieux cent fois que notre prévoyance.

POLÉMON.

Il eſt vrai ; je comprens cette maxime-là.

[*à Léandre.*]

Qu'avez-vous, s'il vous plaît, à répondre à cela ?

LÉANDRE.

Qu'il faut être imprudent, étourdi, téméraire,
Pour commettre au hazard une ſi grande affaire.
Je ſai bien qu'aujourd'hui la perſonne n'eſt rien,
Et qu'il eſt du bon air de ne ſonger qu'au bien ;
Mais un homme d'honneur qui penſe, qui raiſonne,
A peu d'égard au bien, & ſonge à la perſonne.
Parce qu'il veut trouver ſon plaiſir, ſon bonheur
Dans celle à qui ſa foi doit engager ſon cœur.

POLÉMON *à Liſidor.*

Il n'a pas tort, au moins. J'admire ſa ſageſſe.

LISIDOR *à Polémon.*

Ne rougiſſez-vous point d'avoir tant de foibleſſe ?
Il n'eſt plus queſtion ici de raiſonner ?
C'eſt à lui d'obéir, comme à vous d'ordonner.
Allez, vous ne ſavez ce que c'eſt qu'être pere.

POLÉMON.

Corbleu, pardonnez-moi. Je ſuis ferme & ſévere ;
Rien ne peut empêcher ma réſolution,
Quand je ſuis bien certain de mon intention.

[*à Léandre.*]

Vous allez voir. Pour vous j'ai fait choix de Clarice ;
Plus de raiſonnemens ; je veux qu'on m'obéiſſe.

LÉANDRE.

Ne précipitons rien.

POLÉMON.

C'eſt un point réſolu....

[*à Liſidor.*]

Vous voyez que je ſuis ſur le ton abſolu.

LISIDOR.

Que Dieu vous y maintienne.

POLÉMON.

Oh ! Je vous en assure.
L'affaire est convenable, & je veux la conclure.

LÉANDRE.

A Clarice tous deux vous engagez ma foi,
Sans savoir si son cœur est disposé pour moi.

LISIDOR.

Que cela soit ou non....

LÉANDRE.

Elle me hait, peut-être.
Donnez-nous tout au moins le temps de nous connoître

POLÉMON.

Je reviens à cela.

LISIDOR.

Vous m'impatientez.
Peut-on en un moment avoir cent volontés ?

POLÉMON.

Il faut bien compatir à sa délicatesse,
[*à Léandre.*]
Et savoir ... Mais on vient. Voici votre maîtresse.

LISIDOR.

Nous allons emmener & ma niéce & ma sœur,
Pour vous laisser tous deux.

LÉANDRE *à part.*

Allons ferme, mon cœur.
Notre ennemi paroît ; tâchons de nous défendre.

SCENE III.

CLARICE, ARTÉNICE, ARAMINTE, LÉANDRE, LISIDOR, POLÉMON.

LISIDOR.

MA fille, approchez-vous, & saluez Léandre.

CLARICE

entre brusquement, & regarde le salon.

C'est donc là ce salon que l'on m'a tant vanté ?

ARAMINTE.

Oui, tout m'y paroît riche & d'un goût enchanté.

CLARICE.

[*à Léandre.*]

Il est assez joli. Monsieur, votre servante.
Mon arrivée ici vous paroît surprenante ;
Mais mon pere a voulu que je vinsse vous voir.

LÉANDRE.

Je me tiens trop heureux de vous y recevoir.

CLARICE.

De peur de m'ennuyer, j'améne compagnie.

ARTÉNICE *à Araminte.*

Ce début est poli.

ARAMINTE.

La petite étourdie !

LÉANDRE *à Clarice.*

Votre précaution m'oblige infiniment.

CLARICE.

Ma tante, répondez à ce doux compliment.

ARAMINTE.

Ma niéce, cet avis n'étoit pas nécessaire.

[*à Léandre.*]
Je m'en vais vous tenir un discours bien sincere.
J'avois de vous revoir un extrême desir ;
Mais il faut vour chercher pour avoir ce plaisir.
Ainsi, vous permettrez que je sois indiscrette,
Jusqu'au point de venir troubler votre retraite ;
Et que...

LÉANDRE.

C'est lui prêter de nouveaux agrémens,
Madame ; & je vous dois mille remercîmens.

ARAMINTE.

Voici ma fille ; il faut que je vous la présente.

CLARICE *à Léandre.*

Faites-lui grand accueil, car c'est une savante.
Profitez gravement de ces momens heureux ;
Et pour l'amour du grec, embrassez-vous tous deux.

ARTÉNICE *reculant.*

Ma cousine me veut donner un ridicule,
Mais il est mal fondé.

CLARICE.

Comme elle dissimule !
Pourquoi tant de façons ? Sachez qu'il n'est rien tel
Que de se présenter dans tout son naturel.

ARTÉNICE *à Léandre.*

Je vous jure, Monsieur, que je suis ignorante
Autant que je le dois.

CLARICE.

Elle est un peu pédante ;
Mais elle a de l'esprit, je suis sa caution ;
Et vous pouvez compter sur ma décision.

ARAMINTE.

Ma niéce, taisez-vous, ou changez de langage.

CLARICE.

Ma tante, on doit parler quand on est à mon âge.

ARAMINTE.

Non, ma niéce, à votre âge on ne doit qu'écouter.

CLARICE.

A mon âge tout sied. Sans vouloir me vanter,
Je sai ce qui convient. Je mettrai mon étude,
Quand j'aurai cinquante ans, à bien jouer la prude.

ARAMINTE.

Ce discours...

ARTÉNICE.

Eh ! Madame, il faut lui pardonner.
Son indiscrétion doit peu vous étonner.
[*à Clarice.*]
Vous pouviez nous sauver cette brusque incartade,
Ma cousine.

LISIDOR *à Araminte.*

Allons faire un tour de promenade.
[*à Léandre.*]
Nous suivez-vous ?

LÉANDRE.

Monsieur, j'ai quelque affaire ici.

POLÉMON *à son fils.*

Vous restez ?

LÉANDRE.

Oui.

LISIDOR.

Clarice.

CLARICE.

Hé bien ?

LISIDOR.

Restez aussi.

CLARICE.

Mais pourquoi ?

LISIDOR.

Vous avez quelque chose à vous dire.

LÉANDRE.

Nous ? Point du tout ?

POLÉMON.

Si fait.

LÉANDRE *à part.*

Oh, quel cruel martyre!

SCENE IV.

LÉANDRE, CLARICE.

CLARICE.

Nous voilà tête à tête. Hé bien, que dirons-nous?

LÉANDRE.

Je ne le sais pas trop.

CLARICE.

Je le sais moins que vous?
Ma présence a le don de vous rendre immobile.

LÉANDRE.

Il s'en faut pourtant bien que je ne sois tranquille.

CLARICE *baillant à demi.*

Oh, le triste séjour! Je meurs déja d'ennui.

LÉANDRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

CLARICE.

Je n'ai vû d'aujourd'hui
Que des bois, des ruisseaux, des fleurs, de la verdure.
Quelle fadeur! Comment est-ce que l'on y dure?

LÉANDRE.

Quoi! Les ruisseaux, les bois, la verdure, les fleurs,
Cet air pur...

CLARICE.

Tout cela me donne des vapeurs.

LÉANDRE.

La campagne offre aux yeux miracles sur miracles.
Est-il dans l'univers de plus charmans spectacles?

CLARICE.

Oui; Monsieur.

LÉANDRE.
Quels sont-ils ?
CLARICE.
Quels sont-ils ? L'opera ;
Le bal, la comédie, enfin ce qu'on voudra,
Tout amuse à Paris. Mais pour votre campagne,
Tout ce que l'on y voit, le dégoût l'accompagne.
LÉANDRE.
Pour moi, j'y trouve tout ; jeux, spectacles, plaisirs ;
Et si-tôt que j'y suis, je n'ai plus de desirs.
CLARICE.
Moi, je n'y trouve rien, car rien ne m'y contente.
LÉANDRE.
Peut-être votre cœur la trouveroit riante
Près de l'heureux mortel dont il seroit charmé.
Le cœur se plaît par tout avec l'objet aimé.
CLARICE.
La campagne pour moi n'en seroit pas moins fade.
L'amant le plus aimé m'y paroîtroit mausſade.
Il y rendroit mon cœur & mes yeux assoupis.
LÉANDRE.
Mais un mari, peut-être...
CLARICE.
Un mari ? Cent fois pis.
LÉANDRE.
L'aveu n'est point fardé.
CLARICE.
C'est la vérité pure.
LÉANDRE.
Oui, vous parlez du ton que parle la nature.
Mais, puisque vous avez tant de sincérité,
Contentez, s'il vous plaît, ma curiosité.
CLARICE.
Soit. Quelle question avez-vous à me faire ?
LÉANDRE.
Voici le fait.

CLARICE.

CLARICE.

Voyons.

LÉANDRE.

Entre nous, votre pere
Vous a-t-il dit pour quoi l'on vous améne ici ?

CLARICE *en riant.*

A propos, je l'avois oublié.

LÉANDRE.

Grand merci.
La fleurette eſt touchante. Y penſez-vous, Madame ?

CLARICE.

Oui, je penſe qu'on veut que je ſois votre femme.

LÉANDRE.

Et vous, que voulez-vous ?

CLARICE.

Moi ? Tout ce qu'on voudra.
Et je déciderai comme on décidera.
Car en fait de mari, je croi que l'un vaut l'autre.

LÉANDRE.

Pas toujours. Mais enfin ſi je deviens le vôtre ?

CLARICE.

Si vous le devenez... Je m'en conſolerai.

LÉANDRE.

Fort bien. Et ſavez-vous ce que j'exigerai ?

CLARICE.

Mais, vous exigerez que je vive à ma mode.

LÉANDRE.

Oui ! Vous vous flattez donc que je ſerai commode ?
Dites-le franchement.

CLARICE.

Mais après tout, je crois
Que vous ne voudrez pas être un mari bourgeois.

LÉANDRE.

Pardonnez-moi. Bourgeois, & très-bourgeois, Madame.
J'aurai même le front...

CLARICE.

De quoi ?

LÉANDRE.

D'aimer ma femme.

CLARICE.

Oh ! Tant qu'il vous plaira. Mais vrai-femblablement
Vous ne l'avouerez pas.

LÉANDRE.

Qui, moi ? Publiquement.

CLARICE.

Vous ferez donc jaloux?

LÉANDRE.

Oui, fi j'ai lieu de l'être.

CLARICE.

Et vous vous garderez au moins de le paroître ?

LÉANDRE.

Pourquoi, fi je le fuis ?

CLARICE.

On fe rira de vous.

LÉANDRE.

On ne doit point du tout rougir d'être jaloux,
Mais rougir de donner matiere à jaloufie.
Je vois l'étonnement dont votre ame eft faifie.

CLARICE.

Un homme du grand monde & de condition,
Vouloir aimer fa femme ? Oh, quelle vifion !

LÉANDRE.

Vous ne comprenez pas cette délicateffe.
Dans ma femme, en un mot, je veux une maîtreffe.

CLARICE.

Eh fi ! Vous vous moquez. Cela ne fe peut pas.

LÉANDRE.

Pourquoi non, s'il vous plaît ?

CLARICE.

C'eft qu'on fuit pas à pas
Une maîtreffe.

LÉANDRE.

Hé bien, je pourrai, ce me semble,
Vous suivre où vous irez ?

CLARICE.

On nous verroit ensemble
Aux spectacles, au cours ? Ah ! Cela seroit beau.

LÉANDRE.

Je sai bien qu'aujourd'hui le cas seroit nouveau ;
Aussi n'est-ce pas là que je prétens vous suivre.

CLARICE.

Ah ! Pour un philosophe, au moins, vous savez vivre.

LÉANDRE.

Jamais en lieux pareils on ne nous raillera,
Car aucun de nous deux ne les fréquentera.

CLARICE.

Nous n'irons point au cours, point à la comédie,
A l'opera ?

LÉANDRE.

Jamais.

CLARICE.

Je passerois ma vie
A vous contempler ?

LÉANDRE.

Oui.

CLARICE.

Le joli passe-temps !
Vous me promettez là d'agréables instans !

LÉANDRE.

Ils le seront autant que je pourrai vous plaire.

CLARICE.

Ce sera donc ici mon séjour ordinaire ?

LÉANDRE.

Nous n'en sortirons point.

CLARICE.

Vous vous moquez, je croi.

LÉANDRE.

Je ferai tout à vous, vous ferez toute à moi ;
Car je veux que ma femme aime ma solitude ;
Nous y vivrons sans trouble & sans inquiétude,
Et nous nous y ferons cent plaisirs innocens.

CLARICE.

Je croi que ces plaisirs sont toujours languissans.
Si c'est là votre plan, il n'a rien qui me tente :
Qu'il n'en soit plus parlé. Je suis votre servante.

LÉANDRE.

Je vous ai mise au fait de mes intentions,
Et ne donne ma main qu'à ces conditions.

CLARICE.

A ces conditions, je vous ouvre mon ame.
Vous vivrez peu content si je suis votre femme,
Vous & moi, nous ferons un triste assortiment ;
Songez-y bien.

LÉANDRE.

J'y songe, & c'est mon sentiment.

CLARICE *vivement.*

Ah, que vous m'apprenez une bonne nouvelle !

LÉANDRE.

Tout de bon ?

CLARICE.

Oui.

LÉANDRE.

Je vais vous servir avec zéle ;
Et si bien exhorter votre pere & le mien,
Madame, que jamais nous ne nous ferons rien.

CLARICE.

Ce que vous dites là me flatte, & me rassure :
Me le promettez-vous ?

LÉANDRE.

De plus, je vous le jure.

CLARICE *lui présentant la main.*

Touchez là.

LÉANDRE.

Volontiers.

SCENE V.

CLARICE, LÉANDRE, LISIDOR, POLÉMON.

LISIDOR

voyant qu'ils se touchent dans la main.

Courage, mes enfans.

[*à Polémon.*]

Enfin, ils sont d'accord, & nous voilà contens.

LÉANDRE.

Oh, oui, nous convenons....

POLÉMON.

Mon ame en est ravie.

Je n'ai jamais senti plus de joie en ma vie.

LÉANDRE *à Lisidor.*

Apprenez donc, Monsieur...

LISIDOR.

Continuez tous deux,

Vous serez, dès ce soir, au comble de vos vœux.

CLARICE.

Mais un mot, s'il vous plaît. Vous saurez que Léandre...

LISIDOR.

Mon Dieu! vos actions se font assez entendre.

POLÉMON.

Sortons; ne troublons pas un si doux entretien.

LÉANDRE.

Vous croyez tout savoir, & vous ne savez rien.

LISIDOR.

Nous en savons assez pour terminer l'affaire.

[*à Polémon.*]

Allons tous deux dicter le contrat au notaire.

[*à Léandre.*]

Tenez-vous gai, mon gendre, & dans une heure ou deux
Nous signerons tous quatre.

[*Les deux vieillards sortent en s'embrassant.*]

SCENE VI.

LÉANDRE, CLARICE.

LÉANDRE *en riant.*

ILs s'en vont tout joyeux.

CLARICE *en riant aussi.*

Il est vrai.

LÉANDRE *d'un air très-sérieux.*

L'aventure est assez étonnante.

CLARICE *s'éclatant de rire.*

Je ne puis m'empêcher de la trouver plaisante.

SCENE VII.

CLARICE, LÉANDRE, CLITANDRE.

CLITANDRE *entrant d'un air empressé.*

AYant sû ce matin que vous veniez ici,
J'ai couru, j'ai volé pour m'y trouver aussi,
Madame ; cependant toute ma diligence
N'a jamais pû répondre à mon impatience.

CLARICE.

Clitandre, en vérité, vous venez à propos.
Je m'ennuie à mourir.

CLITANDRE.

Quoi, les graves propos
De ce grand philosophe ont-ils si peu de charmes ?
Pour moi, j'en ai conçu les plus vives alarmes.
J'ai crû que votre cœur, dès les premiers momens,
Ne pourroit résister à tous ses argumens.
Rien n'est plus dangereux qu'un argument, Madame ;
Cela va droit au cœur ; cela chatouille l'ame.

CLARICE.

Je n'ai pas le talent d'en connoître le prix.
Mais, depuis ce matin, que fait-on à Paris ?
Ah, l'aimable séjour ! & que je le regrette !
On ne vit pas ici ; je crois être en retraite.

CLITANDRE.

La pauvre enfant ! Ma foi, vivent les gens de cour,
Ils savent égayer le plus triste séjour ;
Mais avec vos docteurs les plus beaux lieux ennuyent :
Ils arrangent leurs mots, les tournent, les appuyent :
Ils pensent en parlant, sans jamais se presser ;
Mais, pour nous, nous parlons avant que de penser.

CLARICE.

Voilà le bon esprit, je n'en connois point d'autre.

LÉANDRE.

Et vous avez raison; c'est justement le vôtre.
Voyez ce galant homme, il est tout fait pour vous.
Ce seroit de quoi faire un agréable époux ?

CLARICE.

Mais oui.

CLITANDRE.

Le don de plaire est toute ma science.

LÉANDRE.

Il est vrai; vous avez cet air de confiance,
De bonne opinion, qui charme une beauté.
Rien n'est si séduisant que la fatuité.
Les femmes du grand air vont vous mettre à la mode.

CLARICE *à Leandre.*

Vous ne feriez point mal de suivre sa méthode.
Il n'a pas, comme vous, l'air grave, singulier;
Rien ne lui manqueroit, s'il étoit héritier.

CLITANDRE.

Oh, je le deviendrai; n'est-il pas vrai, mon frere ?
Vous avez de grands biens, & ne savez qu'en faire.
Le monde vous ennuye, & vous l'ennuyez fort;
Si vous n'y renoncez, vous aurez très-grand tort.

LÉANDRE.

C'est à quoi je pensois. Tous les fous me chagrinent,
Et malheureusement ce sont eux qui dominent:
Près des femmes, sur-tout, ils prennent le haut ton,
Et font par tout la guerre à la pauvre raison.

CLARICE.

On leur est obligé, car elle est ennuyeuse.

[*à Clitandre.*]

A propos de raison, ne suis-je pas heureuse ?
Vous ne le croiriez pas, on veut me marier
A Monsieur.

CLITANDRE.

Oh ! Cela ne se peut pas payer.
Vous, sa femme ! Parbleu, l'idée est trop plaisante !

CLARICE.

Vous m'y faites songer, elle est divertissante.

CLITANDRE.

Rions-en donc tous deux.

CLARICE *riant de tout son cœur.*

Nous en avons sujet :
Votre pere & le mien ont formé ce projet.

[*Ils rient tous deux démesurément.*]

CLITANDRE.

Ils radotent, ma foi. Les gens de son étoffe....

CLARICE.

Mais nous importunons Monsieur le Philosophe :
Allons rire à l'écart, & laissons-le en repos.

[*Ils sortent en riant.*]

SCENE VIII.

LÉANDRE *seul.*

JE devrois mépriser de semblables propos ;
Et je sens cependant que je suis en colere,
Outré contre Clarice, & jaloux de mon frere...
O ciel ! En quel état je suis en ce moment !

SCENE IX.

LÉANDRE, DAMIS.

DAMIS.

CHer Léandre, je viens avec empreſſement
Pour vous dire … Grand Dieu, que je hais Arténice!

LÉANDRE.

Pourquoi donc?

DAMIS.

Elle vient de me mettre au ſupplice.

LÉANDRE.

Et comment?

DAMIS.

Nous venons d'avoir un entretien
Où j'ai ſondé ſon cœur & ſon eſprit.

LÉANDRE.

Hé bien,
Qu'en eſt-il arrivé, dites-moi?

DAMIS.

La traîtreſſe,
Par ſon cœur, ſon eſprit, ſon humeur, ſa ſageſſe,
Offre en elle un objet dont la perfection
Mérite autant d'amour que d'admiration.

LÉANDRE.

Elle a tort.

DAMIS.

Comment, tort? C'eſt un tour effroyable;
C'eſt un aſſaſſinat dont elle eſt reſponſable.
Malgré l'art qu'elle emploie à cacher ſon ſavoir,
Sans affectation il ſe laiſſe entrevoir …
Avec tant d'agrément, que l'ame la plus dure
Ne pourroit … Ah, morbleu, l'horrible créature!

LÉANDRE.

Tout horrible qu'elle eſt, la belle vous plaît fort.

DAMIS.

J'en ſuis fou. Mais auſſi je la hais à la mort.
Heureuſement je vois en dépit d'elle-même
Qu'elle m'eſtime fort, mais que c'eſt vous qu'elle aime.

LÉANDRE.

Moi?

DAMIS.

Vous.

LÉANDRE.

Vous plaiſantez.

DAMIS.

Non, j'en ſuis aſſuré.
J'ai deviné ſon foible, & je m'en ſai bon gré.
Ami, pour me guérir, renoncez à Clarice,
Et portez votre hommage à la ſage Arténice;
J'approuverai, louerai vos tranſports amoureux,
Parce qu'à la vertu vous offrirez vos vœux.

LÉANDRE.

Oui, je lui porterois un tribut légitime,
Mais mon cœur ne peut être entraîné par l'eſtime;
Et ce qui met encor le comble à mon malheur,
L'objet que je mépriſe a captivé mon cœur.
Oui, malgré cent défauts, Clarice a ſu me plaire,
Quoique j'en ſois haï, quoiqu'elle aime mon frere.
Je ne ſuis plus moi-même. Enfin le croirez-vous?
J'aime avec tant d'excès... que je me croi jaloux.

DAMIS.

Jaloux?

LÉANDRE.

Par le dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je viens de me ſurprendre en cette frénéſie.

DAMIS.

Vous me faites horreur.

LÉANDRE.

Je dois faire pitié,
Et me confie à vous, sûr de votre amitié.
Pour cacher mon dépit à mon frere, à Clarice,
Je vais rendre des soins à l'aimable Arténice,
Je feindrai de l'aimer.

DAMIS.

Aimez-la tout de bon,
Et vous accorderez l'amour & la raison.

LÉANDRE.

Vous le voulez ? Hé bien, j'y ferai mon possible.

DAMIS.

Cependant, si l'effort vous paroît trop pénible.....

LÉANDRE.

Non, je veux le tenter. Voyons donc, dès ce jour,
Si l'estime pourra triompher de l'amour.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTÉNICE.

ENFIN, me voilà seule, & sans être distraite,
Je puis rêver ici. L'agréable retraite!
Ah! Que deux cœurs unis par l'hymen & l'amour,
Goûteroient de plaisirs en ce charmant séjour!
J'en ferois mon bonheur, j'en ferois mes délices.
La vertu, la raison en banniroient les vices
Pour n'y faire régner que la tranquillité,
L'amour, la complaisance & la fidélité.
Le dégoût & l'ennui que d'autres pourroient craindre,
Dans nos amusemens ne pourroient nous atteindre.
Une joie innocente en feroit l'agrément;
Ils feroient toujours vifs sans nul emportement.
A ces plaisirs, exempts de troubles & d'alarmes,
La variété même ajouteroit ses charmes;
Car que n'invente point le desir vertueux
D'amuser ce qu'on aime, & de le rendre heureux?
D'où vient que je me fais cette agréable idée,
Et quel secret motif en ce lieu m'a guidée!
C'est ici que Léandre, exempt de passions,
Vient souvent se livrer à ses réflexions.
C'est ici que son ame & s'éclaire & s'épure;
Tantôt par le travail, tantôt par la lecture.
Que ne puis-je en ce lieu partager ses plaisirs?
Mais à quoi bon former d'inutiles desirs?
Une autre est destinée au bonheur que j'envie,
Et peut-être à troubler le repos de sa vie.

Triste réflexion pour Léandre & pour moi !
N'y pensons plus. Quel est ce livre que je voi ?
C'est Horace. Je croi qu'on ne peut me surprendre,
Et je puis sans témoins & le lire & l'entendre.

[Elle prend le livre qui est sur la table, & s'assied dans un fauteuil. Après avoir lû bas, elle dit...]

Que cette ode est naïve ! Et quelle tendre ardeur
Éclate dans ce vers interpréte du cœur !

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Oui, voilà le desir que ta vertu m'inspire,
Philosophe charmant. Je n'ose te le dire,
Mais aux muets témoins je puis me découvrir ;
Arténice avec toi voudroit vivre & mourir.

Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Juste ciel !

[Dès qu'elle entend qu'on entre, elle se leve brusquement, & jette le livre sur la table.]

SCENE II.

ARAMINTE, ARTÉNICE.

ARAMINTE.

D'Où vous vient ce te frayeur extrême !

ARTÉNICE.

Ah ! Madame, est-ce vous ?

ARAMINTE.

Ma fille, c'est moi-même.

ARTÉNICE.

M'avez-vous entendue en arrivant ?

ARAMINTE.

Fort bien.

Vous lisiez du latin.

ARTÉNICE.

Mon Dieu ! N'en dites rien,
Vous me perdriez.

ARAMINTE.

Vous ? Et pourquoi donc, de grace ?

ARTÉNICE.

Pourquoi ? C'est qu'on sauroit que je lisois Horace.

ARAMINTE.

Puisque vous l'entendez....

ARTÉNICE.

Eh oui ! voilà le mal,
On m'en feroit d'abord un crime capital,
Car on veut nous forcer toutes tant que nous sommes,
A n'étudier plus rien que l'art de plaire aux hommes ;
Que si nous étendons nos recherches plus loin,
A nous tympaniser ils mettent tout leur soin,
Voulant faire de nous d'insipides poupées,
De la minauderie à toute heure occupées,
Et par là nous ravir, pour nous mieux abaisser,
Les moyens qui pourroient nous apprendre à penser,
A reconnoître en nous des talens estimables,
Qui pourroient à leurs yeux nous rendre respectables,
Et nous faire prétendre à cette égalité
Qu'ils savent nous ôter de leur autorité.

ARAMINTE.

Ailleurs j'approuverois votre juste scrupule ;
Ici vous brilleriez sans craindre un ridicule ;
Vos talens charmeroient & Léandre & Damis.
Et pour vous dire plus, il peut m'être permis,
Autant par votre bien, que par votre naissance,
De projetter pour vous l'une ou l'autre alliance.
Ouvrez-moi votre cœur. Pour être votre époux,
Entre ces deux amis, lequel choisiriez-vous ?

Vous me semblez pencher en faveur de Léandre.

ARTÉNICE.

Disposée à l'aimer je saurai m'en défendre ;
Ma gloire & ma raison m'en imposent la loi,
Et seroient pour Damis s'il s'attachoit à moi.
J'estime sa candeur & sa vertu sublime,
Et l'amour aisément peut naître de l'estime.

ARAMINTE.

Je croi qu'il vient à nous, tâchez de le sonder,
Et sans rien affecter je vais vous seconder.

SCENE III.

ARAMINTE, ARTÉNICE, DAMIS.

DAMIS

entrant d'un air distrait & embarrassé.
Mesdames... par hazard... avez-vous vû Léandre ?
Je le croyois ici.

ARAMINTE.

Je croi qu'il va s'y rendre.

DAMIS.

Je le cherche par tout.

ARTÉNICE.

Peut-on savoir pourquoi ?

DAMIS.

Non vraiment.

ARTÉNICE.

Non ?

DAMIS.

Cela ne regarde que moi.

ARTÉNICE.

Oh, permis donc à vous de garder le silence.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

On ne veut point, Monsieur, vous faire violence.

ARTÉNICE.

Nous ne méritons pas d'entrer dans vos secrets.

DAMIS.

Mais nous n'en avons point.

ARTÉNICE.

Les sages sont discrets.

DAMIS.

Les sages... s'il en est, ignorent le mystere,
Car ils ne pensent rien qu'ils soient forcés de taire.
C'est aux fous à cacher ce qu'ils ont dans le cœur.

ARTÉNICE.

Ils ne le peuvent pas, & c'est là leur malheur.
Mais le sage se taît; c'est là son privilége.

DAMIS *à part.*

O ciel! A tant d'appas comment échaperai-je?

ARAMINTE.

Qu'avez-vous? Vous semblez inquiet, agité.

DAMIS *d'un air très-agité.*

Vous vous trompez; je suis d'une tranquillité...

ARTÉNICE.

On ne le diroit pas.

DAMIS.

Après tout, je m'étonne
Que vous examiniez de si près ma personne.

ARTÉNICE.

Sans vous examiner cela frappe les yeux.

DAMIS.

Soit. Mais que je sois gai, que je sois sérieux,
D'une humeur vive, sombre, inégale ou constante,
La chose, à mon avis, vous est indifférente,
Ou doit vous l'être, au moins.

ARTÉNICE.

Elle me l'est aussi.

DAMIS.

Parlez-vous tout de bon quand vous parlez ainsi ?

ARTÉNICE.

Pourquoi non, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Cet aveu-là me charme.

[*à part.*]

J'enrage au fond du cœur.

ARTÉNICE.

N'ayez aucune alarme,
Je n'imagine rien qui vous puisse offenser.

DAMIS.

Vous m'enchantez, Madame, & quoi qu'on pût penser
Que je n'ai pû vous voir, vous parler, vous connoître
Sans vous donner mon cœur, j'en suis encor le maître,
Et le serai toujours malgré tous vos appas,
Mais j'aurai beau le dire, on ne m'en croira pas.

ARTÉNICE.

La chose cependant est assez vraisemblable.

DAMIS.

Et moi je vous soutiens que rien n'est moins croyable.
Vous voir sans vous aimer est le dernier effort
De la sagesse humaine ; & je crains qu'un transport....

ARTÉNICE.

Ne craignez point l'effet d'un trop foible mérite.

DAMIS.

Il n'a que trop de force, & c'est ce qui m'irrite.
Heureusement pour moi, j'ai su m'en garantir,
Mais ce n'est pas sans peine, à ne vous point mentir.

ARTÉNICE.

L'apparence souvent peut tromper le plus sage.
Une folle jeunesse est tout mon appanage.

DAMIS.

Je puis, sans vous fâcher, dire que vous mentez.

ARTÉNICE *en riant.*

Comment donc ?

DAMIS.

Vous avez toutes les qualités
De l'âge le plus mûr jointes à la jeunesse.
Oui, chez vous la beauté fait valoir la sagesse;
La sagesse chez vous fait valoir la beauté,
Et tout conspire en vous contre la liberté.
Ce n'est pas tout encore; & votre modestie,
Pour vous mieux relever, se met de la partie.
Ah, traîtresse!

ARAMINTE.

Eh! Bon Dieu, d'où vous vient ce courroux?

DAMIS.

Je suis tout hors de moi.

ARAMINTE.

De quoi vous plaignez-vous?

ARTÉNICE.

Oui.

DAMIS.

C'est un attentat que d'être trop aimable;
Je prévoi que d'un meurtre elle sera coupable.

[Léandre entre sur le théatre, & écoute sans être apperçû.]

Mon cœur... non, mon ami ne pourra résister
Au mérite étonnant qu'elle fait éclater.

ARAMINTE.

Léandre? On le destine à ma niéce Clarice.

DAMIS.

Il est vrai, mais sans doute il adore Arténice.
Son cœur que la raison avoit rectifié,
Ce cœur par mon exemple encore fortifié,
Elle va l'enlever à la philosophie.
C'est là ce qui m'aigrit, ce qui me mortifie.
Verrai-je sans douleur sa défaite aujourd'hui,
Moi, qui n'ai jamais fait un faux pas devant lui?

ARTÉNICE *à part.*

Ciel ! S'il me disoit vrai, que je serois heureuse !

DAMIS.

Pourquoi venir ici, fille trop dangereuse ?
Ou pourquoi faites-vous éclater en ces lieux
Ce qui charme les sens, le cœur, l'esprit, les yeux ?
Car que vous manque-t-il pour faire la conquête
Du plus sage mortel ? Pour lui tourner la tête ?
Il falloit être moi pour braver tant d'appas ;
Mais Léandre, à coup sûr, n'y résistera pas.

ARTÉNICE.

Je sai qu'il n'a pour moi que de l'indifférence,
Et que sur moi toute autre auroit la préférence.

DAMIS.

Vous connoître, & vous voir d'un œil indifférent,
Cela ne se peut pas, je vous en suis garant.

SCENE IV.

LÉANDRE, DAMIS, ARAMINTE, ARTÉNICE.

LÉANDRE *à part sans être vû.*

A Tout ce que j'entens, mon homme est en déroute.

DAMIS *l'appercevant.*

Ah, ah, que faites-vous dans ce coin-là ?

LÉANDRE.

J'écoute.

DAMIS.

Vous savez donc sur quoi rouloit notre entretien ?
Il s'agissoit de vous.

LÉANDRE *en soûriant.*

Oh oui, je le voi bien.

ARTÉNICE.

Il vouloit me flatter....

LÉANDRE.

Je ne feins point de dire
Que plus je vous connois, & plus je vous admire.

DAMIS *à Arténice.*

Vous voyez.

LÉANDRE.

Si jamais je voulois faire un choix,
Je pourrois, sans rougir, me ranger sous vos loix.
La sévere raison avoueroit ma foiblesse.

DAMIS *à Araminte.*

Avois-je tort?

LÉANDRE.

En vous j'aimerois la sagesse,
La science, l'esprit, les graces, la beauté.

DAMIS *à Léandre.*

Dites mieux, vous l'aimez.

LÉANDRE.

Mon esprit enchanté
Me dit qu'à tant d'appas mon cœur devroit se rendre,
Mais mon cœur avec lui refuse de s'entendre.

DAMIS.

Comment donc?

LÉANDRE.

Son penchant ne dépend pas de nous.
[*à Arténice.*]
Je rougis d'un aveu si peu digne de vous,
Sans présumer pourtant qu'il puisse vous déplaire.
Mais si je suis injuste, au moins suis-je sincere.
Contre tant de vertus vous me voyez armé,
Et mon ami pour moi s'est trop tôt alarmé.

DAMIS *à Léandre à part.*

Ne m'aviez-vous pas dit qu'au moins vous vouliez feindre?

LÉANDRE.

Ce feroit la tromper ; je ne puis m'y contraindre.

ARTÉNICE *à Léandre.*

Vous me feriez grand tort, si vous pouviez penser
Qu'un aveu si naïf eût de quoi m'offenser.
En toute occasion la vérité m'enchante,
Et je l'aime encor mieux fiere, désobligeante,
Qu'un mensonge flatteur, dont le miel empesté
Par un cœur délicat est toujours détesté.

DAMIS

prenant la main d'Arténice avec transport.

Trop aimable Arténice, est-il donc bien possible
Que Léandre pour vous se montre peu sensible !
Ah ! S'il avoit mes yeux, que ne feroit-il pas
Pour être possesseur de vos divins appas ?
Oui, si j'étois Léandre, esclave de vos charmes,
Je ferois mon bonheur de leur rendre les armes.
De vos yeux enchanteurs j'aimerois le poison.
Je leur sacrifierois ... jusques à ma raison,
Qui, bien loin de rougir d'un si noble esclavage,
Croiroit, en vous cédant, éclater davantage.

[*Il se jette à ses genoux.*]

Que vous dirai-je enfin ? Tombant à vos genoux,
Je ferois vœu de vivre & de mourir pour vous.

ARTÉNICE.

Ah, Damis, quel transport !

DAMIS *se relevant de sang froid.*

Je parle pour Léandre ;
Ce n'est qu'une leçon. N'allez pas vous méprendre.

LÉANDRE *riant de tout son cœur.*

La leçon est fort bonne & me réjouit fort.

ARAMINTE.

Mais, Léandre, après tout, vous avez très-grand tort.
Croyez-vous Arténice indigne de vous plaire ?
De fixer votre cœur ?

LÉANDRE *reprenant son sérieux.*

Ah! Madame, au contraire,
Je voudrois pour jamais le lui pouvoir donner.

ARAMINTE.

De quoi riez-vous donc?

LÉANDRE.

Daignez me pardonner.
Je ris de voir un sage en proie à sa foiblesse,
Et sous le nom d'un autre exprimer sa tendresse.

DAMIS *à Léandre à part.*

Te tairas-tu, bourreau?

LÉANDRE *à Araminte.*

Pour sortir d'embarras,
Sachez...

DAMIS.

Qu'il va mentir.

LÉANDRE.

Non.

DAMIS.

Ne le croyez pas.

ARAMINTE.

J'entens du bruit. On vient.

DAMIS *à part.*

Grace au ciel, c'est Clarice;
Elle va me tirer du bord du précipice.

SCENE V.

CLARICE, ARTÉNICE, ARAMINTE, LÉANDRE, DAMIS, CLITANDRE, LA FLEUR.

CLARICE *entre, tenant Clitandre sous le bras.*

JE ſuis laſſe à mourir. Repoſons-nous un peu.

LÉANDRE.

Des ſiéges.

CLARICE *après que tout le monde est assis.*

Maintenant il faut nous mettre au jeu.
Laquais !

LA FLEUR.

Que vous plaît-il ?

CLARICE.

Des cartes. L'imbécile !
Il ouvre de grands yeux, & demeure immobile.
Des cartes, vous dit-on. Vous plaît-il de courir ?

LA FLEUR.

Mais... nous n'en avons point.

CLARICE.

Ah ! C'eſt pour en mourir.
Point de cartes céans ! Oh, quelle barbarie !

LA FLEUR.

Voulez-vous des échecs ?

CLARICE.

Belle galanterie !
Des échecs !

CLITANDRE *à Léandre.*

Par ma foi, je ſuis honteux pour vous.
Des échecs !

DAMIS.

DAMIS.

Pourquoi non ? Ils nous amusent, nous.

LÉANDRE.

Si j'eusse pû prévoir une telle visite,
Je me serois pourvû...

CLITANDRE *d'un ton railleur.*

Les gens d'un haut mérite
Ne daignent s'abaisser jusqu'aux jeux de hazard ;
A leurs amusemens l'esprit a toujours part.

CLARICE.

Quand l'esprit est par tout, il rebute, il ennuie.

CLITANDRE *en se balançant dans son siége.*

Çà, Messieurs, dissertez.

CLARICE.

Vous voulez que j'essuie
Leurs froids raisonnemens ? Disserte qui voudra :
Mais, pour nous, médisons ; cela m'amusera.

CLITANDRE.

Allons.

DAMIS.

L'amusement me paroît méritoire.

ARAMINTE *à Clarice.*

Vous étes très-caustique, & vous en faites gloire.
Croyez-moi ; c'est, ma niéce, un dangereux métier.

CLARICE.

Je médis en public, vous en particulier :
N'est-il pas vrai, ma tante ?

CLITANDRE *en éclatant de rire.*

Excellente saillie !

CLARICE.

Quelque jour, comme vous, modeste, recueillie,
J'appuierai gravement mes traits sur le prochain :
Pour les faire, en douceur, passer de main en main,
Je saurai les couvrir d'un dehors charitable ;
Et ma malice même aura l'air respectable.

Aujourd'hui que je suis au plus beau de mes ans,
Je dis, le front levé, ce que je sai des gens :
S'en fâche qui voudra, pourvû que je m'amuse.
J'ai pour moi les rieurs, & mon âge m'excuse.

CLITANDRE *à Clarice.*

C'est fort bien répliqué. Je vous admire, au moins.

CLARICE.

Tant mieux. A me louer, employez tous vos soins.
Voici de bonnes gens qui me font une mine...

CLITANDRE.

Votre esprit les assomme.

ARTÉNICE.

Après tout, ma cousine ;
Croyez-vous qu'à notre âge il sieye infiniment
De raisonner sur tout sans nul ménagement ?

ARAMINTE.

Vous vous croyez plaisante, & votre esprit s'admire ;
Mais vous scandalisez ceux que vous faites rire.

DAMIS.

Pour avoir de l'esprit, on n'a qu'à critiquer ;
On l'accorde aisément à qui veut tout risquer.

LÉANDRE.

Le monde aux médisans prodigue la louange,
Il est vrai ; mais aussi quelquefois il se venge ;
Il les hait, il les craint ; & leur esprit pervers
Tôt ou tard les expose à de tristes revers.

ARTÉNICE.

Croyez-moi, ma cousine, une humeur sérieuse,
Modeste, sans aigreur...

CLARICE.

Voilà ma précieuse
Qui préfere toujours la morale à l'esprit,
Et qui se scandalise aussi-tôt que l'on rit.
Ces gens de cabinet ont l'humeur si sauvage,
Qu'ils se choquent d'abord du moindre badinage ;

Ils ne ſavent jamais parler que ſur un ton.
Jugez s'ils ſont plaiſans, ils ont toujours raiſon.

CLITANDRE.

En effet, eſt-ce là pour ſe rendre agréables?
Rien n'eſt plus aſſommant que les gens raiſonnables.

DAMIS *à Clitandre.*

Voilà de quoi jamais on ne vous taxera.

CLARICE.

Et voilà ce qui fait que toujours il plaira.

CLITANDRE *à Clarice.*

Voyez-vous ces docteurs? Que le ciel me confonde;
S'ils ſavent ſeulement les élémens du monde.

ARTÉNICE *à Clitandre.*

Du monde qui vous plaît, & que vous amuſez,
Grace à leur bon eſprit, ils ſont déſabuſés;
Mais, dès qu'ils le voudront, ils ſauront l'art de plaire;
Ils n'ont qu'à retomber dans la route vulgaire,
Quitter cet air ſenſé qui leur convient ſi bien,
Parler toujours bien haut, ſans jamais dire rien;
Faire les étourdis, s'habiller à la mode,
Et bannir la raiſon, puiſqu'elle eſt incommode....

CLITANDRE *à Clarice.*

A nous la bale. Il faut ſoutenir le parti.

CLARICE.

L'art de plaire eſt un don qui n'eſt pas départi
A gens de notre eſpéce : il faut que la nature
Ait, pour cela, d'abord deſſiné la figure.

CLITANDRE.

Comme la mienne.

CLARICE.

Il faut certain je ne ſai quoi
Que l'art ne donne point.

CLITANDRE.

Et que l'on trouve en moi.

CLARICE *à Arténice.*

Vous, par exemple, vous, vous étes fort jolie,
Mais vous avez des traits qui n'ont point de faillie;
Il vous manque les dons que l'on doit rassembler...

LÉANDRE *à Clarice.*

Il ne vous manque, à vous, que de lui ressembler.

CLARICE.

Ceci n'est pas mauvais. Expliquons-nous, de grace:
Comment, vous voudriez que je lui ressemblasse?

LÉANDRE.

Oui; vous seriez parfaite.

ARTÉNICE *à Clarice.*

Il se moque de moi.

CLARICE.

En doutez-vous?

LÉANDRE.

Je parle ici de bonne foi.

[*à Arténice.*]

Si je vous louois moins, je croirois faire un crime;
En inspirant l'amour, vous inspirez l'estime;
Au lieu que nous voyons cent belles chaque jour,
Qui détruisent l'estime en inspirant l'amour.

CLARICE *à Clitandre.*

Voilà notre savante au comble de sa joie,
Pour de fades douceurs que Monsieur lui renvoie.

ARTÉNICE.

Non, je prens ces discours tout comme je le dois.

ARAMINTE *à Clarice.*

Elle n'est point savante, on vous l'a dit cent fois.

LÉANDRE.

Moi, je sai qu'elle l'est, sans oser le paroître;
Et c'est comme à son sexe, il est permis de l'être.
Vous joignez, Arténice, aux traits de la beauté,
Le savoir, le bon cœur, & la solidité:
Votre esprit s'est orné pour avoir plus de force,
Mais les graces n'ont point avec vous fait divorce;

Vous avez évité le pédantesque orgueil,
Qui de toute savante est si souvent l'écueil.
Enfin, vous méritez que chacun vous admire,
Mais vous ne souffrez pas qu'on ose vous le dire;
Et c'est dans votre sexe un trait si singulier,
Que, pour lui faire honneur, on doit le publier.

ARTÉNICE.

Cet éloge est trop fort.

CLARICE.

Il sent un peu l'école.

[*en se levant brusquement.*]

Je vous laisse, Messieurs, aux pieds de votre idole.
Pour moi, qui n'ai pas l'art de plaire aux grands esprits,
Je vais me disposer à regagner Paris.
Me suivrez-vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Ah! Jusqu'au bout du monde.

CLARICE.

Venez; vous n'avez pas la science profonde
Qui brille en ces Messieurs: mais, sans vous mépriser,
Vous en savez plus qu'eux; vous savez m'amuser.

CLITANDRE.

Oh! Je n'en doute point.

CLARICE.

Messieurs, notre ignorance
Baise humblement les mains à la haute science.

[*Clitandre emméne Clarice.*]

ARAMINTE *à Léandre.*

Un si brusque départ ne convient nullement;
Et je vais, si je puis, y mettre empêchement.

[*Arténice, en sortant, fait une révérence gracieuse à Léandre, qui y répond en souriant; ce qui fait prendre à Damis un air très-sérieux.*]

SCENE VI.

LÉANDRE, DAMIS.

LÉANDRE.

Eh bien, vous avez vû comme, aux yeux de Clarice,
J'ai pris très-vivement le parti d'Arténice.

DAMIS *d'un ton brusque.*

Très-vivement, sans doute.

LÉANDRE.

Etes-vous satisfait
De mes expressions ?

DAMIS *d'un air agité.*

Je le suis en effet.

LÉANDRE.

N'êtes-vous pas charmé de mon indifférence
Pour Clarice ?

DAMIS *froidement, & sans le regarder.*

Très-fort.

LÉANDRE.

Et de la préférence
Que j'ai donnée à l'autre ?

DAMIS.

Eh oui, si vous voulez.

LÉANDRE.

Comment donc, si je veux ? De quel ton vous parlez ?
Après tout, j'en ai dit tout ce qui s'en peut dire.

DAMIS *d'un ton de colere.*

Je ne le sai que trop. Qu'avez-vous donc à rire ?

LÉANDRE.

Examinez-vous bien ; n'êtes-vous pas jaloux ?

DAMIS *d'un air piqué.*

J'ai lieu de l'être, au moins.

LÉANDRE.

Allez, rassurez-vous :
J'ai fait voir à quel point j'estimois Arténice ;
Mais sans autre dessein que d'abaisser Clarice.

DAMIS.

Vous me supplanterez, vous vous l'êtes promis.

LÉANDRE.

Qui ? Moi ?

DAMIS.

Vous ménagez joliment vos amis.

LÉANDRE.

Etes-vous sérieux ?

DAMIS.

Laissons cette matiere.

LÉANDRE.

Mais c'est par votre avis, même à votre priere,
Que j'ai pris le parti . . .

DAMIS.

Vous avez très-bien fait ;
J'ai grand tort de me plaindre, & je suis satisfait.

LÉANDRE.

Ah ! Cessez de tenir un discours aussi vague,
Et dites-moi . . .

DAMIS *brusquement, & d'un air furieux.*

Bon jour.

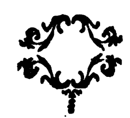
SCENE VII.

LÉANDRE *seul.*

Le pauvre homme extravague ;
Sa folie est montée au suprême degré.
Quoi, le meilleur esprit est si-tôt égaré !

Voilà Damis jaloux, brusque, injuste, intraitable:
Mais moi qui parle, moi, suis-je plus raisonnable?
Examinons un peu dans quel état je suis.
Pour me vaincre, il est vrai, je fais ce que je puis;
Mais, plus j'y fais d'efforts, plus mon amour augmente,
Et Clarice, à mes yeux, est toujours plus charmante:
Si-tôt que je la vois, mon ame s'attendrit;
Jusques dans ses mépris je trouve de l'esprit.
Au fort de mon dépit, ses traits vifs me désarment,
Et sa déraison même a des graces qui charment.
Dans son égarement mon cœur s'est confirmé.
Ah, lâche que je suis, j'aime, & sans être aimé!
Non, d'un si fol amour je prétens me défaire.
Ingrate! Je connois le moyen de te plaire;
Et, s'il me réussit, je deviens mon vainqueur.
Je veux voir si je puis m'assurer de ton cœur,
En feignant de changer de mœurs & de langage;
Et je vais être fou, pour devenir plus sage.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, POLÉMON.

POLÉMON.

QUOI donc, si brusquement retourner à Paris?
Nous quitter de la sorte?

LISIDOR.

En êtes-vous surpris?

POLÉMON.

Qui ne le seroit pas?

LISIDOR.

Vous avez tort de l'être.

POLÉMON.

Quelle en est la raison? Faites-la-moi connoître.

LISIDOR.

La raison? La voici, puisqu'il faut parler net.

POLÉMON.

Voyons donc.

LISIDOR.

Votre fils n'est bon qu'au cabinet;
Qu'à faire un vain amas de maximes frivoles
Parmi cent vieux bouquins dont il fait ses idoles.
Je veux un gendre propre à la société:
Et j'aimerois bien mieux un sot, un hébêté,
Mais bon-homme d'ailleurs, & d'un esprit commode,
Qu'un esprit singulier qui veut changer la mode,
Qui veut tout réformer sur un plan tout nouveau,
Et renfermer sa femme au fond de son château.

Ma fille, très-peu faite à ce genre de vie,
Sous les loix d'un pédant ne peut être asservie :
Je lui cherche un mari conforme à son humeur ;
Et veux un galant homme, & non pas un docteur.

POLÉMON.

Mon fils est philosophe, & l'est trop pour Clarice,
J'en demeure d'accord. Mais rendons-nous justice :
Si mon fils dans l'humeur a trop d'austérité,
Votre fille en fait voir trop peu de son côté :
Et, s'il faut m'expliquer d'une façon naïve,
Je trouve qu'à son âge elle est bien décisive,
Bien brusque & volontaire, & pour moi...

LISIDOR.

Son défaut,
Si c'en est un pourtant, est de penser tout haut.

POLÉMON.

Oui ; mais trop librement, souffrez qu'on vous le dise.
Son sexe ne doit point avoir tant de franchise.
Les femmes, je le sai, sont faites pour parler ;
Toutes ont cependant l'art de dissimuler,
De mener par le nez l'homme le plus habile :
Mais Clarice, au contraire, entêtée, indocile,
Se décéle d'abord ; & veut, bon gré, malgré,
Changer en petit-maître un homme retiré,
Faire d'un philosophe un galant à la mode,
Et d'un homme d'honneur un mari très-commode.
Loin d'attirer mon fils, c'est vouloir le bannir ;
C'est vouloir commencer par où l'on doit finir.

LISIDOR.

Comment ? Vous prétendez qu'elle se contrefasse ?

POLÉMON.

C'est ce que je ferois, si j'étois à sa place.
Léandre est effrayé par le peu de rapport
Qu'il trouve d'elle à lui. Mais un léger effort,
Un peu de complaisance, & plus de retenue... ;

LISIDOR.

Ma fille, contre lui, n'eſt pas moins prévenue.
Comment diantre accorder deux eſprits ſi divers,
Et qui, je le ſens bien, ont chacun leur travers?

POLÉMON.

Que votre fille, au moins juſques au mariage,
Prenne un air plus ſenſé, plus modeſte, plus ſage;
Qu'elle promette tout ce que mon fils voudra,
Et je répons qu'enfin elle le gagnera.
Du moins il n'aura plus de prétexte valable,
Pour rompre le projet d'un hymen ſi ſortable.

LISIDOR.

Touchez-là. Dans l'inſtant je vais vous faire voir
Que je ſai, mieux que vous, uſer de mon pouvoir.
Je vais tancer Clarice, & même lui preſcrire
Tout ce qu'elle doit faire, & ce qu'elle doit dire;
Mais à condition que, de votre côté,
Vous ſaurez vous ſervir de votre autorité,
Pour rendre votre fils d'une humeur moins auſtere.

POLÉMON.

Soit. Je vais lui parler du ton que parle un pere;
Et je prétens qu'il change, ou nous verrons beau jeu.

LISIDOR.

Il vient tout-à-propos.

POLÉMON.

Laiſſez-nous.

LISIDOR.

Sans adieu.

POLÉMON.

Allez, je vais lui faire une vive apoſtrophe.

LISIDOR.

Soyez ferme.

SCENE II.

LÉANDRE, POLÉMON.

POLÉMON.

APprochez, Monsieur le philosophe;
Il faut nous expliquer.

LÉANDRE.

Eh, de grace, sur quoi?

POLÉMON.

Ne vous lassez-vous point de vous moquer de moi?
D'abuser des bontés d'un pere trop facile?
Fier de votre science, & toujours indocile,
Vous ne connoissez plus ni respect, ni devoir,
Et votre orgueil vous veut soustraire à mon pouvoir;
Mais, avant qu'il soit peu, je vous ferai connoître,
Qu'un pere, quand il veut, ose parler en maître;
Quand le cas le requiert, sait user de son droit,
Et se faire porter le respect qu'on lui doit.

LÉANDRE.

Vous n'aurez pas besoin d'user de violence,
Pour voir le prompt effet de mon obéissance.
Qui peut donc contre moi vous avoir irrité?
Quand me suis-je soustrait à votre autorité?

POLÉMON.

Depuis que vous laissez & la cour, & la ville,
Pour mener en ces lieux une vie inutile,
Et que ne citant plus que Séneque & Platon,
Vous avez pris la gourme & les airs d'un Caton.
Mais apprenez de moi, que Caton, ni Séneque,
Ni tous les habitans d'une bibliothéque,

Ne sauroient vous donner d'aussi sages avis
Que ceux que je vous donne, & qui sont mal suivis;
Et que ces vieux rêveurs, que par-tout on renomme,
Ne sont bons qu'à gâter l'esprit d'un gentilhomme.
Pour moi, qui, grace au ciel, suis ignorant parfait,
Je n'ai jamais rien lû, mais je vais droit au fait;
Mon bon sens me suffit sur toutes les matieres,
Et ne m'aveugle point à force de lumieres.
Nos ayeux qui tenoient jadis un si haut rang,
Faisoient cas de Platon comme de l'Alcoran;
Ils n'étudioient point, mais c'étoient de grands hommes
Qui valoient mieux cent fois que tous tant que nous sommes.
Jusqu'à la fin du monde on les exaltera.
Mais de vous, s'il vous plaît, qu'est-ce que lon dira?
Que vous étiez savant; que sur une fadaise
Vous pouviez tout un jour soutenir une thése;
Prouver que le soleil se repose aujourd'hui,
Que la terre est mobile & tourne autour de lui;
Que le feu n'est pas chaud, que la nuit n'est pas noire;
Et cent absurdités qu'on veut nous faire accroire.

LÉANDRE.

Je connois Lisidor à de pareils discours:
C'est lui qui contre moi vous les tient tous les jours;
C'est lui qui vous aigrit contre ma solitude,
Croyant que l'on déroge en vaquant à l'étude;
Voilà la vieille erreur de notre nation,
Et le faux préjugé de l'éducation.
Mais remontons plus haut. A Rome & dans la Grece,
Nous verrons la science étayer la noblesse,
Les plus fameux héros, les plus grands conquérans,
Bien loin de se piquer d'être fous, ignorans,
Jeunes, s'orner l'esprit des belles connoissances;
Très-souvent exceller dans toutes les sciences,
Même les cultiver dans leurs travaux guerriers,
Et doctes, vertueux, se couvrir de lauriers,

Mais, ſans aller chercher ni la Grece, ni Rome,
Regardez nos voiſins : Chez eux un gentilhomme,
S'il n'orne ſon eſprit, paroît dégénérer :
C'eſt par là que du peuple il croit ſe ſéparer.
Eſt-il rien plus ſenſé ? La vertu, la ſcience,
Ne peuvent qu'illuſtrer la plus haute naiſſance.
La prudence, l'étude, & les réflexions,
Élevent un cœur noble aux grandes actions :
Mais, chérir l'ignorance, & blâmer la ſageſſe,
C'eſt être au rang du peuple, & non de la nobleſſe.

POLÉMON *vivement.*

Et moi, je vous ſoutiens que... Corbleu, de vos jours,
Ne me tenez jamais de ſemblables diſcours.

LÉANDRE.

Pourquoi ?

POLÉMON.

C'eſt que jamais je ne puis y répondre,
Et que vous vous donnez les airs de me confondre.
Mais, lorſque nous aurons tous deux un entretien,
Je vous défens tout net de raiſonner ſi bien.
Comme pere, je veux paroître le plus ſage ;
Et vous l'êtes toujours plus que moi, dont j'enrage.

LÉANDRE.

Sans manquer au reſpect, ſans vous mortifier,
Ne m'eſt-il pas permis de me juſtifier ?
Du plus grand criminel on entend la défenſe.
Condamner ſans entendre eſt une violence ;
Et vous avez le cœur trop rempli d'équité,
Pour fouler la raiſon ſous votre autorité.

POLÉMON.

Non. Lorſqu'un pere veut ſagement ſe conduire,
Il doit... Sur mon honneur, je ne ſai plus que dire.
Embraſſez-moi, mon fils. Que l'on me blâme, ou non,
Je vous trouve cent fois plus d'eſprit, de raiſon,
Que nous n'en avons tous ; & je vous rens juſtice ;
Mais humaniſez-vous du moins avec Clarice.

LÉANDRE.

C'est mon intention. Pour mieux sonder son cœur,
Comme elle n'a pour moi que mépris & froideur,
Je veux, prenant les airs qu'un petit-maître étale,
Voir si c'est moi qu'on hait, ou si c'est ma morale.

POLÉMON.

Oui ; montrez-vous moins sage, & vous la charmerez ;
Ensuite, après l'hymen, vous le redeviendrez.

LÉANDRE.

Ainsi vous approuvez l'innocent artifice
Dont je vais me servir ?

POLÉMON.

Et je m'en rens complice
Avec plaisir.

LÉANDRE.

Fort bien.

POLÉMON.

Le tour est des plus fins,
Et vous fera bien-tôt parvenir à vos fins.

LÉANDRE.

Je m'en flatte ; & je vais, plus bruyant que mon frere,
Prendre aux yeux de Clarice un nouveau caractere.

POLÉMON.

Allez. Mais montrez-vous plus galament vêtu.

LÉANDRE *à part en sortant.*

Allons venger l'affront qu'on fait à la vertu.

SCENE III.

LISIDOR, POLÉMON.

LISIDOR.

HÉ bien, qu'avez-vous fait?

POLÉMON.

J'ai parlé comme un livre;
Et blâmé vivement la maniere de vivre
De Léandre.

LISIDOR.

Fort bien. Et qu'a-t-il répondu?

POLÉMON.

Je ne le sai pas trop; mais il m'a confondu.

LISIDOR.

Confondu!

POLÉMON.

Tout d'abord.

LISIDOR.

Vous étes un pauvre homme!

POLÉMON.

Que diantre, il m'a parlé de la Grece, de Rome,
De ces anciens héros qui lisoient jour & nuit,
Et qui ne laissoient pas de faire bien du bruit.
De plus, il m'a prouvé qu'un noble sans science,
Est un franc roturier.

LISIDOR.

Oh! Je pers patience.

POLÉMON.

Que chez tous nos voisins, bien différens de nous,
Les gens de qualité savent tout.

LISIDOR.

Ils sont fous.

POLÉMON,

POLÉMON.

Qu'enfin un gentilhomme eſt né pour être habile,
Vertueux, modéré.

LISIDOR *en colere.*

Pour être un imbécile;
Un pédant ennuyeux, un fade diſcoureur :
Tous ces fades diſcours me mettent en fureur.

POLÉMON.

Malgré cela pourtant il ſe rend plus traitable;
Et, pour plaire à Clarice, il va faire l'aimable.

LISIDOR.

Lui?

POLÉMON.

Pour voir ſi c'eſt lui que votre fille hait,
Ou ſi c'eſt ſa morale, il forme ce projet.
Votre fille l'engage à changer de conduite.

LISIDOR.

A ſe contraindre auſſi je l'ai déja réduite;
Elle a promis merveille, & va changer de ton.

POLÉMON.

Elle? Elle en va changer? Parlez-vous tout de bon?

LISIDOR.

Elle me l'a promis.

POLÉMON *en riant.*

L'aventure eſt nouvelle!
Tous deux ils vont quitter leur forme naturelle;
Pour ſe charmer tous deux par un dehors fardé.

LISIDOR.

Ce projet, pour un ſage, eſt un peu hazardé.
Léandre me ſurprend.

POLÉMON.

Il me ſurprend moi-même.
Mais, malgré ſa ſageſſe, il eſt ſenſible, il aime.

LISIDOR.

Hom! Encore une fois, ſon projet me ſurprend
Et je crois entrevoir le piége qu'il nous tend.

Un changement ſi prompt cache quelque artifice;
En tout cas, je m'en vais en avertir Clarice,
Pour qu'elle ſoit en garde, & tourne contre lui
Les armes que contre elle il prépare aujourd'hui.
Vous, ſi vous m'en croyez, gardez bien le ſilence,
Pour qu'il ne ſache rien de notre intelligence.
[*Il ſort.*]

POLÉMON.
Tenez-vous aſſuré de ma diſcrétion.

SCENE IV.

POLÉMON *ſeul.*

SOuvent les gens trop fins ſe font illuſion.
Le ſoupçon qu'il conçoit eſt faux & téméraire;
Et mon fils, à coup sûr, n'a deſſein que de plaire.
[*Damis entre en rêvant, ſans prendre garde à Polémon.*]
Mais voici ſon ami. Ce ſage eſt un vrai fou.
Laiſſons-le s'agiter, & rêver tout ſon ſou.

SCENE V.

DAMIS *ſeul.*

INdigne que je ſuis! Il eſt trop vrai que j'aime,
Puiſque je ſuis jaloux. J'ai honte de moi-même.
Je me hais. C'eſt donc là cet abſolu pouvoir
Que j'ai ſur tous mes ſens! Je croyois la revoir,
Sans en être touché. Dès que je l'ai revûe,
La force m'a manqué, mon ame s'eſt émue;

Et ma fiere raiſon m'a laiſſé retomber.
Qui s'expoſe au péril, y veut bien ſuccomber;
M'en voilà convaincu. Grave philoſophie!
Sur tes puiſſans ſecours, inſenſé qui ſe fie!
En vain on les réclame en un preſſant beſoin,
Et tu ne ſais braver l'ennemi que de loin.
Puiſque tu n'es pour moi qu'une foible reſſource,
Une ſeconde fois je vais prendre ma courſe;
Je vais vaincre en fuyant; je m'en fais une loi.
Voilà mon parti pris, je ſuis maître de moi.

SCENE VI.

DAMIS, ARTÉNICE.

DAMIS.

VOus venez à propos, daignez un peu m'entendre.

ARTÉNICE.

Diſpenſez-m'en, je cherche....

DAMIS.

Apparemment Léandre?

ARTÉNICE.

Je le cherche, Monſieur? Quelle idée avez-vous?
Elle pourroit entrer dans un eſprit jaloux;
Mais oſer de ſang froid me faire un tel outrage,
Eſt-ce là ſoutenir le titre d'homme ſage?

DAMIS.

Moi, ſage? Et qui vous dit que je le ſuis?

ARTÉNICE.

Du moins
Je l'ai cru juſqu'ici. Vous mettiez tous vos ſoins
A m'en perſuader par vos maximes graves.
Vous teniez, diſiez-vous, vos paſſions eſclaves;

C'eſt ainſi que tantôt vous vous peigniez à moi,
Et moi je vous ai cru ſur votre bonne foi.

DAMIS.

Je mentois hardiment; je n'ai qu'un faux mérite,
Et ſous l'air d'un Caton je ſuis un hypocrite;
Prêt à perdre le ſens, je vantois ma raiſon,
Je faiſois le vaillant, & n'étois qu'un poltron;
Qui, pour cacher ſa peur, exaltoit ſes proueſſes;
Je vais, en m'enfuyant, vous dire mes foibleſſes.
Je vous aime, Arténice.

ARTÉNICE.

Ah! Que m'apprenez-vous?

DAMIS *s'éloignant toujours.*

Ce n'eſt pas encor tout.

ARTÉNICE.

Quoi donc?

DAMIS.

Je ſuis jaloux.

ARTÉNICE.

Vous, jaloux? Et de qui, dites-moi?

DAMIS.

De Léandre.

ARTÉNICE.

C'eſt à tort.

DAMIS *ſe rapprochant peu à peu.*

C'eſt à tort! Pourquoi vous en défendre?
Vous l'aimez, il vous aime.

ARTÉNICE *en riant.*

Il m'aime! Eh, dites-moi,
En convient-il enfin? Parlez de bonne foi.

DAMIS.

Volontiers. Jurez-moi de me parler de même.

ARTÉNICE.

Je ne vous cache point que ſi Léandre m'aime,
L'aveu qu'il m'en feroit, pourroit bien me flatter,
Et que je me plairois à n'en pouvoir douter.

DAMIS.

Oui, d'avance je vois que mon discours vous flatte,
Et que Léandre, en vous, n'aime point une ingrate.
Qu'un si cruel aveu doit me mortifier !
Mais je veux à genoux vous en remercier.

ARTÉNICE.

Quel sujet ? . . .

DAMIS.

Pour m'avoir fait lire dans vôtre ame,
Et donné le moyen de vaincre enfin ma flamme.
Un autre a votre cœur, vous m'en avertissez;
C'est en m'assassinant que vous me guérissez.
Heureuse cruauté qui me rend à moi-même !
Si vous m'aimiez, ingrate, autant que je vous aime . . .
Adieu, Madame.

ARTÉNICE.

Non, demeurez.

DAMIS.

Et pourquoi,
S'il vous plaît ?

ARTÉNICE.

Pour apprendre à mieux juger de moi.
J'estime votre ami, pourquoi m'en cacherois-je ?
Et, s'il pouvoit m'aimer, peut-être l'aimerois-je :
Mais, en dépit de lui, Clarice l'a charmé,
Et quoiqu'il la méprise, il veut en être aimé :
J'en suis sûre; & ma gloire, après cette assurance,
Ne me laisse pour lui que de l'indifférence.

DAMIS.

Ah, cruelle ! Pourquoi me désabusez-vous ?
Je n'ai plus de dépit, je ne suis plus jaloux.
Je rentre dans vos fers, & j'y rentre sans peine :
Dites que vous m'aimez, & ma perte est certaine.

ARTÉNICE.

Votre perte ?

DAMIS.

Oui, Madame; & si je suis heureux
Jusques à vous porter à répondre à mes vœux,
Cachez-moi, par pitié, le bonheur où j'aspire,
Et sur moi-même enfin laissez-moi quelque empire.

ARTÉNICE.

Je vous entens. L'amour a beau vous obséder,
Votre orgueil est trop fort pour vouloir lui céder.

DAMIS.

Ah! Dites ma raison.

ARTÉNICE.

Sous ce nom respectable,
L'orgueil cache souvent son faste insupportable.
Qu'il dicte vos discours, qu'il régne en votre cœur,
Je ne veux point, Monsieur, lui ravir cet honneur;
Sans regret, sans remords, je veux qu'un cœur s'engage,
Et le mien, sans cela, dédaigne son hommage.

SCENE VII.

DAMIS, ARTÉNICE, ARAMINTE.

ARAMINTE *entrant avec précipitation.*

Je vous cherche tous deux avec empressement,
Et veux vous faire part d'un triste événement.
Je viens de voir ... jamais vous ne le pourrez croire,
Et vous croirez plûtôt que je forge une histoire.

DAMIS.

Quel prodige est-ce donc?

ARTÉNICE.

Vous me faites frayeur.

ARAMINTE.

Mon récit ne doit pas inspirer la terreur,

Mais plûtôt la pitié. Qu'eſt-ce qu'un homme ſage,
Si la raiſon, ſans ceſſe, eſt tout près du naufrage?

DAMIS.

Il eſt vrai. Mais enfin?

ARAMINTE.

Léandre...

DAMIS.

Hé bien, Léandre?

ARAMINTE.

Dans ſon appartement je viens de le ſurprendre,
Mettant un riche habit, & devant un miroir,
Paroiſſant enchanté du plaiſir de ſe voir;
Affectant le maintien d'un jeune petit-maître,
Et fait à ne pouvoir jamais le reconnoître.

ARTÉNICE.

Cela n'eſt pas poſſible, ou bien il perd l'eſprit.

ARAMINTE.

Il gronde un petit air, il ſe balance, il rit;
Entouré de valets, il plaiſante, il badine:
Il leur demande à tous s'il n'a pas bonne mine,
Et beaucoup meilleur air qu'il n'avoit autrefois.
Enfin il a changé juſqu'au ſon de ſa voix.

DAMIS.

De tout autre que vous, je prendrois pour menſonge
Ce que vous m'apprenez, & qui me ſemble un ſonge.

ARAMINTE.

Moi-même, j'ai douté de ce qu'ont vû mes yeux.
Mais je ne rêve point, le fait eſt ſérieux.
Oui, Clarice, à coup sûr, lui tourne la cervelle;
Et ce déguiſement n'eſt que pour l'amour d'elle.

SCENE VIII.

LÉANDRE, DAMIS, ARTÉNICE, ARAMINTE.

LÉANDRE

entre en grondant un air, & en se donnant de grands airs; mais il s'arrête tout-à-coup, & reprend son sérieux dès qu'il les apperçoit, & dit:

JE ne m'attendois pas à les trouver ici:
Ils sont embarrassés, & je le suis aussi.
[*à Arténice.*]
Vous voilà bien surprise, avouez-le, Arténice;
Mais, quand j'aurai parlé, vous me rendrez justice.
Il faut vous confier...

ARTÉNICE.

Il n'en est pas besoin,
L'état où je vous vois vous épargne ce soin.
Allez trouver Clarice, & briller devant elle;
Elle est digne de vous, vous êtes digne d'elle.

LÉANDRE *à Araminte.*

Madame, je serai bien-tôt justifié,
Si, moins prompte à blâmer...

ARAMINTE.

Vous me faites pitié.
Le trouble de vos sens m'alarme, & me désole;
Et j'ai peur qu'à mon tour je ne devienne folle

LÉANDRE *à Damis en souriant.*

Et vous, mon cher ami, vous ne me dites rien?
Ne pourrions-nous avoir un moment d'entretien?

DAMIS *brusquement.*

Monstre, oses-tu jouer un pareil personnage?
Et peux-tu m'aborder dans un tel équipage?

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Mais, du moins à l'écart, écoutez mes raisons.

DAMIS.

Va, va les raconter aux petites-maisons.

[*Ils s'en vont, & s'arrêtent pour le considérer; Arténice d'un air de dépit, Araminte d'un air de compassion, & Damis d'un air de fureur. Léandre se retourne, les surprend dans ces attitudes, il se met à rire, & ils sortent brusquement.*]

SCENE IX.

LÉANDRE *seul.*

De mon nouvel éclat je conçois bon augure,
Puisque des gens sensés il m'attire une injure.
Clarice, désormais, doit me trouver parfait,
Et mon projet, sans doute, aura son plein effet.
Quel plaisir! Quel plaisir! Où tend mon entreprise?
N'est-ce point de l'amour une adroite surprise?
Tous mes vœux sont de plaire. Et si je plais, mon cœur
Sera-t-il insensible à ce succès flatteur?
Je m'en forme déja la plus charmante idée,
D'un espoir séduisant mon ame est possédée;
Elle ne pense plus que mon déguisement
Qui choque ma raison, ne tend uniquement
Qu'à la venger des traits qu'on a lancés contre elle.
Trop heureux! si je puis, sous ma forme nouvelle,
Charmer l'indigne objet dont je suis trop épris,
Et l'accabler après de honte & de mépris.

Oui, voilà mon projet, & j'ai tout lieu de croire
Qu'il va me procurer une douce victoire :
Ma raison la desire, & même la poursuit :
Mais, au fond, n'est-ce point l'amour qui me séduit,
Et qui m'offre l'appas d'une vengeance prompte,
Pour avancer par-là ma défaite & ma honte ?
Ah ! Je ne sai que trop, que pour nous abuser,
Souvent nos passions savent se déguiser ;
Et, pour nous mieux cacher leur dangereux ouvrage,
Surprennent la raison, en parlant son langage.
Pourquoi donc follement l'exposer au danger ?
Pourquoi vouloir la perdre, en voulant la venger ?

Lâche ! Je m'épouvante, & je me laisse abattre.
A quoi sert la vertu, si ce n'est à combattre ?
Qui suit son étendard, n'a rien à redouter ;
Et c'est dans le péril qu'elle doit éclater.
Un intérêt commun l'un à l'autre nous lie.
Armons-nous hardiment des traits de la folie ;
Et, sans envisager le péril que je cours,
Osons, pour l'en punir, emprunter son secours.
L'espoir de ce succès m'anime & me rassure,
Et je vais arranger ma nouvelle figure.

[*Il s'ajuste & se mire.*]

Clarice vient ; prenons l'air brillant & vainqueur
Dont il faut se parer pour mériter son cœur.

SCENE X.

LÉANDRE, CLARICE.

[*Léandre prend un air vif & étourdi, & fait plusieurs révérences à Clarice qui entre d'un air composé, & qui lui répond par des révérences modestes. Ils se considerent quelque temps sans parler, & avec surprise.*]

CLARICE *à part.*
SA figure m'étonne, & ce n'est plus lui-même.
LÉANDRE *à part.*
Quel air grave & sensé! Ma surprise est extrême!
[*haut.*]
Madame... vous voyez l'effet de vos appas.
CLARICE.
Si c'en est un effet, je ne l'attendois pas.
Mes yeux me trompent-ils? Quelle métamorphose!
LÉANDRE.
L'amour que j'ai pour vous en est l'unique cause:
Son excès vous plaira, je me le suis promis.
CLARICE.
Est-ce bien vous, Léandre? Et que dira Damis?
LÉANDRE.
Sa morale, entre nous, me devient insipide;
Qu'il en murmure, ou non, vous serez mon seul guide.
La raison, jusqu'ici, m'avoit tyrannisé,
Mais de ses faux attraits je suis désabusé.
CLARICE.
[*vivement.*] [*reprenant l'air sérieux.*]
Je vous trouve en effet... Quand je vous envisage,
Je voi que, malgré vous, vous serez toujours sage.

LÉANDRE *prenant un air encore plus vif.*

Et moi, je vais gager contre qui l'on voudra,
Qu'avant qu'il soit huit jours on me méconnoîtra.
Je veux que dès l'instant vous me trouviez tout autre,
Et vais mettre d'accord mon esprit & le vôtre.

CLARICE *d'un grand air sérieux.*

Et faut-il pour cela vous métamorphoser ?

LÉANDRE.

Oui, je me change en vous, & je puis tout oser.
Façonnez mon esprit, formez mon caractére,
Et de mes volontés soyez dépositaire ;
Prenez sur tous mes sens un absolu pouvoir,
Sur votre propre goût fondez tout mon devoir.
Vos plus secrets desirs vont régler ma conduite,
Et de vos sentimens les miens seront la suite.
Ouvrez-moi donc ce cœur que je veux posséder ;
Vos charmes ont des droits ausquels tout doit céder.

CLARICE *à part.*

Je ne sais où j'en suis. Sous sa forme nouvelle,
Il a des agrémens qui font que je chancelle,
Et que je ne puis plus deviner désormais
S'il ment, ou s'il dit vrai ; si je l'aime ou le haïs.

LÉANDRE.

Vous rêvez, ce me semble ; & quoi que je vous dise...

CLARICE.

Ce langage nouveau me cause une surprise...

LÉANDRE. *en lui baisant la main.*

Ah ! Plus il est nouveau, plus il doit vous toucher.
De toutes mes erreurs je veux me détacher.
C'est de votre ascendant une assez forte preuve.

CLARICE *à part.*

Avant de m'en flatter, j'en veux faire l'épreuve.
Il me prend par mon foible, & je connois le sien :
Attaquons-le par-là, je ne risquerai rien.

LÉANDRE.

Mais votre air sérieux à la fin m'embarrasse.
Lorsque je suis tout feu, vous étes toute glace.
Pour vivre désormais sous votre unique loi,
Je renonce à l'étude, à ma retraite, à moi;
Je vous fais triompher de ma philosophie :
Mes scrupules, mes goûts, je vous les sacrifie;
Pourvû que je vous plaise, il n'importe à quel prix.
Vous ne me répondez que par un fier souris;
Et je vois au moment où tout mon feu s'exhale,
Que vous me haïssiez bien plus que ma morale.

CLARICE.

Ce souris qui vous blesse, & cet air de froideur,
Sont l'effet du dépit que cause votre erreur.

LÉANDRE.

Mon erreur?

CLARICE *avec dépit.*

Oui, Monsieur, votre erreur.

LÉANDRE *à part.*

Ah! Qu'entens-je?

CLARICE.

Je vois jusqu'à quel point vous avez pris le change.
Vous croyez me charmer; &, loin de me flatter,
Les airs que vous prenez ne font que m'insulter...
Quoi, sérieusement, vous me croyez donc folle?

LÉANDRE *à part.*

Eh mais... La question me coupe la parole.
Je suis déconcerté par son air sérieux.

CLARICE *d'un air dédaigneux.*

Apprenez, je vous prie, à me connoître mieux.

LÉANDRE.

Parbleu, je vous connois.

CLARICE.

Vous voyez le contraire.

LÉANDRE.

Et si je deviens fou, ce n'est que pour vous plaire.

CLARICE.

Je dois la révérence à ce doux compliment.
Pour un homme d'esprit, vous errez lourdement.
Voulant voir à quel point alloit votre tendresse,
(Car c'est mon fort, à moi, que la délicatesse)
J'ai paru devant vous folle jusqu'à l'excès;
Et ma feinte a pour moi le plus heureux succès,
Puisqu'au lieu des dégoûts qu'elle devoit produire,
Elle prouve à quel point j'ai pris sur vous d'empire.
Mais désabusez-vous, ne vous forcez sur rien,
Votre goût désormais va décider du mien.
Vous ne répondez point, & votre incertitude...

LÉANDRE *après avoir un peu rêvé.*

Comment, vous pourrez vivre en cette solitude?
Tête à tête avec moi? M'immoler vos dégoûts,
Et borner tous vos vœux au cœur d'un tendre époux?

CLARICE.

Rien ne m'est plus aisé. Bannissez le mystére,
Et rentrez, croyez-moi, dans votre caractére.

LÉANDRE.

Hé bien, j'y vais rentrer, puisque vous le voulez.
Le cœur me dit encor que vous dissimulez,
Mais le masque me pese, & m'est insupportable.
Si vous pouvez aimer un mari raisonnable...
Le dirai-je? grand Dieu!... Je vous offre ma foi.
Mais ce n'est qu'à ce prix qu'on dispose de moi.
Espérer me changer, c'est une vaine attente.

CLARICE *à part.*

Fourbe, je te démasque, & me voilà contente:

Tu voulois me tromper, & je te tromperai.
[*à Léandre.*]
Je ferai mon bonheur de vivre à votre gré.
LÉANDRE.
Ah, plût au ciel !
CLARICE.
Jamais d'humeur contrariante.
La campagne avec vous me semblera riante ;
Les jours m'y paroîtront seulement des instans :
Vous m'y rendrez l'hyver plus beau que le printemps :
J'y verrai, par vos yeux, miracles sur miracles,
Qui tiendront lieu de jeu, de bals & de spectacles.
Si parfois à Paris nous allons faire un tour,
Je veux, loin d'imiter & la ville & la cour,
Au cœur de mon époux uniquement bornée,
Rappeller du vieux temps la mode surannée,
N'aller en aucun lieu, sans aller avec vous,
Et morguer le public qui se rira de nous.
LÉANDRE.
Vous me promettez trop, & je ne puis vous croire.
CLARICE.
Non ?
LÉANDRE.
Non.
CLARICE.
Tant pis pour vous. Il étoit de ma gloire
De vous désabuser : si j'ai mal réussi,
Vous êtes libre encore, & je le suis aussi.

[*Elle sort brusquement.*]

SCENE XI.

LÉANDRE *seul.*

CLarice... En quel état la cruelle me laisse!
Et comment désormais combattre ma foiblesse,
Si, pour me faire moins redouter son poison,
L'amour s'arme à mes yeux des traits de la raison?

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, CLARICE.

LISIDOR.

Vous voyez maintenant comme il est nécessaire
Qu'une fille, sur-tout, ne soit pas si sincere,
Et cache son humeur & son tempérament,
Quand il est question d'un établissement.
Contraignez-vous encore, & si vous étes sage,
Vous résoudrez bien-tôt Léandre au mariage.

CLARICE.

Encore un entretien, je l'amene où je veux.
Qu'un philosophe est sot quand il est amoureux !
Il aime à la fureur, & puis rien ne l'arrête.

LISIDOR.

Dès que le cœur est pris, il embrouille la tête.
Mais Léandre, après tout, ne peut-il vous toucher ?

CLARICE.

Si de sa solitude on pouvoit l'arracher,
S'il étoit vraiment tel qu'il vouloit le paroître,
Je croi que de mon cœur il se rendroit le maître.
Sa figure nouvelle avoit mille agrémens,
Soutenus par des airs & des discours charmans.
Il paroissoit bruyant, vif, étourdi, folâtre,
Comme un jeune seigneur qui s'étale au théatre.
Loin de vouloir forcer mes inclinations,
Il ne m'imposoit plus nulles conditions,
En me prenant pour femme, il prenoit une reine,
Que de ses volontés il rendoit souveraine ;

Jamais piége ne fût tendu plus finement,
Et j'allois y donner assez étourdiment,
Lorsque de vos leçons je me suis souvenue;
Mais comme par bonheur vous m'aviez prévenue,
J'ai contrefait la prude, & j'ai si bien parlé,
Que notre philosophe enfin s'est décelé,
Il a repris sa morgue & son humeur austere;
Et moi j'ai soutenu mon nouveau caractere,
D'un air qui m'a paru tellement le frapper,
Qu'il faut qu'il soit bien fin, s'il me peut échapper.

LISIDOR.

Suivant votre récit, ce que je conjecture,
C'est qu'on pourra bien-tôt l'engager à conclure,
Le contrat est dressé; faites votre devoir
Pour le résoudre même à signer dès ce soir.

CLARICE.

Oui, mais songez-vous bien à ce que je hazarde?
Voulez-vous m ériger en Dame campagnarde,
Et me lier ici pour n'en jamais sortir?
Car c'est là son projet. J'ai feint d'y consentir;
Mais s'il veut me forcer à tenir ma parole,
J'en mourrai de dépit, ou je deviendrai folle.

LISIDOR.

Va, va, ma chere enfant, épouse-le toujours.

CLARICE.

Mais c'est m'enterrer vive au plus beau de mes jours.

LISIDOR.

Point du tout; tu sauras captiver sa tendresse,
Et tant qu'il t'aimera, tu seras la maîtresse.
Des larmes, des soupirs, d'heureux momens bien pris,
Le rendront dans deux mois le meilleur des maris;
Et tu seras si bien, que toute sa science
Ne consistera plus qu'à prendre patience;
D'ailleurs, son pere & moi nous te seconderons,
Et sur le pied François nous le réformerons.

CLARICE.

Mais...

LISIDOR.

Il ne s'agit pas de chofe indifférente,
Mais de joindre à tes biens cent mille francs de rente.
Cent mille francs de rente ! Avec ce fupplément,
L'homme le moins aimable eft un homme charmant.

CLARICE.

Cela me tente fort, il faut que je l'avoue.

SCENE II.

LISIDOR, CLARICE, POLÉMON.

POLÉMON.

De votre complaifance, à la fin, je vous loue,
Ma belle enfant ; Léandre eft enchanté de vous,
Et je viens, de fa part, vous l'offrir pour époux.

LISIDOR.

Et ma fille l'accepte avec bien de la joïe.

POLÉMON *à Clarice.*

Confirmez fa réponfe afin que je la croie.

CLARICE.

Mon filence vous fert de confirmation.

LISIDOR.

Oui.

POLÉMON.

Mais Léandre exige une condition.

CLARICE.

Quelle eft-elle ?

POLÉMON.

Il m'a dit qu'elle étoit raifonnable,
Et je le crois ainfi ; car il eft incapable

De vous rien proposer qui ne soit bien fondé.
Pour savoir son idée, en vain je l'ai sondé ;
Il me cache ce point avec un soin extrême,
Et veut dans un moment vous en parler lui-même.

CLARICE.

Ce point-là m'embarrasse, & plus j'y veux rêver...

LISIDOR.

Sur quelque nouveau doute il veut vous éprouver ;
D'un pareil incident c'est tout ce que j'augure.

POLÉMON.

En effet, il m'a dit qu'il ne pouvoit conclure
Que sur votre réponse ; & s'il en est content,
Pour jamais avec vous il s'engage à l'instant.

LISIDOR *à Clarice.*

Quoi qu'il puisse exiger, il faut tout lui promettre.

CLARICE.

C'est là votre ordre ?

LISIDOR.

Oui.

CLARICE.

J'ai peine à m'y soumettre ;
Car que sai-je, après tout, ce qu'il exigera ?

POLÉMON.

D'avance, je répons qu'il ne demandera
Que ce que vous pourrez promettre sans scrupule.

CLARICE.

Tant de précaution me paroît ridicule,
Ennuyeuse, bizarre, & je n'y puis tenir.

LISIDOR.

Contraignez-vous encor, & nous allons finir.
L'effort est-il si grand ?

CLARICE *d'un air impatient.*

Où me vois-je réduite !

LISIDOR.

S'il prétend l'impossible, on saura dans la suite

[illegible]e faire relâcher sur vos engagemens.

CLARICE.

[illegible] grace, laissez-moi rêver quelques momens.

LISIDOR.

S[illegible]; mais songez-y bien. Je veux qu'on m'obéisse.

SCENE III.

CLARICE *seule.*

[illegible]éandre apparemment veut que je le haïsse;
E[illegible]e haïrai, c'est un point résolu,
P[illegible]'il veut s'assurer un pouvoir absolu.
M[illegible] je pourrois aimer un mari despotique,
Q[illegible]eut me gouverner suivant sa politique?
N[illegible]sexe m'est trop cher. Je le dégraderois,
E[illegible]mant le tyran que je me donnerois:
C[illegible]roit renverser le droit d'indépendance,
Q[illegible] messieurs les maris nous accordent en France,
E[illegible]'aucun n'ose plus revendiquer sur nous,
S[illegible] se faire siffler comme un mari jaloux.
C[illegible]ndant je voi bien que, pour avoir Léandre,
[illegible] de donner la loi, c'est à moi de la prendre.
[illegible]mporte? Comme on veut qu'il m'épouse ce soir,
[illegible] jouira pas long-temps de son pouvoir.

SCENE IV.

LÉANDRE, CLARICE.

LÉANDRE.

Quoi ? Je vous trouve seule, & même un peu rê-
veuse ?

CLARICE.

Lorsque l'on se marie, on devient sérieuse,
Je me sens naître un goût pour la réflexion :
Ce sera désormais ma récréation.
Il faut savoir rêver dans une solitude ;
Et je m'en fais d'avance une douce habitude.

LÉANDRE.

Mais, en vous épousant, j'en veux à votre cœur ;
Et ne veux point du tout attrister votre humeur.

CLARICE.

Vous ne m'attristez point. Pour me rendre accomplie,
Je veux me délecter dans la mélancolie.
Mon feu se ralentit. Je commence à sentir
Que, pour fixer l'esprit, il faut l'appésantir,
Que c'est un certain poids qui lui tient lieu de bride ;
Et que, plus on est lourd, & plus on est solide.
Depuis que de mon cœur vous avez disposé,
Ne me trouvez-vous pas un air plus composé ?
Un esprit plus rassis ? Une raison plus mâle ?
Je craignois le grand air, & j'affronte le hâle ;
Et mon teint qui faisoit l'objet de tous mes soins,
Est maintenant l'objet qui m'occupe le moins.
Tantôt à me mirer je me suis hazardée ;
Et d'un air de mépris je me suis regardée,
Moi qui jusques ici n'avois pû me mirer,
Sans sourire à mes traits, & sans les admirer.

Un livre m'effrayoit, cependant que je meure,
Si je n'ai lû ce soir près d'un demi quart d'heure.

LÉANDRE.

Oh! Vous voilà savante; & l'on n'y tiendra pas.

CLARICE.

Vous voyez que pour vous j'amasse des appas;
Non de ces faux appas qu'admire le vulgaire,
Mais de ceux que je sai capables de vous plaire.

LÉANDRE.

Vous me trompez, Clarice; & d'un ton séducteur
Vous voulez m'enchanter par un discours flatteur;
Et vous m'enchanteriez, s'il étoit véritable:
Mais il ne me prend point; l'artifice est palpable:
Un langage si doux ne fait que m'alarmer,
Quoique mon cœur s'empresse à me le confirmer.
Vous avez, à mes yeux, une grace infinie;
Mais, malgré mon penchant, je sens votre ironie:
Vous entrez dans mes goûts, en vous raillant de moi;
Et ce n'est qu'aux effets que j'ajouterai foi.
Pour me convaincre, il faut une plus forte preuve,
Et je vais mettre enfin vos discours à l'épreuve.

CLARICE.

Çà, de quoi s'agit-il? Qu'allez-vous proposer?

LÉANDRE.

Mes vœux les plus ardens sont de vous épouser;
Mais, malgré moi, je veux obtenir de vous-même
De différer le jour de mon bonheur suprême.

CLARICE.

Oh, tant qu'il vous plaira.

LÉANDRE.

Que, jusques à ce jour,
Vous ferez en ce lieu votre unique séjour;
Que vous consentirez que toute compagnie,
Pendant cet intervale, en soit toujours bannie,
Excepté mes amis, votre pere & le mien.

CLARICE.

Et votre frere ?

LÉANDRE.

Exclus à jamais.

CLARICE.

Ah ! Fort bien.

LÉANDRE.

Si cela vous convient, pour jamais je m'engage ;
Et vous pouvez compter sur notre mariage.

CLARICE *à part.*

A cette épreuve-là je ne m'attendois pas ;
Et j'ai peine à sortir d'un aussi mauvais pas.

LÉANDRE *à part.*

La proposition lui paroît très-étrange,
Et la met hors d'état de me donner le change.
Je m'attens à la voir, dès ce même moment,
Changer de contenance & de raisonnement.
[*à Clarice.*]
Pour le coup vous voilà dans la mélancolie,
Et ma prédiction est enfin accomplie.

CLARICE.

Quelle étoit, s'il vous plaît, cette prédiction ?

LÉANDRE.

Que vous rejetteriez ma proposition.

CLARICE.

N'apprendrez-vous jamais à me rendre justice ?
Je vous ferois encore un plus grand sacrifice.
Non, ce que vous voulez ne m'embarrasse point ;
Et nous voilà tous deux très-d'accord sur ce point.

LÉANDRE.

Avez-vous mûrement pesé ce que j'exige ?
Me le promettez-vous ?

CLARICE.

Plus, s'il le faut, vous dis-je.

LÉANDRE *à part.*

De mon étonnement je ne puis revenir.

CLARICE *à part.*

Je promets sans façon, sauf à ne rien tenir.

LÉANDRE *à part.*

Enfin me voilà pris, sans pouvoir m'en défendre !

CLARICE.

Je vais trouver mon pere, & je lui veux apprendre
Ce que vous exigez ; s'il l'approuve, comptez
Que je ne dépens plus que de vos volontés.

SCENE V.

LÉANDRE *seul.*

O Ciel ! Je viens de voir un miracle incroyable ;
Un prodige inoui ! Clarice raisonnable. . . . .
Je lui dicte des loix ; bien loin d'en murmurer,
Elle consent à tout pour me désesperer.
Vainement je m'oppose au penchant qui me presse ;
De tous mes préjugés elle se rend maîtresse :
Et, soit dans ses discours, soit dans ses actions,
Elle ne m'offre plus que des perfections.
Pourquoi résisterois-je au penchant qui m'anime ?
Autant qu'elle est aimable, elle est digne d'estime :
Et de tous les trésors qui brillent à nos yeux,
Une femme estimable est le plus précieux.

SCENE VI.

LÉANDRE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

PArbleu, je viens d'apprendre un fait qui m'édifie,
Et qui fait grand honneur à la philosophie :
Fiez-vous désormais à ces graves censeurs,
Qui veulent réformer les modes & les mœurs.
Mon frere le Caton, ce sage à triple étage,
A donc d'un courtisan arboré l'étalage ?
Que de graces il donne à ses traits rajeunis !
Ce n'est plus un Caton, c'est un jeune Adonis.

LÉANDRE.

Vous me trouvez donc bien ?

CLITANDRE.

A ravir, mon cher frere.

LÉANDRE.

Vous voyez que l'amour change le caractere :
Je fais ce qu'il m'inspire, & je plais à présent.

CLITANDRE.

En effet, vous voilà devenu très plaisant.
A peine en ce moment puis-je vous reconnoître.
Quel brillant ! Quel éclat ! Vous venez de renaître.

LÉANDRE.

Quand on vous étudie, on est bien-tôt parfait.
Vous pouvez vous vanter de m'avoir mis au fait :
Vos airs ont réveillé mon humeur assoupie,
Et d'un original je me rens la copie.

CLITANDRE.

Je ne m'étonne plus si vous réussissez :
Vous prenez le bon tour. Vous en savez assez

Pour entrer dans le monde ; & ſur d'autres matieres
Clarice aura bien-tôt réformé vos manieres.

LÉANDRE.

Vous ne méritez pas de me mettre en courroux.
Vous vous croyez bien fort d'être au nombre des fous,
Modéles qui vous ont formé tel que vous êtes,
Et qui vous ont inſtruit aux écarts que vous faites.

CLITANDRE *d'un air dédaigneux.*

Quels écarts fais-je donc ?

LÉANDRE.

Tenez, pour le ſavoir,
Il ne faut qu'un inſtant vous entendre & vous voir.
[*Contrefaiſant Clitandre.*]
» Parbleu, je viens d'apprendre un fait qui m'édifie,
» Et qui fait grand honneur à la philoſophie !
Voilà vos airs, vos tons ; jugez-en maintenant.
Croyez-vous qu'il ſoit beau d'être un impertinent ?

CLITANDRE.

Non. Et j'avois pour vous certaines déférences,
Pendant que vous laiſſiez durer mes eſpérances,
Et que, vous voyant preſque enterré tout entier,
Je pouvois me flatter d'être votre héritier ;
Mais, loin qu'à mon eſpoir un plein effet réponde ;
Vous me coupez la gorge en rentrant dans le monde.
Je rentre dans le droit de rire à vos dépens ;
Et je ne vois rien là contre le droit des gens.
Me voilà ruiné, je le vois ; mais j'eſpere....

LÉANDRE.

Si vous m'aviez fait voir un meilleur caractere ;
Si vous étiez pourvu d'un ſens, d'une raiſon,
Propres à ſoutenir l'honneur d'une maiſon,
A faire d'un grand bien un ſalutaire uſage,
J'aurois fait vœu de fuir les nœuds du mariage.
[*Lui montrant un papier.*]
Cet acte eſt le garant de mon intention :
Cet acte vous faiſoit l'entiere ceſſion

De mes droits, de mes biens, & de ceux que j'espere.
Je vais le révoquer, obéir à mon pere
En épousant Clarice ; & vous n'hériterez
Que du droit d'en railler autant que vous voudrez.

CLITANDRE.

Vous me cédiez vos droits !

LÉANDRE.

Vous en voyez la preuve ;
Et je vous la cachois pour vous mettre à l'épreuve,
Pour voir si vous pourriez mériter mes bienfaits.
Vous n'avez pas voulu que j'en vinsse aux effets ;
Et, si vous me voyez prendre un autre systême,
Bien moins que mon penchant, blâmez-vous-en vous-même.
Jamais à mon bon cœur vous n'avez répondu.

CLITANDRE *après avoir un peu rêvé.*

Oh ! Ma foi, pour le coup me voilà confondu.
Je ne regrette point la fortune éclatante,
Qui, grace à vos bontés, prévenoit mon attente.
J'enrage d'avoir cru des étourdis, des fous,
Qui m'ont gâté l'esprit, & dégoûté de vous.
Privez-moi de vos dons, vous me faites justice ;
Mais ne comptez pas trop sur le cœur de Clarice ;
Elle vous promet tout. Vous verrez quelque jour
Que son intérêt seul a produit ce retour.
Recevez cet avis de ma reconnoissance ;
Et vengez-vous de moi par une autre alliance.
Adieu.

SCENE VII.

LÉANDRE *seul.*

Quel coup de foudre il vient de me lancer !
Croirai-je ce qu'il dit ? Non, je ne puis penser
Qu'on me trompe. Clarice est naïve & sincere.
Mais, que fais-je, après tout ? Allons chercher mon frere,
Et tâchons d'obtenir qu'il ne nous cache rien :
En tout cas, j'imagine un excellent moyen,
Pour connoître Clarice en dépit d'elle-même,
Et pour voir, à coup sûr, à quel point elle m'aime.

SCENE VIII.

ARTÉNICE, DAMIS.

DAMIS *entrant d'un air effaré.*
Oui, Madame, je viens vous faire mes adieux.

ARTÉNICE.
Si-tôt ?

DAMIS.
Je ne puis plus me souffrir en ces lieux.
La colere où je suis va jusqu'à la furie.
Je n'en puis plus douter, Léandre se marie :
Le contrat est tout prêt, on le signe ce soir ;
Et cet acte odieux me met au désespoir.
Se peut-il qu'un mortel que j'ai pris soin d'instruire,
Qui sur ses passions avoit pris tant d'empire,

Qu'il mettoit son bonheur à les contrarier,
Ait perdu la raison jusqu'à se marier ?

ARTÉNICE.

Mais je ne vois pas là de quoi lui faire un crime ;
Et ce n'est que son choix qui détruit mon estime.

DAMIS.

Que son choix ? Je le tiens coupable à tous égards.

ARTÉNICE.

Mais enfin . . .

DAMIS.

Je le hais, le méprise ; & je parts.

SCENE IX.

ARTÉNICE, DAMIS, ARAMINTE.

ARAMINTE.

JE viens vous annoncer, ma fille, une nouvelle
Qui doit vous étonner comme moi.

ARTÉNICE.

Quelle est-elle ?

ARAMINTE.

Vous connoissez Cléon, sa naissance & son rang,
Son mérite est égal à son illustre sang ;
Par malheur il avoit peu de biens en partage,
Mais il lui vient d'écheoir un puissant héritage :
Et ce que l'on m'écrit de plus particulier,
C'est que, devenu riche, il veut se marier,
Lui qui nous protestoit que sa plus grande envie
Étoit de vivre seul le reste de sa vie.

ARTÉNICE *à Damis en riant.*

Preuve que l'on ne doit jamais jurer de rien.
Vous m'entendez, Damis.

DAMIS.

Oui, je vous entens bien.

ARAMINTE *en riant.*

Ce n'est pas encor tout.

ARTÉNICE.

Qu'est-ce donc qu'on vous mande ?

ARAMINTE.

Cléon m'écrit lui-même ; & c'est vous qu'il demande.

ARTÉNICE.

Moi ?

ARAMINTE.

Vous.

DAMIS.

Je n'en croi rien. Vous voulez plaisanter.

ARAMINTE *montrant une lettre.*

J'en ai la preuve ici, que je puis présenter.

DAMIS *à part.*

Ciel !

ARAMINTE.

Ma fille, lisez ; je vous remets sa lettre.

DAMIS *arrachant la lettre à Arténice.*

Un moment, à mon tour, daignez me la remettre.

ARTÉNICE.

Mais je ne l'ai pas lûe.

DAMIS.

Eh, qu'importe ?

ARTÉNICE *voulant la reprendre.*

Souffrez...

DAMIS.

C'est un froid compliment dont vous vous passerez.

ARAMINTE.

La lettre est bien écrite, & même fort pressante.

DAMIS.

Pressante ? Oh, lisons donc cette piéce éloquente.

[*Il secoue la lettre en lisant.*]
Le fat ! L'impertinent ! Morbleu, c'est bien à lui
A se donner les airs qu'il se donne aujourd'hui ?
ARAMINTE.
Comment ?
DAMIS *se promenant d'un air agité.*
A cinquante ans vouloir en mariage
Une fille comme elle ? O le bel assemblage !
ARAMINTE *vivement.*
Il est aimable encor ; il est prudent, sensé ;
Et je ne trouve point qu'il ait si mal pensé.
Ma fille lui convient, il convient à ma fille,
Et ce sera l'avis de toute la famille.
DAMIS *brusquement.*
Je vous déclare, moi, que ce n'est pas le mien.
S'il pousse son projet, je l'empêcherai bien.
Il faut qu'il ait ma vie, ou bien qu'il y renonce.
ARTÉNICE.
Damis.
DAMIS.
[*Il déchire la lettre.*]
Voilà sa lettre, & voici ma réponse.
ARAMINTE.
Quel est ce procédé ? De quel droit, s'il vous plaît,
Prenez-vous à ma fille un si vif intérêt ?
DAMIS.
Par mon emportement que je blâme moi-même,
Reconnoissez enfin à quel excès je l'aime.
Prêt à voir un rival m'enlever tant d'appas,
Je sens qu'à ce malheur je ne survivrois pas ;
L'amour sur ma raison remporte la victoire,
Mais je n'en rougis plus, j'en fais toute ma gloire.
Ce n'est qu'en lui cédant que je puis être heureux,
Et d'éternels liens sont l'objet de mes vœux.
Recevez donc ma main, trop aimable Arténice.

[d.

[*à Araminte.*]

Vous, Madame, ordonnez que l'hymen nous unisse.

ARAMINTE.

Ma fille, prononcez.

ARTÉNICE.

Madame, c'est à vous.

ARAMINTE.

Si Damis vous convient, il sera votre époux.

ARTÉNICE.

En suivant votre choix, je ne puis qu'être heureuse.

DAMIS *lui baisant la main.*

La réponse me charme & m'est bien glorieuse.

SCENE X.

ARAMINTE, ARTÉNICE, DAMIS, CLARICE, LISIDOR, POLÉMON, LE NOTAIRE.

LISIDOR *à Clarice en entrant.*

Vous avez très-bien fait de lui promettre tout,
Et de le ramener nous viendrons bien à bout.

SCENE DERNIERE.

ARAMINTE, ARTÉNICE, DAMIS, CLARICE, LISIDOR, POLÉMON, LE NOTAIRE, LÉANDRE, CLITANDRE.

LISIDOR *à Léandre.*

Votre précaution nous paroît juste & sage.
Vous voulez différer le jour du mariage;

Autant que vous voudrez, nous le différerons.

LÉANDRE.

Non. J'ai changé d'avis, Monsieur ; nous conclurons
Dès ce soir : à l'instant, si cela peut vous plaire.

LISIDOR.

Parbleu, très-volontiers : Et voici le notaire.
[*à Polémon.*]
D'où peut donc provenir un si prompt changement ?

POLÉMON.

Je ne sai.

DAMIS *à Léandre.*

J'applaudis à votre empressement ;
Du meilleur de mon cœur je vous en félicite :
Et vous me croirez bien, puisque je vous imite.

LÉANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

DAMIS.

J'ai fait un vain éclat,
La sagesse a plié, je suis hors de combat.

LÉANDRE.

Je vous l'avois prédit.

DAMIS.

Vous épousez Clarice.

LÉANDRE.

Cela se pourra bien.

DAMIS.

Et j'épouse Arténice ;
Je lui donne à vos yeux & ma main & ma foi,
Soyez-en tous témoins, & félicitez-moi.

LISIDOR *à Damis.*

[*au notaire.*]
Nous en sommes ravis. Voyons votre minute,
Et signons.

LÉANDRE *lui prenant la main.*

Doucement.

LISIDOR.

Encore une rechute ?

LÉANDRE.

Point du tout, je persiste.

POLÉMON.

Il n'est donc question

Que de signer.

LÉANDRE.

De grace, un peu d'attention.

CLARICE.

Quel nouvel incident ?..

LÉANDRE.

Écoutez-moi, Clarice,

Et je vais m'expliquer sans le moindre artifice,

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.

CLARICE.

J'y compte.

LÉANDRE.

Vous, de même ouvrez-nous votre cœur.

Vous m'aimez, ou du-moins vous daignez me le dire;

A tout ce que je veux vous paroissez souscrire.

Mais quand vous consentez à ma félicité,

Je crains qu'à votre cœur elle n'ait trop coûté.

Tantôt il m'a paru que vous aimiez mon frere;

Vous le quittez pour moi. Mais parlons sans mystere,

N'est-ce point à mes biens que je dois ce retour ?

La fortune aujourd'hui l'emporte sur l'amour.

Je veux qu'à tous égards vous puissiez être heureuse;

Et si ma solitude est pour vous ennuyeuse,

Je vous offre mon frere, & lui céde mes droits.

C'est à vous maintenant à faire votre choix;

Décidez sur le champ, & rompez le silence.

Vous balancez, je croi ?

CLARICE.

Vraiment oui, je balance,

Et ce que vous m'offrez....

LÉANDRE.

Madame, c'est assez;
Je ne suis plus à vous puisque vous balancez.

ARTÉNICE *à part.*

A ce noble dépit je reconnois Léandre.

LÉANDRE.

Je confirme mon offre, & vous donne Clitandre;
Il peut prétendre à vous, & cet acte fait foi
Que je renonce aux droits que me donne la loi.
Tout ce que je possede, & tout ce que j'espere,
En vertu du même acte, est remis à mon frere.
Je ne retiens pour moi jusqu'à mon dernier jour,
Que la possession de ce charmant séjour.
Séjour ou la vertu seule fait mes délices,
Et me tient à l'abri du tumulte & des vices.

[*En lui remettant l'acte.*]

Recevez donc, mon frere, en ce moment heureux,
Et mon titre, & mes biens, & l'objet de mes vœux;
Et puissent-ils pour vous avoir autant de charmes,
Qu'ils m'auroient pû causer de troubles & d'alarmes!

DAMIS *à part.*

Le bourreau m'a trompé. Par tout ce que je voi,
Sa raison a vaincu. Quelle honte pour moi!

ARTÉNICE.

Que dites-vous? Damis?

DAMIS.

[*à part.*]

Rien. Je suis au supplice.

LÉANDRE *à Lisidor.*

A mon frere, Monsieur, accordez-vous Clarice?
Je n'en saurois douter après ce que j'ai fait.

LISIDOR.

Oui, votre intention aura son plein effet.
La grandeur de votre ame à mes yeux se déploie.
J'en suis surpris, charmé.

POLÉMON.

Moi, j'en pleure de joie.

CLITANDRE.

Mon frere ... en vérité, je ne ſais où j'en ſuis.
Pour vous remercier je fais ce que je puis....
L'expreſſion me manque, & ma joie eſt ſi grande....

LÉANDRE.

Soyez ſage ; c'eſt tout ce que je vous demande.
[*à Damis & à Arténice.*]
Vous, ne differez plus à confirmer vos nœuds,
L'hymen ne peut unir deux cœurs plus vertueux.
Le ciel, depuis long-temps, vous formoit l'un pour l'autre ;
Mais par mon action comparée à la vôtre,
Cher ami, recevez une utile leçon.
Je me ſuis défié de ma foible raiſon,
Vous avez cru la vôtre à l'abri de l'orage,
J'échappe le péril, & vous faites naufrage,
Et par l'événement vous voyez que l'orgueil,
De la ſageſſe humaine eſt l'ordinaire écueil.

Fin du tome troiſiéme.

